

La Grande Guerre
vécue par un poilu tourangeau

Correspondance de Maurice SIEKLUCKI
3 août 1914 – 3 septembre 1917

CORRESPONDANCE DE MAURICE SIEKLUCKI
(3 août 1914 - 3 septembre 1917)

Archives départementales d'Indre-et-Loire, 1 J 1086

Cette correspondance, donnée aux Archives départementales d'Indre-et-Loire en 1993 par sa veuve, Marcelle Sieklucki, est constituée de cent six lettres ou cartes imprimées. Maurice Sieklucki écrit à son parent et tuteur Eugène Chauvin, qu'il appelle *mon oncle* ou *mon cher tonton*, domicilié le plus souvent Grande rue à Richelieu (Indre-et-Loire).



Hubert André Marie Maurice Sieklucki est né le 19 juillet 1893 à Saint-Maure-de-Touraine. Originaire de la Vienne, son père Ernest Sieklucki s'était installé à Sainte-Maure quelques années plus tôt pour exercer la profession de juge de paix de ce canton. La famille était d'origine polonaise : le grand-père de Maurice, prénommé Cléophas, s'était réfugié en France après l'échec de l'insurrection polonaise de 1831 contre l'occupation russe. Il s'était installé à la Chapelle-Blanche-Saint-Martin (37) pour se reconvertir dans la production sucrière et devenir après quelques temps régisseur du château.

Maurice devient orphelin de sa mère un mois après sa naissance le 9 août 1893. Il est alors élevé par sa sœur aînée Marie Félicie Suzanne mais celle-ci meurt de la scarlatine en 1900, à l'âge de 24 ans. Deux ans plus tard, Maurice perd son père alors qu'il n'a que neuf ans. C'est son cousin et ami de son père Charles Eugène Chauvin, qui est nommé tuteur. Son enfance se passe tantôt à Richelieu, là où demeuraient les Chauvin, tantôt à La Jabriellerie, un domaine près de Sainte-Maure de Touraine, lieu de vacances et de parties de chasse pour Maurice lorsqu'il sera devenu adolescent. Son tuteur, Charles Eugène Chauvin est un petit notable local : marchand quincaillier, puis propriétaire rentier à partir de 1910 environ, il sera conseiller général de Richelieu de 1919 à 1940.

L'élève Sieckluki se révèle doué à l'école et après son certificat d'études, il est envoyé en pension à Paris pour suivre des études de droit. A l'âge de vingt ans, lors du conseil de révision, un sursis d'incorporation lui est accordé.

Sur une lettre du 13 juin 1914, Maurice qui est à un mois des examens laisse entrevoir la façon dont la nouvelle loi instaurant le service militaire de trois ans est perçue dans le milieu des étudiants parisiens : *« D'ailleurs, je remarque de plus en plus que les plus excités parmi les troisannistes d'ici, sont des jeunes gens qui se sont barrés du service, qui ne font que deux ans, ou surtout des réformés par protection. »*

Le 2 août 1914, c'est la déclaration de guerre et le lendemain, Maurice rejoint sa caserne de Châtelleraut. Il est nommé caporal le 11 novembre suivant et il rejoint le 32^{ème} régiment le 26 avril 1915 à la fin d'une période d'instruction d'élève officier de réserve.

Son baptême du feu a lieu lors de la première des deux grandes offensives de l'année 1915, la bataille d'Artois. Il est impliqué dans l'un des derniers assauts de cette bataille commencée le 9 mai précédent dans le secteur d'Arras :

André Gadioux et Maurice Pourn, également soldats au 32^e régiment d'infanterie nous relatent dans la brochure qu'ils ont rédigé le récit des événements vécus par Maurice Sieckluki.

« Meilleure, mais encore incomplète fut celle du 16 juin, où le régiment montra un courage et un entrain merveilleux en s'élançant sous les balles de mitrailleuses à l'assaut de la cote 140. Cette action était la suite de celle de mai. Nous y retrouvions la division marocaine, qui tenait le Cabaret Rouge et le ravin de Souchez. Le 32^e se trouvait en liaison avec elle immédiatement au sud ; il avait pour mission de prendre le saillant de la Légion.

Le bataillon PAILLE, (1^{er}), qui avait 300 mètres à parcourir, partit avec un ordre admirable, la baïonnette haute comme à la manœuvre ; il parvint sans trop de difficultés jusqu'au Chemin Creux ; mais en remontant la pente nue et le glacis d'herbes rases qui conduisaient à l'ouvrage J' J'', il fut fauché par les mitrailleuses de la cote 123 et du bois des Ecouloirs ; mais voici que cependant sous les rafales des hommes restent debout... MOLES, de la 2^e compagnie, « brave entre les braves, » dira sa citation, s'avance dans le réseau qui est à peu près intact. Les balles sifflent à ses oreilles ; il ne peut plus avancer. Ses camarades, privés de chef, se groupent sous son commandement. Avec eux, il s'accroche au terrain et se maintient sur la position conquise.

Le 3^e bataillon (commandant PETETIN), en liaison à gauche avec les zouaves, atteignait d'un bond le talus aux Alvéoles, situé au delà du Chemin Creux. Il continua de là sa progression pour enlever l'Etoile, et bientôt, sur le boyau de Kiel, où s'avancait la 12^e, on voyait flotter un petit drapeau tricolore... Et, le flot poussant le flot, le 2^e bataillon (commandant POTIER) s'avancait en troisième vague et forçait les allemands à reculer. Le sergent NOAILLES, au courage légendaire, en tua plusieurs à bout portant et s'empara de leurs mitrailleuses. Malheureusement, il fallut s'arrêter. De la cote 123, qui n'avait pas été prise par le 77^e, du bois de la Folie, de Souchez, venaient des balles qui faisaient des vides dans nos rangs. On n'eut jamais de nouvelles d'un des officiers les plus distingués et les plus aimés du régiment : le capitaine BERNARDEAU, qui disparut pendant l'assaut. Quatre sous-lieutenants avaient été tués : MM. SIRE, JOUBERT, MERLIN et BAILLOT. Onze autres étaient blessés, dont cinq grièvement. Au total, les pertes se chiffraient par 100 tués, 235 disparus, 519 blessés. Les combats du 30 avril et du 16 juin sont inséparables dans notre souvenir. Quand on parlera plus tard de la Grande Guerre, on les mentionnera comme les deux journées héroïques de 1915. Elles sont d'ailleurs rassemblées dans notre première citation à l'ordre de l'armée. » (Gadioux et Pourn, p. 32-34).

Le journal des opérations du 66^e Régiment d'Infanterie qui participe aux mêmes opérations est beaucoup plus précis à propos de cette attaque du 16 juin :

16 juin 1915

A 2h30, le régiment occupe les positions de combat prescrites par l'ordre de la division. Le 66^e est en première ligne : 3^e bataillon à la disposition du général de brigade, à l'est de la route de Béthune. 2 compagnies du 1^{er} bataillon (3 & 4) et la compagnie de mitrailleuses forment la garnison du secteur. Les 6 autres compagnies à la disposition du général de division. 2 compagnies du 2^e bataillon à l'ouest de la route de Béthune. 2 autres compagnies du même bataillon dans les anciennes tranchées allemandes de 1^{ère} ligne et 2 compagnies du 1^{er} bataillon dans les anciennes tranchées françaises de 1^{ère} ligne.

A midi 15 mn (heure H), l'attaque se déclenche après la préparation d'artillerie. A 13 heures, le général de division prescrit de faire avancer les unités à lui réservées jusqu'aux tranchées précédemment occupées par les troupes d'attaque. 2 compagnies du 2^e bataillon passent à l'est de la route de Béthune, les autres occupent l'ouest de cette route. Les 2 compagnies du 1^{er} bataillon avancent dans l'ancienne tranchée allemande.

A 13h15, le général de division, sur la nouvelle que l'attaque progresse, prescrit un nouveau bond à ses compagnies réservées, chaque échelon remplaçant l'échelon en avant. Le 1^{er} échelon se heurte au 32^e qui n'avance pas.

A 15h30, le mouvement du 32^e étant arrêté dans ses premières lignes, le général de brigade prescrit au commandant du 3^e bataillon de porter son bataillon vers la gauche et d'entraîner le 32^e en cherchant à déborder par le nord. Le mouvement s'exécute difficilement par suite de l'encombrement des parallèles. /

A 16 heures en raison des difficultés rencontrées par le 32^e, le général de division met à la disposition du général de brigade les 6 compagnies réservées.

A 17 heures les premières unités du 3^e bataillon débouchaient de la parallèle des Saules et s'avançaient le long du boyau de l'ancienne tranchée allemande. Une compagnie soumise à un feu violent (la 10^e) progresse quand même et vient se fondre dans la ligne du 32^e, tandis que le chef de bataillon pousse en avant deux autres compagnies à cheval sur le boyau de Kiel. Ces compagnies s'avancent sous un feu extrêmement violent de mitrailleuses et de canons et réussissent avec un bel entrain à prendre pied à 150 mètres d'I'. Pendant l'exécution de ce mouvement, le général de brigade prescrit au 2^e bataillon mis à sa disposition, de se porter vers la gauche pour déborder I' par le nord. Ce bataillon débouche également par le ravin de Souchez et gagne le boyau 97. Il est retardé dans son mouvement par un léger reflux des troupes marocaines. Le ravin est terriblement battu par des mitrailleuses boches établies vers Souchez et qui prennent ces positions d'enfilade et à revers. A la nuit, ce bataillon se trouve le long du boyau 97 à 150 mètres environ en échelon derrière la gauche du 3^e bataillon se reliant avec la droite des troupes marocaines légèrement en avant.

Le 3^e bataillon étayait tout le 32^e, appuyant sa droite même au 77^e cloué dans ses parallèles d'attaque.

Les 2^e et 3^e bataillons entament à la nuit la construction de tranchées et cherchent à reformer leurs unités mélangées au cours du combat que des unités du 32^e et de la division marocaine.

17 juin 1915

Pendant toute la matinée, les 2 bataillons du 66^e sont soumis à un violent bombardement. Ses relations avec l'arrière sont rendues extrêmement dangereuses et difficiles, par la présence de mitrailleuses ennemies vers le bois des Ecoulais, enfilant le ravin de Souchez. A 15h15, le général de brigade prescrit au 66^e de pousser sa gauche en avant pour relier la gauche du 3^e bataillon à la division marocaine. Le mouvement préparé par l'artillerie sur l'I' et l'étoile du boyau de Kiel est exécuté à partir du 18 heures par le 2^e bataillon. Vigoureusement enlevés par leurs chefs, 3 compagnies du 2^e bataillon parviennent malgré un feu violent à gagner 250 mètres de terrain et à se porter sur l'alignement de la brigade marocaine. A la nuit, ce bataillon construit des tranchées sur ses nouvelles positions à 150 mètres d'I'. »

Cinq jours après cette sanglante attaque des troupes françaises sur le front de l'Artois, Maurice est nommé sergent (21 juin 1915), à un moment où l'armée est en cruel déficit de cadres, qu'ils soient sous-officiers ou officiers.

Lors d'une attaque aérienne allemande, il est blessé par un éclat d'obus à Jubécourt le 30 avril 1916 :

« Nous descendîmes à Jubécourt assez optimistes ; mais, le 30 avril, - date fatidique pour le régiment, - un grand malheur nous arriva . En plein midi sortit des nuages une nuée d'avions... « Les Boches ! Les Boches ! » cria la foule dans le village... Des bombes tombèrent sur les granges, où s'entassaient encore des hommes. Spectacle d'horreur ! Des pauvres camarades, une centaine, gisaient pêle-mêle, déchiquetés et broyés. Le commandant SCHERER était grièvement blessé. Nous démoraliser avant le combat qui se préparait, c'était le but de l'ennemi. Chacun le comprit, et quand, - après les prières pour les morts,- le lieutenant-colonel DESGUILLE eut adressé en un discours ému un dernier adieu à nos camarades, nous fîmes devant leurs tombes le vœu de les venger. » (Gadioux et Pouron , p. 40).

Après quelques semaines de soins, du 17 mai au 4 septembre, il suit l'instruction des élèves aspirants de Saint-Cyr. Lors de l'attaque du 12 octobre suivant, il est une nouvelle fois blessé dans la Somme, devant Morval:

« Les deux jours de préparation d'attaque furent pénibles : l'artillerie ennemie, très nerveuse, répondait à nos tirs de destruction par de violents barrages. Le 12 octobre à 14 heures 15, toute la division attaqua. Le 2^e bataillon partit d'un bond à l'heure H dans un élan superbe. Certains éléments avaient déjà fait plus de trois cents mètres sous les balles et les obus quand, le barrage devenant plus intense, il fallut se terrer. Parmi ceux qui s'étaient avancés trop loin, certains furent capturés, comme le soldat MAUCLERE, qui réussit quelques semaines après à s'évader par la Hollande ; d'autres gagnèrent leur compagnie à la tombée de la nuit. Il y avait un grand blessé qui râlait entre les deux lignes. Le caporal LARCON, en plein jour, méprisant tout danger, alla le chercher et le rapporta sur son dos dans nos lignes.

Ni le 66^e à notre droite, ni les anglais à notre gauche ne purent progresser. Ces derniers attaquèrent encore, le 14 et le 18, avec courage et sans succès. Nous avons tous l'impression que la bataille n'était plus possible dans ce coin de la Somme, où nous arrivions trop tard pour cueillir des lauriers. Le 18 octobre cependant, les 1^{er} et 3^e bataillons, qui pendant les jours précédents avaient subi dans le ravin de Morval des bombardements de 210 égaux à ceux de Verdun, devaient attaquer à leur tour. Ils n'eurent pas plus de chance et s'usèrent les dents sur un bloc d'acier. Quelles pertes cruelles dans ces jours angoissants d'une bataille sans issue ! Le capitaine THOMAS, en partant à l'attaque avec sa 1^{re} section de mitrailleuses, fut tué, ainsi que les lieutenants JAMET, HUSTAILLON, CICET et DESCOMBES. Ce fut aussi une triste hécatombe d'aspirants. Nous perdions des jeunes camarades pleins d'entrain et d'avenir : MUFFANG, LESTANG, COURONNE ; ... SIEKLUCKI et BRUNO étaient grièvement blessés en entraînant leurs hommes, qui laissaient sur le terrain 517 de leurs camarades. » (Gadioux et Pouron, p. 48).

Une longue convalescence s'ensuit, à Amiens puis au Val-de-Grâce à Paris. Il a le bas du visage emporté et les deux mains avec lesquelles il a voulu se protéger sont abîmées. Il reçoit le 17 août 1917 la médaille militaire et la croix de guerre avec palme. Il devient conseiller municipal de la ville de Tours à deux reprises entre 1919 à 1929. De plus, il dépose en préfecture le 7 juin 1922 les statuts d'une association dont l'objet est la création d'une mutuelle destinées aux anciens combattants du 32^e R.I. Cette amicale propose un bulletin à ses adhérents qui commence à paraître en 1929 et dans lequel apparaissent quelques articles de M. Sieklucki. Le 2 septembre 1959, il est nommé commandeur de la légion d'honneur.

Celui qui ne parle jamais de Verdun ne perd jamais une occasion pour retrouver ses camarades, les anciens du 32^e R.I., dont l'aumônier Gadioux, l'un des auteurs de l'historique régimentaire. Le 30 mai 1948, une cérémonie organisée à Châtellerault lui permet non seulement de revoir tous les survivants mais aussi de récupérer un fragment de la frange et du drapeau du 32^e RI. Cette relique est toujours conservée pieusement par sa famille. En guise de pèlerinage, il ne retourne jamais sur les zones des combats arpentées lors de ses années de guerre et il préfère découvrir le pays de ses ancêtres l'année de ses quatre vingt ans.

Marié deux fois, en novembre 1917 et en mai 1940, il s'éteint dans sa quatre vingt treizième année le 20 décembre 1986 à Rochecorbon.

Sources :

Archives départementales d'Indre-et-Loire .

1 R 790 : Registre matricule de recrutement.

1 J 1053 : Divers documents sur le 66^e Régiment d'infanterie dont une copie du journal de marche et des opérations .

1 J 1086 : Fonds Marcelle SIEKLUCKI (don du 2 mars 1993).

Bibliographie :

- Stéphane Audouin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dir.), - *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, éd. Bayard, Paris, 2004, 1346 p.

- André Gadioux et Maurice Pouron, - *Ce que nous avons fait. Historique du 32^e régiment d'infanterie pendant la campagne 1914-1919*, Tours, Mame (impr.), s. d., 128 p. (coll. part.).

- Fabien Pineau (sergent), - *Le SIX-SIX à la guerre 1914-1918*, Tours, Barbot et Gallon (impr.), 1919, 64 p. (Archives départementales d'Indre-et-Loire, 1 J 1053).

RAPPEL HISTORIQUE

Après la déclaration de guerre et la mobilisation générale de l'armée française le 2 août 1914, la façon de conduire la guerre va évoluer très rapidement pendant les premiers mois. Au début du conflit, la série des batailles dites des frontières est très sanglante et coûteuse en vies humaines, qu'il s'agisse de la défense de la **Lorraine**, des **Ardennes** ou de la **Sambre**. La plus emblématique d'entre elles reste **la bataille de la Marne** du 6 au 9 septembre, caractérisée par le mouvement incessant des armées et dont l'épisode le plus marquant est le transport de troupes grâce à des taxis parisiens, une action plus symbolique qu'utile.

Avec la course à la mer jusqu'au 17 novembre, un nouveau type de guerre s'affirme. La guerre de mouvement fait place à une guerre de position. Il s'agit pour les belligérants de fortifier les positions acquises, tandis que les soldats se protègent dans un réseau de tranchées et des milliers de kilomètres de barbelés. Entre les lignes allemandes et françaises se crée un no man's land au dessus duquel vont passer des milliers de tonnes de bombes. L'engagement humain et matériel va grossissant et de lui peut dépendre la percée.

C'est dans ce but que l'état-major français en 1915 décide de conduire deux batailles, celles d'**Artois** (du 9 mai au 18 juin 1915) et de **Champagne** (du 25 septembre au 6 octobre de la même année). L'arrivée de Maurice Sieklicki sur le front coïncide avec le début de la deuxième tentative de rupture en Artois. L'objectif est, après un feu incessant de l'artillerie, de renverser les premières lignes adverses pour pouvoir faciliter le passage.

Mais la rupture tant désirée s'avère impossible car l'ennemi a la capacité de renforcer rapidement ses troupes sur la zone attaquée et de concentrer le feu. A ce moment là, la supériorité allemande est remarquable dans le domaine de l'armement. Maurice fait allusion dans sa lettre du 20 juin à l'un des points forts des régiments allemands, les sections de mitrailleuses que ne possèdent pas encore en nombre suffisant les alliés :

« Nous arrivâmes ainsi sans trop de pertes jusqu'aux fils de fer boches à 30 m[ètres] de leur tranchée d'où debout sur le bord ils nous couvraient de mitraille. Devant ces fils étaient d'innombrables trous d'obus français, nous nous y couchons pour respirer. L'adjudant se lève en criant de nouveau « en avant ». Un petit sergent de la classe 14 se lève près de lui, il est fauché, un caporal de ma section l'imité, il tombe, je pars, je tombe, touché d'une balle à l'oreille que je croyais très sérieux sur le moment / et tous sont fauchés autour de moi. Il fallut s'arrêter là ».

En 1916, le commandement allemand décide d'opérer dans la **Meuse** une bataille décisive visant à se rendre maître d'une place forte stratégique, contrôlant l'accès vers le plateau de la Marne et vers Paris. La bataille de **Verdun** qui commence le 21 février 1916 est une « bataille totale ». Les allemands y affirment leur supériorité en matière d'artillerie lourde, de moyens matériels et de moyens humains. En trois cent jours environ de combats acharnés, les pertes humaines (tués, blessés et disparus)s'équilibrent à environ 350 000 hommes de chaque côté. De plus, dès le mois de juin, les allemands lâchent prise à **Verdun** pour renforcer leurs défenses du côté de la Somme.

La bataille de la Somme, d'une durée de cinq mois (du premier juillet au 18 novembre 1916) est pour les anglais l'équivalent de Verdun pour les français. Elle se caractérise par une succession d'opérations plus ou moins réussies, avec des nouveautés en matière de combat comme la première utilisation des blindés par les britanniques à **Flers** le 15 septembre.

Il s'agit d'assiéger en rase campagne des fortifications enterrées allemandes coordonnées en réseau, là aussi avec un feu d'artillerie nourri, signalé par M. Sieklucki dans la lettre du 9 octobre 1916 :

« Mais cette nuit ils ont fait une telle musique que j'ai à peine pu dormir. Il est complètement impossible à qui ne l'a pas entendu de s'imaginer quelque chose de semblable, c'est formidable, pire même qu'à Verdun ».

Mais ce prélude à une grande bataille décisive n'a jamais pu avoir lieu. Au terme de cinq mois et demi la Somme devient le cimetière de plus d'un millions de combattants dont 500 000 britanniques, autant d'allemands et 200 000 français.

Dans plusieurs lettres de 1916 (du 2 janvier, 20 février, 13 août...), M. Sieklucki s'indigne des injustices dans le roulement des permissions. Cet état de fait associé à l'offensive avortée du **Chemin des Dames** qui débute le 16 avril 1917 engendre peu après des mutineries au sein des armées françaises et britanniques. Pendant sa convalescence, c'est depuis l'arrière que M. Sieklucki suivra les deux dernières années de guerre. Il entendra évidemment parler de l'arrivée des troupes américaines sur le front occidental à partir de juin 1917 et de la révolution russe d'octobre 1917, qui permettra aux allemands d'attaquer de nouveau sur le front occidental. Peut-être sera-t-il attentif au déroulement de **la bataille de Cambrai** en novembre, caractérisée par une coordination accrue entre l'infanterie, l'arme blindée et l'aviation ? Elle préfigure ce que sera la guerre dite moderne.

En 1918, malgré plusieurs tentatives de percée allemande, les franco-américains commencent en juillet la **contre-offensive de la Marne** suivie de celle des franco-britanniques dès le 8 août du côté de **Montdidier** en Picardie. Une contre-offensive alliée engagée sur l'ensemble du front occidental à partir du 26 septembre oblige les troupes allemandes à reculer. Enfin, la signature de l'armistice à **Rethondes** le 11 novembre met un terme à un peu plus de cinquante et un mois de guerre.

Au terme de ce conflit, l'étendue des pertes humaines est effrayante surtout parmi les soldats. En tenant compte des chiffres imprécis en raison des méthodes de décompte, variables selon les moments et les pays, désignant seulement les morts et les disparus ou incluant quelquefois les blessés et/ou les prisonniers de guerre, il ne peut donc s'agir que d'un ordre de grandeur. Il s'élève à environ 9 400 000 morts dont 5 400 000 du côté des alliés et 4 000 000 du côté des puissances centrales. Il est d'environ 2 000 000 d'allemands, 1 800 000 russes, 1 400 000 français y compris les « indigènes » des colonies et 900 000 britanniques (Grande Bretagne, Empire et dominions). Quant à la pandémie de grippe espagnole de 1918-1919 qui toucha autant les soldats que les civils, elle fit à elle seule plus de morts que la guerre, puisque elle entraîna dans le monde la mort de 30 à 40 millions de personnes (suivant les estimations).

Ce qu'apporte le témoignage de Maurice Sieklucki

Sur les cinquante et un mois de guerre, Maurice Sieklucki en passe presque quarante sous les drapeaux, en incluant les périodes d'instruction et les périodes de convalescence.

Sur ce total, il reste environ treize mois au front (du 26 avril 1915 au 29 avril 1916 et du 19 septembre et le 12 octobre 1916). La grande majorité des cartes et des lettres conservées (81 sur 106) sont rédigées pendant cette même période. Sur les huit mois passés au front en 1915, sont conservés cinquante sept courriers dont presque la moitié est rédigée pendant l'été (vingt quatre). Dix huit lettres datent des quatre premiers mois de l'année 1916 et six dans la période où il est sur le front de la Somme pendant l'automne 1916.

A ce fonds très riche, il manque toutefois quelques lettres comme l'indiquent quelques allusions à des courriers non conservés, comme par exemple dans la lettre du 23 octobre 1915 (à propos d'une lettre rédigée deux jours plus tôt).

Des conditions matérielles difficiles

Comme chez la plupart des soldats, les conditions matérielles sont précaires, rendues difficiles par la malnutrition, le manque de sommeil et les déplacements incessants. Sur l'extrême mobilité des troupes, M. Sieklucki écrit le 9 mars 1916 :

« Demain d'ailleurs nous repartirons, jusqu'à temps que nous ayons nos jambes usées jusqu'aux genoux. Napoléon gagnait des batailles avec les jambes de ses grognards, espérons que Joffre en fait autant des nôtres, car les 35 km par jour c'est notre jeu préféré ».

Pour les simples soldats ou les gradés comme M. Sieklucki, la famille ou les proches doivent obligatoirement remédier aux insuffisances de l'équipement et du couvert de la troupe au moins pendant l'année 1915 car l'intendance de l'armée est totalement dépassée et défaillante pendant cette période. C'est pourquoi, lors des premiers mois de guerre, même loin du front, il demande souvent à sa tante qu'elle pense à lui envoyer un chandail, des caleçons ou des chaussettes. Le 7 août 1915, il réclame également des mouchoirs et deux serviettes. Pour éviter les attaques de certains types d'insectes, il préconise l'envoi de naphthaline et de poudre insecticide (lettres du 23 octobre 1914 et du 6 juin 1915). L'utilisation intensive de certains vêtements comme les chaussettes oblige les hommes à s'adonner à la couture :

« après avoir copieusement repris mes chaussettes (ce que ma tante serait stupéfaite si elle me voyait), j'accomplis avec plaisir mon devoir familial » (28 mai 1915).

Au début du mois de juin 1915, arrivé au front, il demande à sa famille l'envoi de provisions de bouche, avec une préférence pour les conserves qui supportent mieux le transport. Régulièrement, il demande aussi de l'argent. Lorsqu'il se trouve près de la ligne de front, le tabac est introuvable, ce qui l'oblige à en réclamer à son oncle :

« Je suis sûr de ne pas mourir de faim maintenant, ni de manquer de tabac. Seulement une autre fois je te prierai de ne pas envoyer de paquet à 0-50, je ne fume dans ma vieille pipe que du tabac de 30 centimes] » (20 juin 1915).

La correspondance fait allusion au remplacement progressif des képis des soldats par une protection plus efficace dans ce type de conflit. Il s'agit du fameux casque Adrian, du nom de son concepteur. Alors que ce casque est adopté au printemps 1915, les régiments en sont approvisionnés lentement, comme le confirme M. Sieklucki :

« Ce matin on nous a distribué nos casques de tranchée, nous avons là dessous une allure des plus pittoresques. Mais c'est rudement très utile et d'effet très protecteur. On a mis un an à s'en apercevoir » (18 septembre 1915).

La guerre à travers le regard d'un combattant

Outre les conditions matérielles du soldat Sieklucki pendant un peu plus de deux années de guerre, ces lettres sont aussi une plongée dans la perception du conflit à travers le regard d'un individu. Jeune étudiant en droit dans la vie civile, M. Sieklucki devient soldat à la faveur de l'entrée en guerre. Ses lettres reflètent naturellement un solide niveau d'étude et une liberté de ton y est perceptible, ce qui peut surprendre, compte tenu de l'existence d'un service de la censure mis en place à partir de 1915.

Dans la première lettre du 3 août 1914, le jeune homme a l'espoir d'une guerre rapidement terminée mais comme beaucoup d'autres, il ne se laisse pas aisément abuser par la rumeur des victoires des premiers jours :

« On nous abreuve de bonnes nouvelles, il paraîtrait que nous sommes entré[s] en Alsace, qu'un Zeppelin a été détruit par Brindejonc des Moulinais, que Colmar et Mulhouse sont entre nos mains et que 100 000 alsaciens se seraient joints à nous ».

S'il est conscient de son devoir et ne discute pas l'autorité militaire, il apparaît rapidement comme un homme révolté par les conséquences funestes de la guerre pour certains de ses camarades :

« J'ai appris la mort de plusieurs de mes camarades de lycée, tous officiers. C'est vraiment horrible de rester à 20 ans sous une petite croix de bois noir, si loin » (11 novembre 1914).

Après l'arrivée au front, alors que les conditions matérielles se dégradent et que les conditions d'existence sont de plus en plus variables, le cycle monotone des périodes en ligne et de repos à l'arrière commence. Les premières souffrances physiques se conjuguent avec les premières angoisses :

« Il n'y a rien de plus angoissant que le champ de bataille la nuit. C'est inoubliable et on ne peut se l'imaginer » (6 juin 1915).

Depuis qu'il fait face à l'ennemi, il utilise le terme de « boche » (première mention le 28 mai 1915) et il les présente comme des ennemis peu dangereux :

« Les boches de leur côté nous en donnent plusieurs fois par jour en nous envoyant des obus qui ne nous réveillent même pas » (7 juin 1915).

Lorsqu'il lui arrive d'être aux côtés des soldats anglais, il présente ces alliés comme des « gens aimables, ce qui pimente un tant soit peu notre séjour » (20 février 1916).

Dans le même temps, il est sans complaisance vis à vis des soldats méridionaux :

« C'est étonnant, nous le 9^e corps est celui qui a eu de beaucoup le plus de pertes depuis le commencement. Au 32^e il est passé déjà 15 000 h[ommes]. Le 20^e corps vient ensuite. C'est un honneur pour nous et une honte pour les méridionaux si forts en g... » (12 juin 1915).

Le 7 août suivant : « *[Le secteur] était occupé jusqu'ici par des troupes du midi. C'est te dire que c'est un des plus calmes car on ne pourrait pas confier des secteurs dangereux à ces gens là* ».

Lorsqu'il raconte sa première expérience de combat contre l'ennemi dans sa lettre du 20 juin 1915, le patriote met en avant sa modestie et c'est avec beaucoup de réalisme qu'il aborde la promotion. En effet, il est plus attentif à la citation de l'ensemble de son régiment qu'à sa propre promotion :

« *Je suis proposé comme sergent, et pour une citation à l'ordre de je ne sais quoi. Pourtant je n'ai rien fait, mais il fallait bien récompenser les veinards qui avaient pu en revenir. Je t'assure que l'on est fier de faire partie d'un régiment de braves comme notre 32, les tourangeaux eux aussi peuvent être fiers de leurs enfants, il en est peu de pareils* » (20 juin 1915).

Il explique également ce qui ne fonctionne pas dans l'attribution d'une promotion individuelle : « *On devient très avare de la médaille militaire, mais par contre on colle la croix de guerre bien souvent à des gens qui ~~ne~~ mériteraient la médaille militaire, aussi bien qu'à des poilus auxquels on veut donner un petit encouragement. Cela lui ôte beaucoup de prix et je t'assure maintenant que je ne regrette pas du tout d'y avoir renoncé, la prochaine fois si l'on me donnait encore à choisir je ferais la même chose qu'après le 16. Sans compter qu'on la délivre sans hésiter à de nombreux poilus et surtout officiers de l'arrière qui n'ont jamais vu une tranchée qu'en photographie* » (28 juillet 1915).

Au même moment apparaissent les premiers doutes à propos des permissions qui vont aller en s'amplifiant au cours des mois suivants. Ces dernières sont l'occasion de parler des habitudes bureaucratiques qui consistent à en donner à des personnes peu méritantes :

« *Les permissionnaires partent tous les jours, naturellement ce sont ceux qui se sont trouvé protégé par ce fait qu'ils étaient embusqués à l'arrière. Dieu seul sait combien il y en a de ces embusqués de l'arrière qui n'ont jamais vu une tranchée et qui nous éblouissent avec leurs beaux costumes neufs quand nous venons au repos. Mais laissons faire, après la campagne nous aurons notre tour* » (8 juillet 1915).

Le 9 août 1915 est écrite la seule lettre de cette correspondance qui ne soit pas passée par le service de la censure. Sachant les risques de la censure, M. Sieklucki la fait parvenir à son destinataire par un moyen détourné. Dans cette lettre d'une grande franchise, il affiche clairement ses opinions :

« *On ferait bien mieux d'encourager que de décourager ceux qui se battent pour les riches. Heureusement que notre France n'est pas celle des embusqués, mais celle que nous ferons après la guerre, libre, propre, égalitaire et honnête* ».

S'il n'est pas dupe à propos de la liberté d'expression, il ne l'est pas plus vis à vis de la presse : « *J'ai pu enfin lire les journaux aujourd'hui, à ma vue tout va bien partout* » (20 septembre 1915).

A l'entrée de son premier hiver au front, il ne manque pas de réagir à propos de l'actualité étrangère :

« *Tu vois bien cependant que les bulgares sont assez bêtes pour se jeter dans la mêlée. Ils n'ont même pas l'excuse d'en ignorer l'horreur* » (5 octobre 1915).

« *Et voilà que tout l'univers est pris de folie rouge, la Roumanie et la Grèce vont nous tomber sur le dos ! Il ne s'élèvera donc pas une voix sage qui dira "assez" et arrêtera cette rage de destruction ?* » (31 octobre 1915).

En juin 1916, il espère la rupture du côté du front germano-russe :

« *Je lis les communiqués et je commente de grands événements tels que l'avance russe, qui pourraient bien activer la fin de la guerre* » (10 juin 1916).

Après plus d'une année de guerre, il est envahi par une grande lassitude et un « *cafard quand nous voyons la façon dont on abuse de nous* » (13 novembre 1915). Sur la même missive, il résume sa situation et celle de ses camarades par cette interrogation : « *ne sommes nous pas sacrifiés ?* ».

Indigné, il n'hésite pas à épingle les hauts gradés pour leur incompétence notoire :

« *Ces messieurs de l'arrière pendant leurs bombes et leurs beuveries avaient oublié de constater que l'on ne pouvait placer ici plus de 2 compagnies, ce qui fait qu'hier les hommes et nous ont couché sur le fumier, au dehors* » (8 janvier 1916).

Il s'attaque également à tous ceux qui changent de grade par l'ancienneté et il met en avant les lacunes de certains officiers : « *Il y a des nouveaux sous-lieutenants de nommés, c'est une prime donnée au pistonnage (sic) et à la stupidité. Une seule de ces nominations touche juste. Cela me prouve que moi, qui ne suis ni trop bête, ni assez pistonné, je n'ai pas à compter sur de l'avancement ici. Ils ont trouvé le moyen de nommer un adjudant, ancien marchand de journaux, nul, sans campagne, qui sait à peine signer son nom* » (7 avril 1916).

En revanche, le « *grand père* », (s'agit-il du général Joffre ?) est épargné et il parle de lui avec complaisance :

« *Ce matin le grand père est venu passer en revue le corps d'armée. Il a vieilli, le pauvre, et il a l'air bien ennuyé, peut-être est-il aussi las de cette guerre inutile que le moindre de ses poilus. Nous avons pu voir parader en même temps tous les gens des états-majors, Dieu qu'il y en a de ces inutiles, de ces propres à rien qui vivent à nos dépends !* » (21 janvier 1916).

Le soldat Sieklucki ne reste pas indifférent lorsqu'il participe à l'une de ces grandes manifestations patriotiques comme le défilé du 14 juillet 1916 à Paris :

« *Une véritable marche triomphale ! Moi qui trouve ces manifestations généralement fort ridicules, j'ai été empoigné par celle-là. C'était vraiment du délire !* » (16 juillet 1916).

En revanche, comme en 1915, l'arrivée de l'automne 1916 est pour lui source de désillusions : « *Car je crois qu'il y aura du temps encore de guerre assez pour que je devienne au moins capitaine. Je n'en vois guère la fin pour cette année. Les affaires des alliés vont fort bien d'une façon générale, mais les boches tiennent le coup, et ce n'est pas encore la déroute désirée* » (13 août 1916).

Mais le 12 octobre 1916, il est gravement blessé au visage et aux bras puis rapatrié à l'hôpital d'Amiens. A la souffrance physique s'ajoute la souffrance morale que suggère le « *je ne suis pas par trop laid, tu vas me trouver changé, si tu viens me voir* » de la lettre du 25 novembre 1916 ?

Grâce à cette correspondance, il est possible de suivre avec précision le parcours d'un soldat durant la première guerre mondiale. Grâce à son sens de l'observation, il rend compte sur le vif, avec finesse, des conditions de vie dans un régiment d'infanterie sur trois terrains d'opération (Artois, région de Verdun et Somme). L'autre apport de ce fonds est relatif à l'état d'esprit qui régnait chez les sous-officiers et les officiers de l'armée française pendant les deux premières années du conflit. Nul doute que le sentiment d'être sacrifié à une folie meurtrière ainsi que les doutes et les désillusions qui étreignaient cet homme étaient partagés par nombre de ses camarades.

Correspondance de Maurice SIECKLUKI
3 août 1914 – 3 septembre 1917

31/12-15 M. Sieckluki. reg: 3^o C^o = 30^o
1. P. 67.

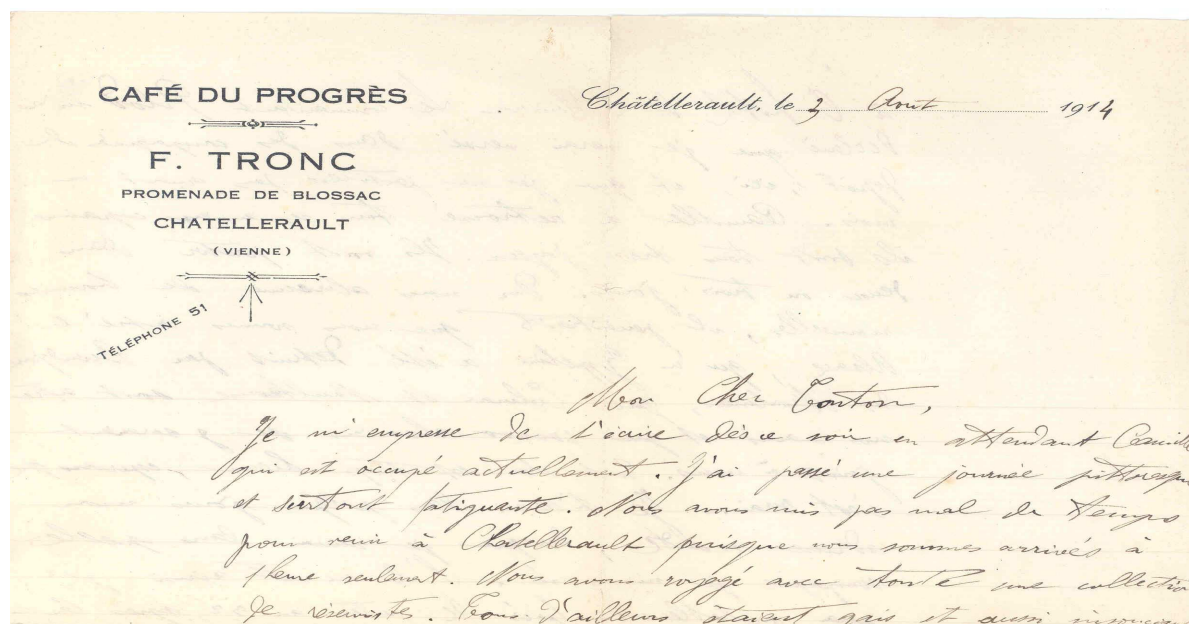
Nous sommes encore au même endroit
mais nous partons bien probable-
ment jamais. Partirai-je en
ligne, je n'en sais rien? Part-
irai avant. La stupidité de
me faire faire deux fatiguants
voyages en auto au lieu de
nous laisser ici dans notre camp
d'instruction, dont nous sommes
à 2 km. Le vent trop simple-
ment, le vent, le vent, le vent

5/2-16. M. Sieckluki. reg: 3^o C^o = 30^o
1. P. 67.

Mon Cher Loulou,

Nous sommes encore au même endroit
mais nous partons bien probable-
ment jamais. Partirai-je en
ligne, je n'en sais rien? Part-
irai avant. La stupidité de
me faire faire deux fatiguants
voyages en auto au lieu de
nous laisser ici dans notre camp
d'instruction, dont nous sommes
à 2 km. Le vent trop simple-
ment, le vent, le vent, le vent

3 août 1914. Châtellerault.



Mon cher tonton,

Je m'empresse de t'écrire dès ce soir en attendant Camille qui est occupé actuellement. J'ai passé une journée pittoresque et surtout fatigante. Nous avons mis pas mal de temps pour venir à Châtellerault puisque nous sommes arrivés à 1 heure seulement. Nous avons voyagé avec toute une collection de réservistes. Tous d'ailleurs étaient gais et aussi insoucians que s'ils partaient pour une période. Pendant tout le parcours nous fûmes ovationnés au passage dans les gares et en arrivant à Châtellerault nous trouvâmes une ville en état de siège véritable. Il n'y a pas 20 habitants qui ne portent un képi ou un insigne quelconque. Tous les monuments et beaucoup de maisons même sont occupés par des soldats, et la ville en est complètement pleine. Je suis versé au 32. C'est ce que l'on m'a appris au recrutement. Nous avons ensuite rendu visite au commandant Blod qui a été charmant. Il est enthousiasmé et fou de nos succès. Il était légèrement fatigué et m'a prié de te souhaiter le bonjour de sa part. Je n'ai pas encore vu l'autre commandant. A la caserne, on m'a renvoyé, en me disant de revenir le lendemain ; ce soir donc je couche à l'hôtel de l'Univers. Le commandant Blod m'a déclaré que je serai versé dans des compagnies de dépôt, ici, et que je ne partirais (sic) pas avant un mois. Camille a retrouvé tous ses anciens copains, ils sont tous très joyeux. Ils vont partir dans deux ou trois jours. On nous abreuve de bonnes nouvelles, il paraîtrait que nous sommes entré[s] en Alsace, qu'un Zeppelin a été détruit par Brindejone des Moulinais, que Colmar et Mulhouse sont entre nos mains et que 100000 alsaciens se seraient joints à nous. Tout cela est trop beau, espérons que c'est vrai. Je t'écrirai dans quelques jours mon adresse exacte, lorsque je saurai dans quelle compagnie je suis versé. S'il en est ainsi je serai probablement forcé de rester au 32 après la guerre, mais je demanderai à aller à Tours, malgré tout le dom[us]mage que cela me causera dans mes études et mon ennui de quitter Paris et mes amis.

En attendant, ne vous faites pas trop de bile, tout va pour le mieux, nous allons les sortir et nous reviendrons mieux portant que jamais. Camille m'a prié de vous embrasser de sa part, et d'embrasser sa mère de sa part s'il n'avait pas le temps de lui écrire ce soir. Donc bon espoir et à bientôt, je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, bons baisers à mon grand oncle,

votre neveu affectionné

M. Sieklucki. »

6 août 1914. Châtellerauld.

Entre temps il est versé à la 25^e compagnie du 32^e régiment d'infanterie. Il est en garnison à la caserne de Laage à Châtellerauld.

*Mon cher tonton,
je prends la plume pour t'écrire en t'écrivant que je suis maintenant sous l'habit militaire, et j'ai la fine allure. La mobilisation a été pour nous assez peu pénible. Nous, car j'ai trouvé ici Pelletier, Gallois et beaucoup d'étudiants de Paris et de Poitiers qui étaient dans mon cas. Nous couchons à l'hôtel (sic) et mangions en ville jusqu'à hier et aujourd'hui nous continuons parce qu'il y a des punaises à la caserne. C'est toute une éducation à faire : être sal[e], manger salement, être mal vêtu, mal couché, ne rien faire, bag[ue]nauder (sic), boire et manger toute la journée, je me sens une âme très militaire. Tout le monde est très gentil pour nous à la caserne, c'est une vie pas ordinaire, je serai idiot avant trois ans. Je ne pense pas que nous partions à la guerre avant six semaines. Nous avons la chance de ne pas avoir une éducation abrutissante comme en temps de paix. Camille est encore ici, il est affecté à la 28^e compagnie de dépôt, il n'ira peut-être pas à la guerre avant moi. M. Moreuve est à la 27^e de dépôt. Pelletier et moi nous sommes à la 25^e avec le fils d'un ancien percepteur de Richelieu, Rousseau. Le moral des troupes est merveilleux. Le 32 est parti hier matin en chantant avec des fleurs. L'opinion est très excitée contre l'Allemagne, on est persuadé que la victoire est à nous. Nous avons des nouvelles deux fois par jour par dépêches officielles, j'espère qu'il en est de même à Richelieu. Envoyez moi des nouvelles du pays. Je vous embrasse bien tous les deux, et bon courage, votre neveu qui est militaire. M. Sieklucki. »*

7 octobre 1914. Châtellerauld.

« *Mon cher tonton,*

je t'écris actuellement de la chambre de mon sergent, c'est te dire que ce n'est pas un supérieur bien terrible. C'est au contraire un de nos meilleurs amis à Pelletier et à moi, c'est un jeune homme de 24 ans, employé dans les bureaux des chemins de fer, charmant garçon, très intelligent et qui a eu le grand mérite de se créer une situation par son travail et ses seuls moyens. Ce soir, me sentant fatigué et lui aussi nous nous sommes dispensés d'exercice tous deux. J'ai vu le commandant Jamais, qui a été charmant avec moi. Il m'a fait appeler et m'a dit qu'il s'occuperait de moi, il m'a recommandé à mon lieutenant qui est maintenant très gentil pour moi. Je te remercie donc bien d'avoir pensé à ton neveu et d'avoir vanté son désir de bien faire à ses chefs. Madame Martinet est venue me voir il y a une huitaine. Grâce à mon lieutenant, j'ai pu sortir deux heures avec elle. La personne qui s'était chargée de me faire une commission de ta part m'a dit aussi que vous n'aviez pas encore de nouvelles de René, j'espère que vous en avez eu depuis cette époque. Camille est toujours à Parthenay, d'où il m'écrit assez régulièrement. Je pense que madame Blanchard a reçu le paquet de linge qu'il m'avait chargé de lui faire parvenir. J'ai pris depuis quelques jours les chaussures que m'avait faite (sic) Dupuis dès les premiers jours de la mobilisation. Il n'a pas eu le coup d'œil, il me les a faites trop grandes de deux pointures, j'ai été obligé d'y mettre des semelles et encore ce n'est pas le rêve. Je découvre de l'encre dans un coin, profitons en. Est-ce que les rentes françaises ont été payées selon la coutume au terme d'octobre ? Ou est-ce que le paiement des arrérages est renvoyé à la fin de la guerre ?

Si on peut les toucher et si cela ne te dérange pas trop, tu seras bien gentil de faire comme tu as coutume mettre mes coupures en ordre. Tu seras bien aimable également de me faire une expédition de fonds dès que tu le pourras, par le moyen qui te semblera le plus pratique pour ces temps troublés ; mandat télégraphique, lettre chargée ou autre. Non que je suis dans la débîne (sic) mais je tiens à garder mes réserves d'or qui se montent actuellement à francs. Je me recommande donc à toi pour cela. On nous a recommandé de nous acheter une couverture et un gilet de laine. Je recommande à ma tante son neveu pour l'achat du chandail, elle connaît bien ma taille et elle en trouvera plus facilement à Richelieu que moi ici ; elle serait bien gentille de rechercher le chandail en question, bien chaud, bien épais, avec un long col à retourner. Quant à la couverture, je me charge d'en barbotter (sic) une, car il commence à faire froid la nuit sur la paille. Autrement, ici rien de nouveau, tout est calme et le métier est toujours aussi bête. Mes meilleurs baisers à mon grand oncle. A bientôt de vos nouvelles, j'espère.

Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, votre neveu, M. Sieklucki. »

23 octobre 1914. Châtellerault.

*Mon cher tonton,
excuse moi de ne pas t'avoir plus tôt accusé réception de la couverture que tu as eu l'amabilité de m'envoyer, mais il arrive parfois ici qu'on a même pas le temps d'écrire. Je suis maintenant heureux comme un prince avec cette bonne couverture bien chaude. C'était exactement ce qu'il me fallait et elle me sera très pratique pour aller en campagne. Je te remercie donc mille fois. On va encore nous vacciner ce soir contre la typhoïde, heureusement cela nous donnera deux jours de repos. On a présenté ce matin au commandant les candidats élèves officiers de réserve, il a été très aimable avec moi. D'ailleurs j'aime mieux te dire que je ne compte pas arriver à grand chose de ce côté là , nous sommes vingt huit candidats et il faut six élèves officiers, il y a donc bien des chances que je sois éliminé. Cependant cela nous donnera de gros avantages même éliminés. On a parlé pendant un certain temps de nous envoyer au Ruchard, on nous a équipé complètement puis on nous a retiré une partie de nos équipements. Cependant on nous fait essayer maintenant notre collection de guerre. Somme toute ici comme partout ailleurs on ne fait rien et on attend les événements. Nous couchons toujours sur la paille, et nous suivons toujours le même régime. Il faut croire que ce régime est excellent pour moi puisque je me porte mieux que jamais, tandis que presque tous mes camarades sont fatigués. Je t'envoie dans cette lettre une des fameuses photographies que nous fîmes faire le jour où tu vins me voir en auto avec ma tante. Tu remarqueras l'allure militaire de ton neveu et du citoyen Pelletier. Avez vous trouvé René en bonne santé à Versailles ? Avez vous des nouvelles de lui depuis votre voyage ? Je vais demander encore de ma tante un service très important. Cet hiver, si surtout je suis dans les tranchées, j'aurai grand besoin d'avoir quelque chose de chaud en fait de caleçons. Est-ce que ma tante pouvait regarder si dans mes caleçons de laine, il y en a encore deux de bons et me les envoyer ici ; il est inutile que je m'en achète d'autre si j'en ai déjà. Cela ne me sera utile que lorsque je partirai en campagne ou au camp, mais avec l'organisation qu'il y a ici sait-on jamais quand cela peut arriver.*

Ici rien de nouveau en dehors de toutes ces blagues de service. Avez vous eu des nouvelles de Robert et de René Huas ? Je crois que Chautemps est rétabli et qu'on ne lui coupera pas la jambe, tant mieux pour lui, pauvre garçon.

J'attends bientôt de vos nouvelles. Mes meilleurs baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, avec tous mes remerciements pour la peine que je vous donne, votre neveu affectionné. M. Sieklucki.

P.S. Je rappelle à ma tante qu'elle serait bien aimable à veiller à ce qu'il y ait de la naphthaline dans mes vêtements. »

11 novembre 1914. Tours.

M. Sieklucki est arrivé à Tours à la fin du mois d'octobre pour suivre une préparation d'élève officier de réserve.

« Mon cher tonton,

il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, nous vivons ici un tel régime que le soir même nous sommes encore occupés. J'ai été reçu à mon examen d'élève officier de réserve il y a presque quinze jours. J'ai donc quitté Châtellerauld et je suis maintenant à la caserne Baraguay d'Hilliers, celle du 66^e. Mon adresse est maintenant : M. Sieklucki, peloton des élèves officiers de réserve, caserne Baraguay d'Hilliers, Tours. J'ai reçu, avec plus de huit jours de retard, la lettre où ma tante m'annonçait son envoi. Je la remercie mille fois de penser à moi, cela me sera bien utile cet hiver au front. Je ne les ai d'ailleurs pas encore reçus, car Pelletier à qui j'avais écrit pour le prier de m'envoyer mes affaires, est paraît-il malade et ne m'a pas répondu. Si j'étais resté soldat de seconde classe je partirais ce soir au front, ce serait d'ailleurs sans déplaisir. Mais je préfère encore partir comme aspirant ou sous-lieutenant au milieu de janvier ou peut-être avant. Pour le moment je ne suis encore que caporal, c'est un petit commencement. Ici nous sommes dans un peloton spécial où sont réunis les E.O.R. de tous les régiments du corps d'armée. On nous fait suivre un régime très dur et nous avons une discipline de fer, mais l'instruction que l'on nous donne est parfois très intéressante. Nous partons demain jeudi pour le camp du Ruchard, à pied naturellement, pour revenir dimanche. Or nous avons été vaccinés hier pour la troisième fois, la plus dure, et je ne sais comment je ferai pour porter le sac chargé pendant aussi longtemps. Enfin je suis tout de même très heureux de me trouver ici, avec des copains de choix, presque tous étudiants, dans ce bon Tours où j'ai encore beaucoup d'amis. Gabriel Maurice est cuirassier au 5^e, dans une caserne près de la mienne, nous sortons ensemble tous les soirs, et j'ai bien de la peine à l'empêcher de m'emmener dîner chez lui tous les jours. Bonneau est ici, encore réformé ; dans mon peloton se trouve Chautemps, de Loches. J'ai appris la mort de plusieurs de mes camarades de lycée, tous officiers. C'est vraiment horrible de rester à 20 ans sous une petite croix de bois noir, si loin. J'ai rencontré M. Chauvigné, il m'a dit que vous n'aviez pas de nouvelles de René, mais comme j'avais reçu notre lettre la veille, j'ai pensé que c'était qu'il n'avait pas encore eu le temps de les avoir. Est-ce que vous avez eu des nouvelles de lui depuis cette époque et des bonnes ? Marcel est à Mendes, maintenant dans l'infanterie. Sa mère est allé[e] le voir dernièrement, elle a eu une peine extrême à le trouver. Nous avons des permissions assez fréquem[m]ent le dimanche, je crois. Je tâcherai d'en avoir une dans huit jours pour aller à sainte Maure. Lorsque vous serez de retour à Richelieu je tâcherai d'aller vous voir entre deux trains.

J'espère que vous avez trouvé madame Chauvin et Pierre en bonne santé à Nantes et que vous n'avez plus d'inquiétudes sur René. Mes meilleurs souvenirs à madame Chauvin, et à Pierre, qui sûrement joue au soldat de ce temps ci, un salut cordial d'un caporal valeureux. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, votre neveu, M. Sieklucki. »

22 décembre 1914. Châtellerault.

Il est de retour à Châtellerault après avoir été nommé caporal.

« *Mon cher tonton,*

Je pense que tu as bien reçu ma dernière lettre où je t'annonçais mon retour à Châtellerault comme caporal. Depuis rien n'a changé. Je suis affecté à l'éducation des bleus de la classe 15, qui se sont ramenés 275 par compagnie. J'en ai 23 sur les bras, mais de bons garçons, cependant ce n'est pas amusant, et j'attrape deux extinctions de voix par jour. Aussi avec quelle impatience j'attends le départ du commencement de janvier qui me délivrera de ces ennuis et de ce triste Châtellerault.

J'ai fait tous mes préparatifs, j'ai maintenant le cache-nez, les gants fourrés, les bandes molletières, la couverture imperméable, les chaussures, etc, etc pour partir au feu. A ces achats j'ai dépensé pas mal de galette, je n'en ai plus guère et je voudrais en avoir pas mal pour partir là-bas, car si on n'en a pas besoin sur le front, cela devient souvent nécessaire lorsque l'on est évacué. Aussi tu serais bien gentil de me faire un envoi de francs s'il m'en reste encore autant, dès que tu pourras. Quant à ce que tu toucheras au trimestre de janvier tu me diras toi-même ce que tu crois préférable de faire. Autrement, mon ennui ne m'empêche pas d'engraisser très régulièrement et de me porter le mieux possible.

Pelletier va sortir bientôt de l'hôpital, peut-être la vie sera-t-elle plus gaie. Est-ce que vous serez à Richelieu au premier de l'an, car si [je] pouvais obtenir une permission à cette époque, je serais bien heureux de vous voir ? Avez vous des nouvelles de René et des bonnes ? Camille est toujours à Parthenay. Si vous êtes toujours à Nantes vous serez bien aimables de transmettre mes meilleurs souvenirs à madame Chauvin et de souhaiter un bon Noël pour moi à Pierrot.

A bientôt, j'espère, de vos nouvelles ou même le plaisir de vous voir. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur en vous souhaitant bon courage,

Votre neveu bien affectionné, M. Sieklucki. »

31 décembre 1914. Châtellerault.

« *Mon cher tonton,*

J'ai reçu avec grand plaisir ta lettre ce soir et je m'empresse d'y répondre. D'abord, je veux avant toute chose vous rappeler qu'au jour de l'an votre neveu ne vous oublie pas et forme pour vous des masses de vœux. Cette année cette banalité prend un sens plus grave que les autres années. Nous sommes tous menacés dans nos affections et dans nos amitiés par cette maudite guerre. Aussi, je crois que le meilleur souhait que l'on puisse vous faire cette année c'est la prompte terminaison de cette guerre quoi vous cause tant d'inquiétudes et surtout le retour de René, bien portant au milieu de vous. J'ai l'espoir que l'année 1915 sera l'année de la victoire et de la paix, notre France sortira de cette guerre plus jeune et plus vigoureuse, l'épuisement ne sera que momentané. Les pertes porterai[en]t sur bien des familles, mais je désire avec tellement de volonté que vous ne soyez pas atteint par elles, que je suis sûr que cela n'arrivera pas. Je ne m'étendrai pas plus longtemps, tu sais combien je vous ai de reconnaissance d'avoir eu tant de bontés pour moi, je ne vous souhaite qu'autant que vous avez su en entourer ma jeunesse, c'est plus que vous ne pouvez jamais l'imaginer. Enfin j'espère avoir le bonheur de vous embrasser dimanche et de vous apporter moi même mes vœux de bonne année. Je vais comme tu me le dis demander une permission de 24 heures pour pouvoir aller vous voir. Je ne sais si je l'obtiendrai, car notre lieutenant commandant de compagnie est une brute qui se chargera bien de me la refuser.

Je mettrai comme prétexte : nécessité de recevoir un compte de tutelle avant départ pour le front. Il faudra en outre que je m'assure le concours de Garnier, difficile car il est pris tous les jours à la manufacture, ou de Pelletier qui a sa moto ici.

Or Pelletier est parti en permission chez lui aujourd'hui et je ne pourrai avoir son ~~permission~~ avis que demain. En tout cas compte sur moi pour dimanche vers 11 heures, mais si je ne viens pas ne t'inquiète pas, je ne saurai que samedi à 5 heures si j'ai une permission. Tu sais que Camille est parti au front ou pars (sic) lundi ou mardi, j'ai reçu deux mots de lui, je n'ai pas pu bien comprendre.

Donc à dimanche le plaisir de vous voir, si possible. Je vous réitère mes vœux de bonne et joyeuse année, mille bons baisers de votre neveu affectionné, M. Sieklucki. »

28 février 1915. Château de Baudiment.

Celui qui se dit « le plus heureux des caporaux » est cantonné avec la 25^e compagnie et le peloton des élèves caporaux dans un château à une dizaine de kilomètres de Châtellerault.

« Mon cher tonton,

J'ai reçu ce tantôt ta lettre qui m'a fait beaucoup de plaisir en me donnant de vos nouvelles. Tu vois en moi actuellement le plus heureux des caporaux. Je t'écris ce soir d'une petite chambre, oh, bien petite, ménagée dans une tourelle, seul, sur une table et assis sur une chaise, les pieds sur une paillasse qui me sert de lit. C'est que nous sommes cantonnés maintenant dans un château épatant à une dizaine de kilomètres de Châtellerault. Il y a là la 25^e compagnie et le peloton des élèves caporaux, et nous sommes au large. Ce château, très joli a été restauré très récemment. (Excuse la tache qui est en première page, c'est une bougie qui vient de tomber sur mon papier). Notre château s'il est beau extérieurement est très vaste intérieurement et très luxueusement décoré. On a d'ailleurs enlevé toutes les tentures de valeur. J'occupe avec mon escouade la chambre la plus agréable du château. Elle est très grande, éclairée par deux fenêtres, elle a gardé toutes ses tentures et son parquet très clair et très brillant, elle a une cheminée dans laquelle nous faisons des feux d'enfer avec les arbres du parc, et surmontée d'une belle glace. Enfin cette chambre contenait un cabinet de toilette que je me suis approprié. J'ai une petite fenêtre qui donne sur un point de vue splendide. Nous avons un grand parc de bois où pullulent les lapins et où nous tendons des collets. Nous mangeons dans la salle de la ferme où l'on nous sert pour des prix très bas des mets sains et rustiques. Bref je suis heureux comme un roi. Je fais des grands tours en sabots dans le parc avec les chiens, il m'est même arrivé de m'y vadrouiller à 1 heure du matin. Je crois que j'étais fait pour faire un châtelain de campagne. Ce soir mes hommes font chauffer du lait dont ils vont bientôt m'apporter un quart brûlant, puis je me coucherai dans mon lit bien chaud et je lirai jusqu'à dix heures au lit.

Pelletier est motocycliste de la compagnie, il tient le filon. Il n'a jamais lui non plus été si heureux depuis la mobilisation. Pour moi je sors le moins possible, je me promène dans mon parc et je reste dans ma petite chambre. J'espère pouvoir aller voir ma tante un de ces jours. J'ai fait arranger ma capote pour aller à la guerre, car les bleus ont touché leur collection de guerre et nous pensons partir vers le 15 ou 20 mars. Je t'assure que si je n'avais pas regretté Châtellerault, je regretterai bien Baudiment, surtout que les beaux jours sont à venir. Tu as appris la mort de Crozat, le petit sergent qui était sur votre photographie, pauvre petit gars, il était bien intelligent et bien bon camarade. Tu serais bien gentil d'envoyer à ton neveu une somme de 200 à 250 francs dont il pourrait avoir besoin, avant que tu ne partes à Nantes. Tu n'as qu'à me l'envoyer en mandat-poste, le vaguemestre se fera un plaisir de me le toucher, c'est un de mes amis. Je suis bien heureux que vous ayez de bonnes nouvelles de René, il doit être bien heureux d'avoir pu voir sa femme quelques instants. Merci mille fois d'avance de ta commission. Je te prie de bien vouloir transmettre à mon grand oncle mes meilleurs baisers. Bon courage et bonne santé à nous deux en attendant la fin de nos épreuves. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, com[m]e je vous aime, ton neveu, M. Sieklucki. »

17 avril 1915. Vicq-sur-Gartempe.

Papier à en-tête du restaurant Debain-Piqueux à Vicq-sur-Gartempe (Vienne).

« Mon cher tonton,

J'ai reçu hier avec beaucoup de plaisir ta longue lettre hier. Je croyais que tu étais parti à Nantes, j'avais mal compris une de tes lettres. Comme tu as du le remarquer à l'entête de ma lettre je ne suis plus à Beaudiment, mais à vic-sur-Gartempe, un joli petit pays près de Pleumartin et d'Angles sur l'Anglin. Je ne suis pas mal installé et tranquille. Nous faisons toujours d'interminables parties de foot-ball, presque tous les jours, j'en suis à moitié mort de fatigue aujourd'hui. On constitue paraît-il un bataillon entier de renfort. Je dois faire partie cette fois-ci enfin de ce départ. Le lieutenant a tenu à me garder avec lui. Je ne refuse pas car ainsi je reste avec mes copains. Le dit bataillon serait destiné à aller en Orient, tu penses si je serais heureux de faire un tel voyage. Une bonne nouvelle court ici depuis ce matin. On dit que ce bataillon serait dans une huitaine transporté à Chinon. Tu penses quel serait mon bonheur d'être aussi prêt de vous, et si je venais souvent. Là, je n'aurais pas besoin de permission pour aller à Richelieu. Espérons que cette nouvelle est vraie.

Depuis quelques temps je suis tellement transbahuté que je m'attends à tout. J'ai pris connaissance du petit prospectus que tu m'as envoyé pour les obligations de la défense nationale. Je crois qu'il y aurait avantage à transformer mes bons du trésor en une obligation, mais je n'en aurai encore que quatre avec celle que tu pourras m'acheter avec mon trimestre d'avril, et je ne crois pas qu'il y ait d'obligation de 4000 fr[ancs], il faudrait donc en acheter 4 de 1000 francs ou attendre d'en avoir un cinquième. Je crois qu'il sera préférable d'acheter les 4 obligations au plus tôt possible, puisque leur prix augmente à mesure que l'on approche du 16 août. En cela, tu feras toujours ce que tu jugeras le mieux, et je te remercierai encore une fois de tout mon cœur de la peine que tu prends pour moi. Tu seras bien gentil de m'envoyer quand tu m'écriras un mandat de 250 francs, afin que je sois toujours prêt à parer aux apprêts de départ. Monsieur S[ain]t Germain doit avoir de l'argent qu'il a touché des loyers depuis octobre, et il en touchera encore au mois de juin. Donc ne te tourmente pas si, lorsque tu auras acheté un nouveau bon, ou plutôt une obligation, il ne reste plus dans ta caisse que 250 fr[ancs].

Je vais écrire tout de suite à cette pauvre madame Blanchard. Je n'avais pas voulu le faire avant que tu ne me le dise, parce que j'avais peur de lui apprendre ainsi la mauvaise nouvelle. J'ai donné à tous les adjudants avec lesquels je suis le récit de la mort de ce pauvre Camille, ils en ont été très touché, ils avaient gardé de lui un si agréable souvenir. D'ailleurs qui n'aurait pas eu de lui un bon souvenir il était un si bon compagnon, un si agréable ami ? Je t'assure que nous parlons bien souvent de lui. Marcel est toujours à Fontainebleau au 46^e d'inf[anter]ie. Pourvu qu'il ne parte pas, ils m'ont tué tellement de mes amis que je crains pour tous les autres maintenant. Merci mon bon oncle de la peine que tu prends pour mes intérêts. Mes meilleurs baisers à mon grand oncle. Peut-être à bientôt, je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, votre neveu, M. Sieklucki.

Est-il nécessaire que j'écrive à M. St Germain pour qu'il t'envoie le bon de la défense que je lui ai laissé ? S'il le faut je le ferai dès au reçu de ta prochaine lettre. »

12 mai 1915.

Le caporal Sieklucki a rejoint le front non plus au sein du 32^e R.I. mais au 66^e R.I.
Il est à la 35^e compagnie et au 9^e bataillon de marche.

« Mon cher tonton,

Je suis arrivé à bon port et sans encombre, le voyage est enfin terminé. Je suis très bien installé dans un grenier luxueux et chaud où une paille abondante nous sert de lit. Le canon tousse au loin mais ne nous inquiète pas plus qu'à Châtellerault. Le pays est curieux. Les petits villages aux maisons rouges et basses sont très coquets. Ce qui frappe ici, c'est le manque d'eau, le manque de vin, mais autant la propreté des maisons et des gens, les intérieurs sont merveilleux d'ordre et de netteté. Seulement l'approvisionnement est de plus en plus défectueux, pour manger il faut apporter sa viande à faire cuire, et dire qu'autour de nous rodent des douzaines de petits cochons roses ! Le pays est mieux cultivé et tout aussi tranquille (les autos exceptés) que dans le centre. Bon courage et meilleure santé à vous deux. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse filialement de tout mon cœur, M. Sieklucki. Caporal 35^e c[ompagn]ie 66^e d'infanterie 9^e bataillon de marche. [En marge supérieure] : N'oublie pas d'ajouter sur mes lettres : en campagne. »

21 mai 1915. Secteur postal 67.

L'oncle Chauvin réside 28 rue Monselet à Nantes.
Le caporal Sieklucki est au 9^e bataillon de dépôt de passage.

« Mon cher tonton,

Nous voilà à nouveau dans la situation d'il y a quinze jours, caporaux sans hommes. Un renfort est parti pour le front ce soir et nous restons ici. Cela va finir par devenir humiliant d'être laissé de côté ainsi, à perpétuité. Cet après midi grand événement, nous avons pu avoir la satisfaction de prendre une douche, il commençait à être temps depuis notre départ. Le canon cogne très fort ce soir de notre côté, probablement qu'ils ont profité du beau temps pour reprendre l'attaque. J'espère que ma tante est complètement rétablie de sa fatigue du voyage. Sa visite à René n'est que partie remise, je pense. J'envoie à mon grand oncle ce soir même ma photo. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, ton neveu, M. Sieklucki. »

28 mai 1915. Secteur postal 67.

« Mon cher tonton,

Après avoir copieusement repris mes chaussettes (ce que ma tante serait stupéfaite si elle me voyait) , j'accomplis avec plaisir mon devoir familiale (sic) en t'annonçant que ton neveu qui hier se portait très bien aujourd'hui se porte encore mieux et est plus tranquille que jamais. Combien cela durera-t-il ? Seulement si hier nous hurlions de fureur contre la chaleur, aujourd'hui nous nous plaignons du froid. Sal[e] pays, jamais la température n'est convenable. Où est ma Touraine ? Nous avons avec nous un brave garçon qui est de l'Oise. Les boches lui ont tué sa mère infirme, ont mutilé sa belle sœur, et ont coupé le poignet de ses neveux après avoir naturellement incendié sa ferme. Il a quatre fils tués au feu et deux prisonniers et il a été blessé deux fois lui-même. Il déclare n'avoir jamais consenti à faire de prisonniers, cela s'explique assez bien. Et on hésiterait à employer des gaz asphyxiants contre ces gens là ! Avez [vous] toujours de bonnes nouvelles de René ? Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, M. Sieklucki. »

2 juin 1915. Secteur postal 67.

« Mon cher tonton,

Nous avons encore une fois changé de cantonnement, nous ne sommes pas mieux pour cela. Nous avons fait un déplacement de 15 km pour venir dans un pays où il n'y a rien, rien (sic). C'est une affaire d'état pour avoir une couchette. Les provisions de ma tante ont été dévorées avec beaucoup de satisfaction, je la remercie mille fois, le pâté surtout était délicieux. Nous couchons dans le foin avec les rats. Les murs sont toujours en torchis et encore plus percés que là-bas. Cependant je n'ai pas froid la nuit grâce à mes astuces, ce n'est pas gai du tout ici. Vite que je sois au feu pour avoir une solution. N'oublie pas mon mandat, s'il te plaît, quoique maintenant je fasse des économies forcées. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous deux de tout cœur, M. Siek[lucki]. »

6 juin 1915.

Le caporal Sieklucki est de retour au 32^e de ligne, 3^e compagnie.

« Mon cher tonton,

Je t'ai écrit hier pour te donner ma nouvelle adresse. Aujourd'hui je t'écris de dans mon gourbi au son de toutes sortes de canons. La vie ici est d'ailleurs des plus tranquilles, je suis resté couché toute la journée. Je ne me suis guère levé que pour rendre visite à mes amis qui sont nombreux à la compagnie et qui occupent des gourbis voisins, mais comme les shrapnells pleuvent je ne puis pas y aller pour le moment. Hier soir il a fallu faire des k[ilo]m[ètre]s dans le boyau, c'est inquiétant. Cette nuit j'ai dormi merveilleusement malgré les poux qui commençaient à m'envahir. C'est pourquoi je recommanderai à ma tante de bien vouloir m'envoyer dans sa prochaine expédition de la poudre insecticide. Nous passons notre journée à manger, à dormir, à écrire et à compter les arrivées et les départs du 75 et des marmites. Si tu voyais dans quel état ils ont mis les villages par ici, c'est atroce. Il n'y a rien de plus angoissant que le champ de bataille la nuit. C'est inoubliable et on ne peut se l'imaginer. Bons baisers à mon grand oncle. Tous mes meilleurs baisers, votre neveu bien affectionné, M. Sie[klucki]. »

7 juin 1915.

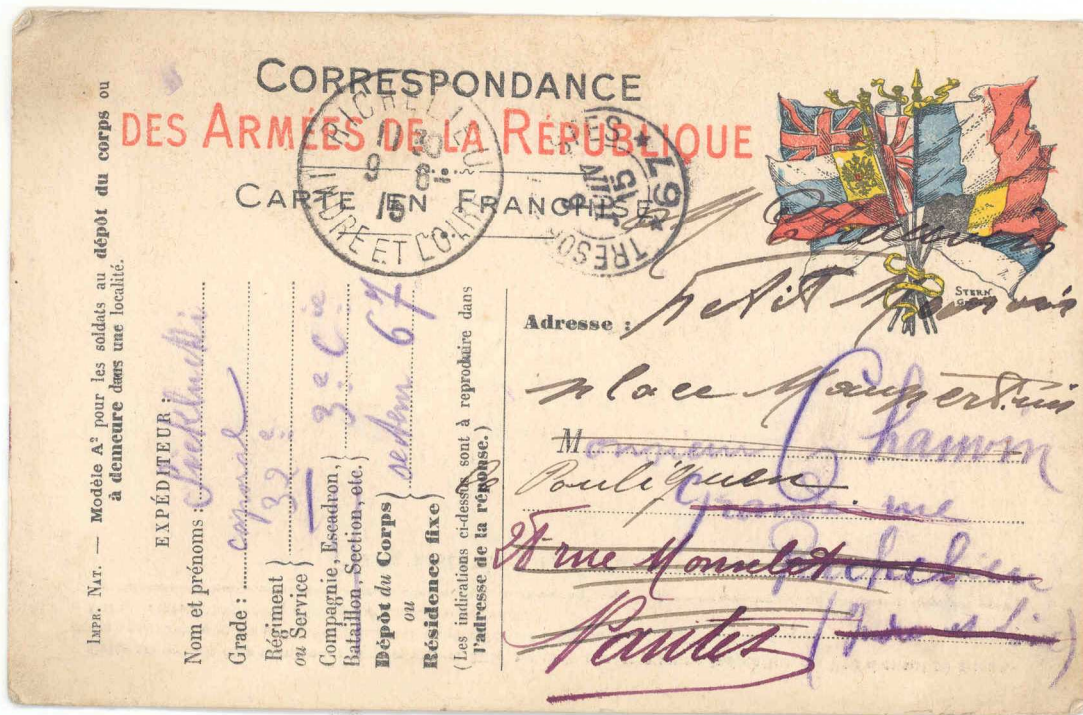
« Mon cher tonton,

Rien de nouveau dans ma situation dont la monotonie est la caractéristique. Je n'ai jamais tant dormi que dans ce gourbi où la terre nous sert de sommier. La nuit nous travaillons à creuser des boyaux, les boches se chargent de nous éclairer avec leurs fusées. Nous sommes assez bien nourris, les cuisiniers nous apportent le boulot [= nourriture] et le vin dans des marmites à travers les boyaux et nous donnent en même temps des nouvelles de l'extérieur. Les boches de leur côté nous en donnent plusieurs fois par jour en nous envoyant des obus qui ne nous réveillent même pas. De temps en temps les balles sifflent au dessus de nos têtes surtout lorsqu'on se promène entre les boyaux. Autrement tout va très bien. Bons baisers à mon grand oncle.

Bon courage à ma tante, je vous embrasse de tout mon cœur, votre neveu, M. Siek[lucki]. »

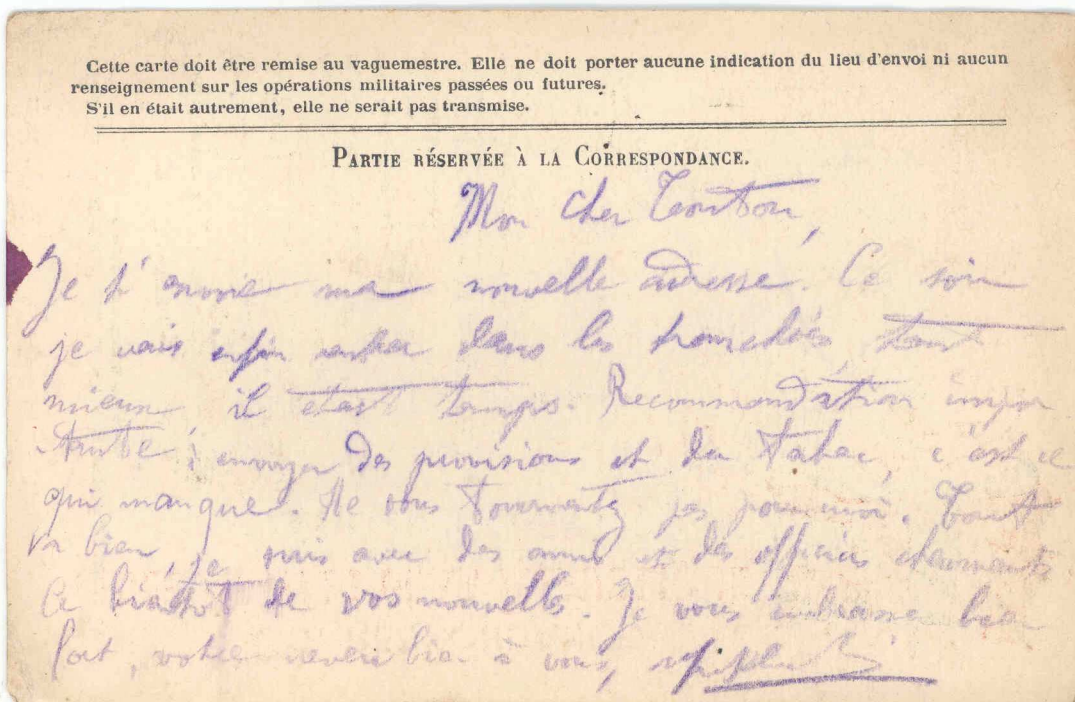
9 juin 1915 (cachet de la poste).

Carte de correspondance imprimée. Envoi à M. Chauvin, place Maupertuis, le Pouliguen.



« Mon cher tonton,

Je t'envoie ma nouvelle adresse. Ce soir je vais enfin rentrer dans les tranchées, tant mieux, il était temps. Recommandation importante : envoyer des provisions et du tabac, c'est ce qui me manque. Ne vous tourmentez pas pour moi. Tout va bien, je suis avec des amis et des officiers charmants. A bientôt de vos nouvelles. Je vous embrasse bien fort, votre neveu bien à vous, M. Sieklu[cki]. »



11 juin 1915.

M. Chauvin est de retour rue Monselet à Nantes.

« Mon cher tonton,

J'ai été deux jours sans vous écrire à cause de la relève qui nous a fait passer une nuit blanche et esquinçante. D'ailleurs, comme il avait plu abondamment, je me trouvais si plein de boue que je n'osais rien toucher de mes mains, je cherchais en vain mes chaussures au bout de mes guêtres. Nous sommes maintenant à une vingtaine de k[ilo]m[ètres], nous nous sommes nettoyés complètement, et tout le monde est aussi propre qu'en garnison. La musique donne concert tous les soirs et on joue au ballon. Cet après midi on a réunis des croix de guerre. La cérémonie était très imposante. Je n'ai pas encore reçu de lettres, mais cela ne va pas tarder maintenant.

Bons baisers à mon grand oncle.

Je vous embrasse tous les deux de tout coeur, M. Siek[lucki]. »

12 juin 1915.

« Mon cher tonton,

j'ai reçu hier des lettres et des paquets de Mme Martinet, j'espère en recevoir ce soir de vous, car ils mettent plus longtemps à venir que de Paris. Il nous est arrivé un renfort hier et encore un aujourd'hui. Nous sommes maintenant à effectifs complets, ce qui laisse espérer que le 32^e va encore être du grand coup de torchon qui se prépare. C'est étonnant, nous le 9^e corps est celui qui a eu de beaucoup le plus de pertes depuis le commencement. Au 32^e il est passé déjà 15000 h[ommes]. Le 20^e corps vient ensuite. C'est un honneur pour nous et une honte pour les méridionaux si forts en g... Bons baisers à mon grand oncle, je vous embrasse de tout mon cœur, votre neveu,

M. Sieklucki. »

14 juin 1915.

« Mon cher tonton,

Nous avons hier soir changé de domicile par autobus pour nous approcher du front. Nous croyions aller aux premières lignes immédiatement mais ce n'est que pour ce soir. Je crois bien que nous aurons l'honneur d'être appelé à balayer les boches du pays. Espérons que cela marchera vite. Il est temps que cela finisse. Je n'ai pas encore reçu de lettres de toi depuis mon changement d'adresse. J'en suis à me demander si je ne me suis pas trompé en vous donnant cette adresse. Après tout ce n'est probablement qu'un retard de la poste. Tu seras bien gentil de ne pas oublier le mandat dont je t'ai parlé dans mes dernières lettres. Pour le reste je me recommande aux bons soins de ma tante. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse de tout mon cœur, votre neveu bien affectionné,

M. Sie[klucki]. »

15 juin 1915.

« Mon cher tonton,

Je t'écris aujourd'hui d'un gourbi beaucoup moins spacieux et beaucoup moins luxueux que la dernière fois que j'étais en ligne. C'est que cette fois-ci je suis en première ligne et même actuellement en petit poste. Dans le secteur où nous sommes il se dépense des obus à profusion, aussi je suis à moitié sourd ce soir, mais toujours gai et tranquille. Je suis un peu inquiet de n'avoir pas reçu de lettres de vous depuis longtemps, est-ce que les miennes ne vous seraient pas parvenues ? Je vous écris tous les jours. Je te rappelle que je t'avais demandé de m'envoyer un mandat quand tu m'écrirais, peut-être cette lettre-là ne t'est-elle pas parvenue. Bon courage à ma tante, qu'elle ne s'inquiète pas de moi. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur mille fois, M. Sieklu[cki]. »

20 juin 1915.

« Mon cher tonton,

J'espère que tu ne t'es pas trop inquiété de moi depuis plusieurs jours que je n'ai pu vous écrire, les événements m'en ont empêché, et quels événements. Le papier sur lequel je t'écris en porte lui-même la marque, une balle traversant mon sac y a tout mis en bouillie.

J'ai reçu hier au soir un grand paquet de toi rempli de provisions et venant de Nantes. Je t'en remercie de tout mon cœur, il m'a fait grand, grand plaisir. Je suis sûr de ne pas mourir de faim maintenant, ni de manquer de tabac. Seulement une autre fois je te prierai de ne pas envoyer de paquet à 0-50, je ne fume dans ma vieille pipe que du tabac de 30 cent[imes]. Malheureusement je n'ai encore pas ni ton mandat, ni le paquet qui contient une chemise. Pourtant ce me serait bien utile, / car je n'ai plus de linge, la même balle qui a abîmé mon papier l'a mis en charpie. Qu'importe puisque j'ai ma peau, c'est de beaucoup le principal et je reviens de si loin, si loin que je crois sortir du tombeau ; il faut que j'en ai eu de la chance !

La dernière fois que je t'ai écrit je te disais que j'étais en petit poste en avant des premières lignes. La nuit j'ai veillé au créneau et à une heure nous recevons l'ordre de monter nos sacs. A 1 h ½ nous étions dans une parallèle à 100 m en avant des lignes attendant l'ordre d'attaquer. Ceci se passait dans un secteur que je ne te dirai pas, la lecture des journaux de ces jours derniers a dû te l'apprendre. Depuis 1 h ½ du matin jusqu'à ~~1 h~~ ½ midi ¼ nous restâmes dans ce boyau à attendre. De temps / en temps, comme un homme montrait sa tête, une rafale d'obus qui durait ¼ d'heure sans effet d'ailleurs.

A midi ½ nous mettons baïonnette au canon et sac au dos, l'adjudant, un héros, monte sur la tranchée et crie « En avant !! ». Toute la compagnie est sortie ensemble sans hésitation le sourire aux lèvres d'un seul mouvement. Nous avons 500 m[ètres] de charge à faire, avec une seule station à un petit talus à 100 m[ètres].

Jusqu'au talus il n'y avait pas un homme touché si ce n'est quelques uns par les obus. Mais lorsque nous arrivâmes sur la crête quelle fusillade ô mon dieu !! Les mitrailleuses crépitèrent de face et d'enfilade, on aurait cru marcher dans un mur de fer. Le champ de trèfle sur lequel nous nous / trouvions (oh ! Je m'en rappellerai toute ma vie de ce champ de trèfle) était encore parsemé de cadavres du 9 mai en décomposition et nous chargions au pas, alignés comme à la manœuvre, le lieutenant marchait devant nous avec une badine à la main. Nous arrivâmes ainsi sans trop de pertes jusqu'aux fils de fer boches à 30 m[ètres] de leur tranchée d'où debout sur le bord ils nous couvraient de mitraille. Devant ces fils étaient d'innombrables trous d'obus français, nous nous y couchons pour respirer. L'adjudant se lève en criant de nouveau « en avant ». Un petit sergent de la classe 14 se lève près de lui, il est fauché, un caporal de ma section l'imité, il tombe, je pars, je tombe, touché d'une balle à l'oreille que je croyais très sérieux sur le moment / et tous sont fauchés autour de moi.

Il fallut s'arrêter là. Je saignais beaucoup, alors je défais mon paquet de pansement et je me l'installe, puis je mets mon sac devant moi et je me cache dans un trou d'obus que je garnis de terre tout autour de moi. Je suis resté là, immobile, couché sur le ventre toute la journée 9 heures entières. Les mitrailleuses tiraient sans interruption, les bombes et les obus nous couvraient de terre à chaque instant. Je reçois un éclat de balle dans le pied qui s'arrête à fleur de peau. Tant que je vivrai je me souviendrai de cette journée si angoissante, j'ai eu le temps de réfléchir à la faiblesse des choses humaines, pendant qu'un tas de malheureux agonisaient en tas autour de moi. / On ne peut s'imaginer combien c'est horrible. Le soir à la nuit, je puis sortir de mon trou et entrer en communication avec les survivants des trous environnants. Si les boches avaient voulu contre attaquer ils nous auraient coupé en morceaux. Heureusement ils n'en ont pas eu l'idée.

La compagnie était commandée par un sergent, le seul qui restait, un véritable héros lui aussi. Tous les officiers étaient morts, tous les chefs de section hors de combat. A la lueur de ma lanterne électrique je reconnu le cadavre de mon adjudant. Après délibération je décidai de partir avec 2 poilus vers les lignes françaises. J'y arrivai avec des poilus du 77^e. Les français croyaient si bien n'avoir plus des nôtres devant eux / qu'ils nous tiraient dessus. Je reçu un coup de fusil dans mon sac qui a tout mis en bouillie à l'intérieur. Lorsque j'arrivai dans les lignes, j'étais fou, je pleurais comme un pauvre gosse d'avoir vu tomber tous mes copains. Toute la nuit je me promenai dans les boyaux pour trouver le poste de secours. Somme toute ma blessure était insignifiante, c'était un éclat de balle qui était resté dans mon oreille. Seulement j'étais sourd et tellement horriblement fatigué ! Aussi le lendemain je t'assure que je me suis bien reposé à l'infirmerie. Depuis deux jours que je n'avais pas mangé et 3 jours sans sommeil. « Quel cauchemar ! » Tous ceux qui en sont revenus peuvent se dire tirés de la mort. Rien ne peut égaler l'horreur de ce champ de bataille la nuit, / quand les blessés crient et qu'à chaque pas on heurte des corps morts. Dieu merci ! C'est fini. Je t'ai raconté la chose d'une façon un peu incohérente, mais je suis encore un peu fou. Pourtant ne te tourmente pas de moi, je me porte à merveille et nous sommes au repos pour longtemps maintenant. Les pertes à la compagnie ont été très grosses. Elle sera en entier citée à l'ordre du jour de l'armée. Je suis proposé comme sergent, et pour une citation à l'ordre de je ne sais quoi. Pourtant je n'ai rien fait, mais il fallait bien récompenser les veinards qui avaient pu en revenir. Je t'assure que l'on est fier de faire partie d'un régiment de braves comme notre 32, les tourangeaux eux aussi peuvent être fiers de leurs enfants, il en est / peu de pareils. Je me réserve d'ailleurs le plaisir de te raconter tout cela en détail lorsque je reviendrai. Hier le général nous a félicité ; nous étions garde du drapeau, c'était beau et empoignant.

Ce matin j'ai assisté à la messe pour les soldats morts au dernier combat, les rangs des survivants étaient peu épais, tout le monde pleurait. Qui n'a pas perdu un camarade ? Vraiment on s'aperçoit à des occasions pareilles que le patriotisme n'est pas un vain mot, et l'on est fier d'être français. Dans ces péripéties j'ai eu le gros chagrin de perdre ma montre sur le champ de bataille. J'en ai beaucoup de peine, elle m'était précieuse et j'y tenais beaucoup. Cependant, j'en ai eu moins de regrets que si c'était arrivé dans une autre occasion. Tu seras bien gentil de m'acheter / une petite montre à bracelet de peu de valeur pourvu qu'elle marche et de me l'envoyer. C'est indispensable ici.

Je compte sur ta bonté pour cela. Pendant ces 3 mortelles heures j'ai eu le temps de réfléchir et sincèrement j'ai pensé à vous et combien vous avez été bon pour moi, et je me suis aperçu que jamais je ne m'acquitterai de ma dette de reconnaissance envers vous. Aussi je vous embrasse aujourd'hui bien fort tous les deux comme mon papa et ma maman, et merci pour tout ce que vous faites pour moi.

M. Sieklucki.

Bon baiser à mon grand oncle. »

25 juin 1915.

Il est désormais sergent.

« *Mon cher tonton,*

*Aujourd'hui grande fête, nous sommes envahis par la boue et l'eau. Il est tombé quelques pluies d'orage et nos gourbis si légèrement couverts ont été envahis par l'eau. Nous vivons dans la boue jusqu'au cou. Enfin ce n'est rien, puisque nous ne sommes pas en première ligne. Dans quelques jours nous pourrions prendre une bonne douche quand nous aurons été relevés et nous serons propres. Le malheur c'est que je n'ai pas changé de chaussettes depuis quinze jours. Ma tante sera bien gentille d'y penser dans son prochain envoi. Mes meilleurs souvenirs à madame Chauvin et bons baisers à mon petit cousin et à mon grand oncle. Je vous embrasse tous deux de tout mon cœur, votre neveu,
M. Siek[lucki]. »*

30 juin 1915.

M. Chauvin est de retour à Richelieu.

« *Mon cher tonton,*

*Hier soir j'ai assisté au triage des lettres de notre dépôt de passage et j'en ai eu pour moi seulement 20. Dans une de toi j'ai naturellement découvert ton mandat que je vais toucher aujourd'hui. Je suis heureux de savoir que je suis tout près de René, redonne moi donc son adresse exacte afin que j'aie le voir, je m'attends d'ailleurs à le rencontrer d'un instant à l'autre. S'il s'aperçoit que le 32 est au repos ici il viendra sûrement me voir, c'est l'affaire de 3 km. Seulement il y a tellement de troupes où il se trouve et surtout d'état major que je ne pourrai jamais le trouver sans indications exactes. Je suis tout ému de penser qu'il y a un mois tu étais à 10 k[ilo]m[ètres] de moi, ou plutôt ma tante si j'ai bien compris, car elle est venue sans toi. Les opérations dont tu parlais se sont accomplies mais le résultat a été loin de ce que tu espérais. Nous n'avons pas fini avec cette guerre. Cela peut durer encore bien longtemps. Qui sera le premier fatigué ? Je suis toujours sans nouvelles de Marcel, je suis très inquiet. Peut-être n'est-ce qu'un retard ? Ils m'ont tué deux amis à la dernière relève qui n'étaient pas dans la même compagnie que moi. L'un avait 20 ans et l'autre engagé 18. Ils ont été mis en pièces par des obus, c'est tout simplement horrible. J'ai reçu en même temps hier plusieurs colis dont un de vous où il y avait une chemise et 3 boîtes de conserves. Je t'en remercie rétrospectivement, il y a un mois déjà que j'aurais dû l'avoir sans mon changement d'adresse. Je te rappelle ma montre qui me fera bien défaut quand nous irons en ligne dans quelques jours. Pour le moment nous sommes au repos et ma plus grande occupation est de manger copieusement au mess et de dormir merveilleusement sur la paille. Jamais un lit ne m'a paru si doux. Je suis maintenant bien monté en linge, il ne me manque plus guère que des chaussettes. Je n'en ai qu'une paire. Je mets tout mon linge avec celui de mon adjudant qui est un ami dans sa cantine ce qui me permet de n'emporter en tranchée dans mon sac que des provisions de bouche. Là-bas on touche la soupe le matin à 6 heures et le soir vers 9 h ½. Alors les deux repas de midi et de 4 heures sont constitués par des provisions personnelles. Résultat, j'engraisse et ma figure, encadrée d'une barbe superbe est celle d'un bon capucin. Si Mme Chauvin est à Richelieu comme je le crois, tu lui transmettras mes meilleures amitiés et gros baisers à mon petit cousin.
Bons baisers à mon grand oncle dont j'ai reçu la lettre hier.
Je vous embrasse de tout mon cœur tous les deux, votre neveu, M. Sieklu[cki]. »*

1^{er} juillet 1915.

« [En marge :] *Il y a longtemps que ma blessure de l'oreille est cicatrisée et j'entends maintenant normalement, cela a été l'affaire de huit jours à peine.*

Mon cher tonton,

Avant toutes choses je t'avertis que j'ai reçu hier un paquet de toi. J'y ai trouvé une montre, une boussole et un oreiller caoutchouté gonflatoire (sic). Je te remercie de toutes ces choses en particulier de la petite montre si gentille et si utile à la fois. J'ai reçu aussi deux lettres de toi une hier et une aujourd'hui, sans compter celles qui m'ont été remises hier soir avec un mois de retard. Ta lettre de ce matin, m'a fait beaucoup de plaisir, mon cher tonton, mais je vois que je n'ai pas su te raconter une chose si simple. J'étais encore impressionné et un peu fou. Depuis, j'ai repris mes esprits et je vois la chose telle qu'elle s'est passée. Les hommes se sont conduits d'une façon merveilleuse, ils sont sortis sans hésitation, ils ont parcouru un long chemin sous le feu et ceux qui ont échappé et qui sont arrivés jusqu'aux fils de fer, comme moi, ont eu une veine innom[m]able, mais nous n'avons fait là somme toute que ce que nous avons à faire. S'il y en a qui ont fait plus que leur devoir je ne suis pas de ceux-là. Dès que j'ai senti ma blessure, que je croyais grave à tort, puisque ce n'était qu'une égratignure insignifiante, je me suis retiré du combat et je me suis seulement occupé toute la journée des quelques blessés qui étaient autour de moi. J'ai été nommé sergent parce que j'ai eu la veine d'en revenir. On m'a donné à choisir le grade ou la citation à l'ordre du jour, j'ai préféré le grade avec ses avantages, la citation, je sais que je pourrai l'avoir une autre fois. La compagnie en entier sera citée à l'ordre du jour de l'armée, j'en aurai ma part, c'est tout ce que je mérite. Maintenant je suis un vieu[x] poilu, avec un mois de campagne, deux blessures et blasé sur le feu. Nous retournons ce soir aux tranchées et après on nous promet un grand repos, mais depuis le temps qu'on nous en parle personne n'y croit plus. Le principal est que j'ai à manger pour mes quatre jours de tranchée et que je saurai bien les passer sans ennui. J'ai l'habitude maintenant. Autrement tous les soldats de l'armée française à quelques exceptions près, elle sont pour la plupart méridionales, sont des héros où il n'y en a pas. Dans tout régiment, il y a ceux qui font l'admiration générale et ceux qui font ou essaient de faire leur devoir, je suis à peine de ceux-là et je n'en sortirai jamais. Que je conserve ma peau et que je sorte de la fournaise, je serai heureux, j'aurai vu beaucoup de choses, connu des heures inoubliables et je pourrai dire leur fait aux embusqués et aux vantards. Quand on fait partie du 32^e on en a le droit. Je n'ai pas encore de nouvelles de Marcel, sa mère commence à être terriblement inquiète, je ne puis voir personne du 146. Pourvu qu'il ne soit pas blessé ! Es-tu à Richelieu ou à Nantes ? Je t'écris à Richelieu maintenant, ai-je raison ? Bons baisers à mon grand oncle. Je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que ma bonne tante, votre neveu bien affectionné, M. Siek[lucki]. »

2 juillet 1915.

« Mon cher tonton,

Je t'écris aujourd'hui de mon luxueux gourbi de quatrième ligne. Nous sommes plus près des boches mais encore bien tranquilles. Après ces quatre jours de tranchée nous devons avoir, paraît-il, un long repos, c'est possible, tant mieux, sinon tant pis. Il y a près de nous des gourbis abandonnés par les boches que nous leur avons conquis. Ils sont luxueux, ils ne se refusaient rien. J'en ai visité ce matin qui était merveilleux, il y avait porte vitrée, sommier et matelas, des placards et une chambre profonde où ils descendaient en cas de bombardement. Autrement tout va pour le mieux, le temps est splendide, mais il a tellement plu ces jours derniers que dans les boyaux nous avons de l'eau par dessus la cheville. Encore mille remerciements pour ma petite montre. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux de tout cœur, M. Siek[lucki]. »

5 juillet 1915.

« Mon cher tonton,

Nous voilà enfin arrivés au grand repos. Les sauvages sales et affreux, barbus, hirsutes, boueux, poussiéreux que nous étions hier se sont transformés en jolis soldats frais, roses et bien nippés. J'ai maintenant deux tenues et presque tous les sous officiers sont ainsi, une tenue de campagne pour la tranchée et une tenue de repos. Mais ceci sont des petites nouvelles. Hier je n'ai pas pu t'écrire parce que la relève et le voyage nous ont pris toute la nuit et toute la journée. Le plus important est qu'il y a des permissions accordées aux hommes sur le front. Demain a lieu un premier départ pour ceux qui sont au front depuis le début. Après cela il y aura un départ pour ceux ayant mérité une récompense, j'espère en être, je n'en suis d'ailleurs pas sûr du tout, mais j'essaierai de faire comprendre au lieutenant qu'ayant préféré le galon à la citation, ma nomination doit compter comme récompense. Dans ce cas, j'aurai quatre jours à dépenser. Je m'arrêterai un jour à Paris en allant et je passerai trois jours ensuite à Tours où vous seriez dans ce cas bien gentils de venir me trouver, car aller à Richelieu est bien trop long et cela permettra à ma tante Bourassé de venir me voir aussi. Naturellement si je puis avoir ce grand bonheur, je vous l'écrirai plusieurs jours avant afin que vous puissiez prendre vos dispositions. Pour le moment, je ne veux pas trop y penser, ce serait trop beau et j'aurais peur d'avoir des désillusions. Je suis de plus en plus inquiet de Marcel, sa mère commence à s'affoler. Ne connais-tu personne du 20^e corps et du 146^e ? As-tu déjà accompli ton voyage à Abbeville ? Je pense que cette fois-ci rien ne viendra se mettre en travers de tes projets et que tu auras le bonheur de voir René. Ne t'illusionne pas trop sur mon projet de permission. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux bien affectueusement, ton neveu, M. Siekluc[ki]. »

8 juillet 1915.

« Mon cher tonton,

Je t'écris pour obéir à la coutume que j'ai de te donner de mes nouvelles tous les jours, pourtant ici cela n'a pas si bien raison d'être qu'en temps ordinaire, car je ne suis exposé qu'aux attaques des poux auxquels d'ailleurs je suis complètement réfractaire. Je suis de plus en plus inquiet de mon cousin. Sa mère a reçu hier de son commandant une lettre où il disait qu'il est disparu depuis le 17, c'est bien mauvais signe. Cependant, malgré moi, je garde l'espoir qu'il a été évacué dans un hôpital ou qu'il a été fait prisonnier. J'attends avec impatience des nouvelles & complémentaire[s] de sa compagnie. J'espère que ton voyage s'est bien accompli et que tu as vu qui tu voulais voir. Hier M. Poincaré est venu nous rendre visite, c'est à dire qu'il a passé devant nous en automobile et qu'il a parlé à quelques hommes. Les permissionnaires partent tous les jours, naturellement ce sont ceux qui se sont trouvé protégé par ce fait qu'ils étaient embusqués à l'arrière. Dieu seul sait combien il y en a de ces embusqués de l'arrière qui n'ont jamais vu une tranchée et qui nous éblouissent avec leurs beaux costumes neufs quand nous venons au repos. Mais laissons faire, après la campagne nous aurons notre tour. D'après tes lettres j'avais compris que madame Chauvin devait venir à Richelieu passer ses vacances. Si elle est venue tu seras bien aimable de me rappeler à son bon souvenir.

Mes bons baisers à Pierrot. Je l'embrasse ainsi que ma tante de tout mon cœur, votre neveu bien affectionné, M. Sieklucki. »

10 juillet 1915.

« Mon cher tonton,

J'ai reçu aujourd'hui une belle collection de lettres, qui m'a fait grand plaisir. Parmi les dites lettres, j'en ai trouvé une de ma tante et une de M. Bridel. Je lui répondrai d'ailleurs demain, car c'est dimanche et nous sommes libres toute la journée. Je remercie mille fois ma bonne tante de m'avoir envoyé une bonne et longue lettre. J'ai reçu en même temps son envoi. Je la remercie de tout ce qu'il contenait, en particulier des cigarettes qui sont bienvenues dans ce pays où on ne trouve pas de tabac et dont elle a été astucieusement généreuse. J'ai trouvé aussi une longue lettre de toi où tu m'envoyais de longues explications et une procuration. Je l'ai lue et c'est une procuration complète comme j'en ai tant faites, c'est plus simple que de t'en donner une pour ce renouvellement de titre seulement. Je te l'enverrai signée avec mon certificat de vie lorsque je l'aurai fait dresser par l'officier en question. Actuellement je me renseigne sur la chose, car je ne sais où le trouver. Je ne crois pas voir René tout de suite, car je me suis éloigné de lui pour aller au repos. Par contre j'espère me rencontrer bientôt avec Robert qui m'a-t-on dit, est dans ces régions. Mme Martinet a reçu une lettre du ~~mon~~ commandant de Marcel, lui disant qu'il est disparu. Tu sais ce que cela signifie ici. Malgré tout j'espère encore et j'espérerai jusqu'à la fin. Je ne crois pas s'il y a un Dieu juste qu'il permette un si grand malheur et une si horrible injustice, c'est impossible. Peut-être est-il prisonnier ou blessé gravement, n'a-t-il pu encore écrire ? On a vu des choses beaucoup plus extraordinaires. Je ne puis pas m'imaginer que sa mère reçoive ce dernier coup. Et on parle d'une campagne d'hiver ! Merci de tout cœur à tous les richelais qui m'envoient leur bonjour, je suis de tout cœur avec eux et je serais bien heureux d'être au milieu de vous au lieu d'être exilé si loin. Quant à une citation ne te tourmente pas l'occasion se présentera toujours et plus vite que nous ne le désirons. Bons baisers à mon grand oncle. Merci mille fois des bons soins que tu prends de mes affaires, Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, ton neveu, M. Sieklu[cki]. »

12 juillet 1915.

« Mon cher tonton,

j'ai reçu ce matin avec beaucoup de plaisir ta bonne lettre du 7 courant. Dans une lettre que je t'ai écrit il y a deux jours je t'ai annoncé la réception de ta grosse lettre qui contenait du papier timbré et d'une lettre de ma tante. Je t'ai dit aussi que j'avais reçu en même temps un colis ~~lettre~~ de ma tante qui contenait beaucoup de cigarettes lesquelles furent reçues avec la plus grande joie. Je n'ai pas encore reçu la visite de René mais je crois qu'il aura de la peine à venir me voir parce que je suis actuellement à au moins 28 km en arrière de lui. Nous sommes toujours aussi tranquilles ici, pourvu que cela dure. Hier nous avons fait un tour très agréable dans les bois et des séances émouvantes d'escrime avec des fleurets de bois. Je n'ai pas encore pu faire faire mon certificat de vie, mais je crois que l'officier ne me fera pas attendre trop longtemps. Toujours pas de nouvelles de Marcel, cela devient désespérant par le temps qui court, pourvu que les boches l'aient fait prisonnier s'ils l'ont ramassé ! Ils connaissent bien les régiments et ceux du 9^e corps et du 20^e ils les ont dans le nez. Peut-être de ce temps-ci est-il soigné à un hôpital lointain du midi pour des blessures assez graves. Ma tante Bourassé est à Paris avec sa mère. Ce qui me console un peu c'est que madame Martinet n'a pas l'air de trop s'affoler et d'avoir un espoir inébranlable. Je t'assure que quand je retournerai en ligne le premier boche qui me tombe sous la main paiera cher mes inquiétudes. J'espère que le petit Pierrot ne va pas plus mal de sa coqueluche. D'ailleurs l'air de Richelieu est souverain pour cela. Si je pouvais seulement le respirer ! Quand ce grand bonheur me sera-t-il donné ? Mes meilleurs souvenirs à madame Chauvin. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, votre neveu, M. Sieklucki. Je viens de recevoir le petit paquet de madame Bridel. »

19 juillet 1915.

« *Mon cher tonton,*

J'ai bien reçu ce matin ta lettre qui m'a fait beaucoup de plaisir. Pour les permissions, je ne sais l'effet que cela fera dans le pays. Jusqu'ici, on ne peut rien dire, peu de permissionnaires sont encore de retour. Je t'ai dit que j'avais vu Robert avant-hier, il m'a dit en grande vitesse qu'il n'irait pas en permission. C'est donc inutile que sa mère le guette. Il n'y en aura que pour les combattants, à juste titre d'ailleurs. Pourtant ce sont ceux qui ne vivent pas dans la tranchée, ordonnances, brancardiers, infirmiers, conducteurs qui en ont le plus facilement.

Pour moi, je serai du sixième ou septième départ et on n'a pas encore fait le troisième. J'ai en effet dans ma compagnie, dans ma propre demi section un homme, pas un jeune, il a 35 ans, nommé André Longuet, professeur à Noirmoutier, ancien professeur de Gabriel Maurice et qui est un garçon charmant. C'est même admirable de voir comment un homme habitué à la vie civile et bourgeoise, à sa maison, à la bonne chère et au confort, s'est accom[m]odé avec entrain d'une vie si peu agréable et si différente. Il est toujours en activité et en inventions ingénieuses. Ils sont plusieurs dans son cas à ma demi section que j'admire. Il m'a souvent parlé du curé Naud et me prie de le faire rappeler à son bon souvenir.

Pour le moment nous marchons toujours dans la direction de la Grande Ville. Nous faisons des étapes de 20 km assez fatigantes sous le soleil. J'ai encore de nombreuses provisions, quoique pendant les marches nous absorbions de nombreuses boites de conserve. Si j'allais dans les tranchées maintenant, je ne serais pas à court. Quand ma tante m'enverra quelque chose elle sera bien aimable d'y joindre des chaussettes, c'est ce que j'use le plus rapidement ici. Quant aux raccom[m]odages, n'en parlons pas ! Nous entrons en pays civilisé, les maisons sont parfois en pierre, les gens sont plus complaisants, on sent que l'on approche de notre vraie France.

Aujourd'hui nous avons fait un Balthazar à l'occasion de mon anniversaire entre sous-officiers de la section. Juge un peu par le menu : homard à l'huile et au vinaigre, omelette aux pommes de terre, petits pois à la française, pommes nouvelles au beurre, fromage, confitures, cigares, café, champagne, petits fours et liqueurs. Crois-tu que nous nous privons ? Et notre cuisinier est un sergent de Paris, cuisinier de son métier !

Avez vous maintenant vu Mantais avec vous ? Pierrot va-t-il un peu mieux de sa coqueluche ? Bons baisers à mon grand oncle. Mes meilleurs souvenirs à madame Chauvin et gros baisers à mon petit cousin, futur poilu pour la campagne d'hiver 1920.

Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, ton neveu, M. Sieklucki. »

21 juillet 1915.

21/7-15.

Mon Cher Tonton,

Toujours la même chose, je suis réduit à l'état de stupidité du mouton qui suit dans un troupeau la tête basse. Aujourd'hui nous avons un jour de repos que nous avons bien gagné à faire 68 ou 70 km en trois jours. Hier quand nous sommes arrivés tout le monde était à bout, j'étais tellement fatigué que je n'ai pas eu le courage de vous écrire, j'ai eu tout juste la force de me coucher et de dormir. Demain nous repartons et ainsi de suite toujours dans la même direction. Quand nous arriverons nous marcherons sur les genoux. Ce soir je vais aller à A., il y a si longtemps que je n'ai été dans une grande ville que je serai heureux malgré ma fatigue.

« Mon cher tonton,

Toujours la même chose, je suis réduit à l'état de stupidité du mouton qui suit dans un troupeau la tête basse. Aujourd'hui nous avons un jour de repos que nous avons bien gagné à faire 68 ou 70 km en trois jours. Hier quand nous sommes arrivés tout le monde était à bout, j'étais tellement fatigué que je n'ai pas eu le courage de vous écrire, j'ai eu tout juste la force de me coucher et de dormir. Demain nous repartons et ainsi de suite toujours dans la même direction. Quand nous arriverons nous marcherons sur les genoux. Ce soir je vais aller à A., il y a si longtemps que je n'ai été dans une grande ville que je serai heureux malgré ma fatigue.

Mes meilleurs souvenirs à madame Chauvin et gros baisers à Pierrot. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, ton neveu, M. Sieklucki. »

28 juillet 1915.

« Mon cher tonton,

Je t'ai écrit deux mots hier si brièvement que j'en ai honte et qu'aujourd'hui je viens te donner plus de détails sur ma malheureuse existence. Nous avons changé de cantonnement dimanche dernier comme je te l'avais écrit. Nous sommes dans un petit pays pas beaucoup plus important et beaucoup moins gai que celui que nous avons quitté.

Cependant nous n'avons pas à nous plaindre. J'ai une bonne chambre dans une maison bourgeoise, chez des gens très aimables avec lesquels on peut enfin causer un peu. Cela me rappelle un peu mon chez nous, que je serais si heureux de retrouver. Naturellement nous faisons l'exercice pour occuper les hommes et nous recommençons nos parties de foot-ball (sic). Hier a eu lieu une prise d'armes pour la ~~de~~ remise de ~~médai~~ la croix de guerre aux hommes et gradés cités à l'ordre depuis le commencement des hostilités et qui ne l'avaient pas encore reçu. Il y avait une averse, au moins une centaine. Cela va rendre trop vulgaire une distinction que quelques uns avaient si bien mérités. On devient très avare de la médaille militaire, mais par contre on colle la croix de guerre bien souvent à des gens qui ~~la~~ mériteraient la médaille militaire, aussi bien qu'à des poilus auxquels on veut donner un petit encouragement. Cela lui ôte beaucoup de prix et je t'assure maintenant que je ne regrette pas du tout d'y avoir renoncé, la prochaine fois si l'on me donnait encore à choisir je ferais la même chose qu'après le 16. Sans compter qu'on la délivre sans hésiter à de nombreux poilus et surtout officiers de l'arrière qui n'ont jamais vu une tranchée qu'en photographie.

Le malheur c'est que les décorés doivent aller en permission avant tous autres ce qui fait que nous, qui ne sommes pas décorés nous pouvons nous mettre une large ceinture et pendant longtemps. Pourtant je t'assure que je serais bien heureux de revoir ces campagnes de la Jabriellerie que j'ai souvent parcourues et que j'aime tant. Quand me sera-t-il donné de tirer des coups de fusil ~~ailleurs~~ sur autre chose que sur des boches ? Regrets superflus, il faut attendre et longtemps, très longtemps encore probablement, plus que l'on ne croit à l'intérieur sûrement. J'ai reçu hier une lettre très aimable du curé de Richelieu me parlant de son parent qui est dans ma demi-section, je lui ferai réponse aujourd'hui même.

Combien je regrette de ne pas être avec vous pour donner des leçons de photographies à madame Chauvin. Si elle avait une belle idée, ce serait de photographier mon oncle et ma tante, et le plus beau serait d'envoyer une épreuve à leur neveu qui pense à eux bien souvent et serait si heureux d'avoir cette photo. En attendant je rappelle à ma tante que la question chaussettes est en crise et qu'elle n'oublie pas de m'en envoyer quand elle pourra.

Tous mes bons baisers à mon grand oncle.

Bons souvenirs à madame Chauvin et gros baisers à Pierrot. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, votre neveu bien affectionné, M. Sieklucki. »

30 juillet 1915.

« Mon cher tonton,

Je t'écris aujourd'hui dans les meilleures conditions que cela me soit arrivé depuis que je suis mobilisé, c'est à dire depuis un an. Je t'écris de ma petite chambre dont je t'ai parlé. C'est une chambre luxueuse, presque claire, très propre avec un large lit de fer à deux places moelleux où je couche tout seul, une table de toilette, une table à écrire, etc, etc. Bref, comme je disais hier soir à la dame très aimable qui m'hospitalise, je me crois chez moi le matin quand je me réveille. J'ai même l'électricité, avec un ordonnance qui me fait ma chambre. Si cela pouvait durer longtemps je finirais bien ainsi la campagne. J'ai reçu des nouvelles de Marcel, enfin. Son sergent, ou plutôt le remplaçant de son sergent dans sa demi-section m'a écrit qu'il avait probablement été fait prisonnier avec beaucoup de ses camarades de la même compagnie au moment où forcés de se replier, ils durent abandonner la tranchée boche qu'ils avaient conquise ; c'est d'ailleurs ce qu'un homme de sa compagnie blessé a raconté à madame Martinet il y a quelques jours. Il commence à respirer un peu, il me semble qu'on m'aurait arraché une mauvaise dent qui m'aurait fait souffrir continuellement. Avant hier soir nous avons bien cru que nous partions, il y a eu alerte, mais, Dieu merci, ce n'était qu'un exercice. Je rappelle à ma tante que je n'ai plus de chaussettes et à toi que si tu avais à aller pour n'importe quelle cause à Chinon il y a dans cette ville actuellement Crosnier le teinturier en permission qui est caporal à ma compagnie et me connaît fort bien. Il se ferait un plaisir de te faire tes commissions à ton neveu. Je serais bien heureux d'avoir de [tes] nouvelles bientôt, il y a bien longtemps que je n'en ai eu.

Bonnes vacances à vous tous à la Jabriellerie. Mes meilleurs souvenirs à madame Chauvin et mes meilleures amitiés à Pierrot. Bon baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, votre neveu bien affectionné, M. Sieklucki. »

2 août 1915.

« Mon cher tonton,

j'ai reçu hier ta longue lettre qui m'a fait beaucoup de plaisir. Je vois que comme beaucoup de nous tu espères éviter la campagne d'hiver. Puissent nos souhaits être un jour des réalités. Mais si nous désirons l'éviter, nous la ferons s'il le faut...mais j'ai espoir que les boches qui n'ont rien à espérer d'une autre campagne de printemps et qui n'ont qu'à perdre à cette prolongation des hostilités demanderont grâce avant. Je me suis occupé sérieusement de mon certificat de vie, il sera établi, j'espère demain. Il faut que tu excuse[s] le temps que j'ai mis à le faire faire, les bataillons sont séparés et nous avons marché, pendant ce temps l'établir était impossible. Je suis bien désolé que tu aie[e] encore reçu des lettres de Paris pour moi. Que veux tu, je n'ai pas de veine ? Excuse moi mon cher tonton, et sois sûr que cela ne se reproduira pas. Nous avons eu hier une petite matinée musico-comique, donnée par les artistes du régiment, c'était assez bien réussi. Ce matin nous avons eu la visite de tous nos généraux. Les cantonnements étaient décorés très gentiment avec des fleurs et du feuillage. On a été très satisfait de nous, tant mieux. On fête aujourd'hui l'anniversaire de la mobilisation, ce n'est pourtant pas un souvenir gai que le commencement de tant de deuils et de malheurs. Combien sont tombés depuis ce jour d'enthousiasme, combien ai-je perdu d'amis, de parents, de camarades ! Combien en perdrai-je encore ?

J'espère que notre petit Pierrot va bien mieux maintenant. Je lui envoie ainsi qu'à sa maman mes meilleurs souvenirs. Beaucoup de choses de ma part à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux, de tout mon cœur, mon cher tonton, ma chère tante avec l'espoir de vous revoir bientôt et de vous faire oublier par mon affection toutes les inquiétudes et toutes les peines de cette année terrible, votre neveu bien affectionné, M. Sieklucki.

J'ai remarqué que dans cette contrée il y a trois à quatre compagnies de perdreaux dans chaque champ. Quelle hécatombe l'année prochaine à notre ouverture si négligée depuis un an. »

5 août 1915.

« Mon cher tonton,

J'ai vu hier ton second commissionnaire. J'ignorais que ce brave Ribanneau fut de Braslou, sans quoi je lui aurais donné des commissions pour vous quand j'ai su qu'il partait. Je ne le vois bien moins souvent depuis qu'il a été enlevé à ma demi-section pour être affecté à l'équipe sanitaire du bataillon. ~~Cet~~ C'est un excellent garçon et je le connais depuis longtemps. Merci des paires de chaussettes tant désirées que tu m'as fait parvenir par lui, m'en voilà fourni pour longtemps, à moins d'accident inattendu. Aujourd'hui je ne sais ce qui va se passer ici, mais on nous consigne dans les cantonnements. Peut-être partons nous pour aller ou en ligne ou dans un autre cantonnement. Peut-être un général vient-il pour opérer la décoration de notre drapeau, qui a droit comme tu sais à deux ~~médailles militaires~~ croix de guerre et à la légion d'honneur. Nous en sommes fiers à juste titre. Cela vaut bien le drapeau du 66^{ème} amoché dans je ne sais quelle occasion.

Comment m[ada]me Chauvin a-t-elle trouvé René ? Va-t-il venir en permission vous voir à Richelieu ? Est-ce que Robert Bridel est en permission lui aussi ?

Mes meilleurs souvenirs à madame Chauvin et gros baisers à Pierrot. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux de tout cœur, votre neveu, M. Sieklucki. »

7 août 1915.

« Mon cher tonton,

Je ne t'ai pas écrit hier parce que mes voyages m'en ont empêché. Nous avons quitté le repos, il y avait un mois que cela durait, c'est beaucoup. Nous sommes arrivés dans un secteur tout nouveau pour nous. Il était occupé jusqu'ici par des troupes du midi. C'est te dire que c'est un des plus calmes car on ne pourrait pas confier des secteurs dangereux à ces gens là. C'est donc encore une sorte de repos pour nous que ce changement si complet. Nous avons trouvé ce matin des cantonnements dégoûtants, ces c... là ne trouvent pas le moyen de nettoyer leurs saletés, là où ils passent, ils trouvent le moyen de faire dans leur paille ce que font les animaux. On ne leur demande pas de se battre puisqu'ils ne peuvent pas, et ils ne peuvent même pas être propres, quelle race ! Je ne sais pas quand exactement nous prendrons les lignes, mais cela ne tardera sûrement pas. Aussi maintenant je me rappelle aux bons soins de ma tante. Elle sera bien gentille à la prochaine fois qu'elle m'expédiera un colis d'y joindre des mouchoirs et une ou deux vieilles serviettes, je suis très enrhumé. Nous non plus n'avons pas de beau temps, il pleut très souvent et ce n'est guère agréable je t'assure. Qu'est-ce que ce sera quand nous prendrons le boyau ?

Est-ce que Pierrot va complètement mieux ? Que dit Robert de la guerre ? Est-il reparti maintenant ? Je pense que la main de mon grand oncle est complètement guérie maintenant.

Mes meilleurs souvenirs à madame Chauvin. Je vous embrasse de tout mon cœur tous les deux, votre neveu, M. Sieklucki. »

9 août 1915 (cachet de la poste de la Roche, Yonne, le 12 août).

« Mon cher tonton,

Je t'envoie cette lettre par un moyen détourné pour éviter qu'elle ne soit lue. Il a été pris vis à vis de nous une mesure humiliante et honteuse. Les hommes doivent remettre leurs lettres ouvertes. Ce qui fait que le premier godelureau (sic) venu curieux et indiscret peut lire en toute liberté les affaires d'un brave père de famille. Voilà des gens qui depuis un an dépensent leur temps, leur argent, leur santé en attendant leur vie, et qui ne peuvent plus librement parler à leur femme des embarras pécuniaires qu'ont fait naître leur patriotisme et leur abnégation, dans la crainte que des embusqués, grassement payés à l'abri des coups et des privations ne se gaussent de leurs petites affaires. C'est une honte et une maladresse. On ferait bien mieux d'encourager que de décourager ceux qui se battent pour les riches. Heureusement que notre France n'est pas celle des embusqués, mais celle que nous ferons après la guerre, libre, propre, égalitaire et honnête. Je suis toujours à Hangest en Santerre, au N.E. d'Amiens. Nous creusons des tranchées de repli à l'arrière avec des gourbis splendides. Nous prendrons les lignes dans deux ou trois jours probablement. Mes meilleurs souvenirs à madame Chauvin et à mon grand oncle. Bons baisers à Pierrot. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, ton neveu, M. [Siek Lucki]. »

10 août 1915.

« Mon cher tonton,

J'ai effectué hier l'achat dont je te parlais dans ma dernière lettre. Je suis maintenant muni d'un petit kodak de poche, minuscule, très pratique et excellent comme résultats. J'espère pouvoir obtenir ainsi une quantité de clichés très intéressants de cette fameuse campagne. Je ne sais quand nous reprendrons notre vie intéressante de tranchées. Peut-être bientôt, en tout cas ce sera intéressant. Pour ma permission, il ne faut pas y compter de sitôt, peut-être la guerre finira-t-elle avant. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse de tout cœur tous les deux, M. [Siek Lucki]. »

15 août 1915.

« Mon cher tonton,

Je t'envoie ci-joint les pièces que tu m'avais demandé et dont le retard n'est pas du seulement à mon incurable négligence, mais aussi aux retards et stupidités du service militaire. J'espère que tout marchera convenablement et que tu n'auras aucune difficulté pour le renouvellement de mon titre. J'ai reçu hier une longue lettre de toi, et quoiqu'elle m'apportât une bien mauvaise nouvelle, j'ai été heureux d'avoir des nouvelles de tout le monde. Tu ne t'imagines pas combien j'ai eu de peine de la mort de ce pauvre Paul. Vraiment la guerre devient une chose plus odieuse que jamais. Quel cauchemar, quels souvenirs pour ceux qui en reviendront ! Je ne sais combien cela fait d'amis qu'ils me tuent et mes meilleurs, après Camille, c'est Le Foulzoc (!), Crozat, Pelletier, et ce pauvre Marcel dont nous n'avons jamais de nouvelles ! Cette pauvre madame Pelletier perd son troisième fils en trois ans, encore une mère douloureuse à laquelle on n'ose sonder la douleur. J'avais déjà entendu parler de cela il y a quelques jours, mais je ne voulais pas y croire jusqu'à confirmation, tellement cela me paraissait contre nature. Tous ceux qui ont appris hier soir la mauvaise nouvelle en ont été aussi altérés que moi. Ce pauvre ami laisse bien des regrets car il était si aimable, si bon camarade que tout le monde au régiment l'aimait.

Je ne suis toujours pas en ligne. Mais on nous ennue tellement au repos que je j'ai à peine le temps d'écrire. Nous travaillons soit le jour, soit la nuit en tranchées, puis nous installons nos cantonnements que nous sommes exposés à quitter d'une heure à l'autre. Bref stupidités sur toute la ligne. On prépare très sérieusement la campagne d'hiver, c'est visible. Quand tout cela finira-t-il ? Combien de malheureux vont encore tomber ?

Les permissions continuent toujours sans interruption, ce qui fait que mon tour approche de plus en plus, Dieu merci ! Cependant pas avant un mois, à condition encore qu'elles continuent d'être aussi nombreuses qu'actuellement. Robert est un veinard d'être allé en permission, mais sa position n'est pas comparable à celle de ceux qui sont sur le front depuis le commencement. Il n'a pas vu la guerre.

Mes remerciements à madame Chauvin du travail qu'elle se donne pour moi. Bons baisers à Pierrot et à mon grand oncle.

Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, ton neveu, M. Sieklu[cki]. »

17 août 1915.

« Mon cher tonton,

Je n'ai rien de bien nouveau à te signaler depuis ma dernière lettre. Nos plus grandes occupations pour le moment sont d'aménager nos cantonnements et de creuser des tranchées loin des lignes. Je jouis maintenant d'un lit en paille splendide supporté par un sommier hygiénique dont les lames d'acier sont constituées par une claie en ~~métal~~ branchages, plus ou moins élastique. Je ne sais si nous prenons les tranchées tout de suite, mais cela peut arriver d'un jour à l'autre, comme nous pouvons rester encore un mois ici où nous ne sommes pas mal. J'espère que tu as reçu maintenant ma procuration et mon certifficat] de vie. Dis moi si tu as trouvé ou plutôt si les autorités compétentes ont trouvé tout convenable et s'il n'y a rien à refaire. Je te remercie par anticipation de la peine que tu te donnes pour moi et surtout pour mes affaires qui seraient bien malades sans ta complaisance. D'un jour à l'autre va avoir lieu devant la division rassemblée la décoration du drapeau devant donc tout va bien.

Je t'embrasse ainsi que ma tante de tout mon cœur votre neveu, M. Sieklu[cki]. »

22 août 1915.

« Mon cher tonton,

Je t'écris deux mots aujourd'hui afin que tu ne sois pas inquiet si tu restais quelques jours sans nouvelles de moi. Demain notre journée peut être prise toute entière par la décoration du drapeau et la revue, puis après demain notre déménagement. Je crois que nous allons prendre les lignes bientôt, d'un jour à l'autre, dans un secteur calme, où on ne fait guère que de la guerre de mine. La vie de tranchée ne doit pas être désagréable là-bas, l'ennui, paraît-il, c'est que le repos se passe dans un patelin bombardé où l'on ne trouve rien. Pour ma permission il ne faut pas te bercer de trop douces illusions. Il se peut que j'aie à attendre encore longtemps. Ma proposition pour la croix de guerre est partie hier, elle était ainsi notifiée : très belle conduite au feu, est parti à l'assaut à la tête de ses hommes et a pénétré le premier dans les fils de fer ennemis. Je ne sais jusqu'où cela ira, je ne suis même pas sûr de la teneur exacte, ce qui me suffit c'est que l'on ai pensé à moi pour cela. D'ailleurs il ne faut pas non plus pour cela te bercer encore d'illusions. L'avantage que j'y verrais ce serait d'avoir leur jour de permission supplémentaire.

Je n'ai plus nouveauté à t'apprendre. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse de tout mon cœur tous les deux, ton neveu, M. Sieklu[cki]. »

24 août 1915.

« *Mon cher tonton,*

Je t'écris encore aujourd'hui du repos, mais sur le point de partir je ne sais où. Nous sommes dans l'expectative. Hier j'ai vu à la revue Robert Bridel qui m'a parlé de sa permission et de vous tous. J'ai été bien heureux d'apprendre de sa bouche que vous étiez tous en bonne santé quand il vous a vu. Cette fameuse revue a eu lieu hier assez loin d'ici. Le drapeau de notre pauvre régiment, qui l'avait pourtant bien mérité, a été le dindon de la farce, on ne l'a même pas décoré. On a réuni une division pour assister à la décoration de quelques officiers d'état major. Tout ce monde avait l'air lugubre Poincaré, Millerand, Albert I^{er}, les généraux Joffre, Foch, de Castelnau, etc. Cela n'était pas du tout ce que nous attendions. On voit que c'est la comédie, tandis que nous, nous voyons la tragédie. Enfin, c'est pour la France, pour vous et non pour eux que l'on se bat.

Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, ton neveu, M. Sieklu[cki]. »

29 août 1915.

« *Mon cher tonton,*

J'espère que nous allons ce soir avoir enfin des lettres de tous. Nous menons une véritable vie de brutes, travaillant la nuit, dormant le jour dans un village où il n'y a rien. Ma maison est constituée par un vieu[x] tombereau à quatre roues sur lequel nous avons installé nos toiles de tente et que nous avons rempli de paille. C'est le dernier mot du luxe, le petit entresol chic. J'ai bien reçu il y a trois jours le colis que ma tante m'a envoyé. Je l'en remercie bien. La prochaine fois elle sera bien gentille de ne pas me mettre de boîte de filets de maquereaux, je n'aime guère cela. Pour me changer des pâtes ne pourrait-elle pas avoir la bonté de m'envoyer parfois de la langue de bœuf ou du jambonneau en boîte ? Puisque tu m'as dit de ne pas me gêner je demande ce qui me plaît de préférence. Les permissions sont suspendues actuellement. Je suis très fatigué mais le moral est toujours excellent. La nuit dernière j'ai passé trois heures à plat ventre sous la pluie dans la boue entre deux lignes. Je vous embrasse bien fort tous les deux, M. Sieklu[cki]. »

16 septembre 1915.

« *Mon cher tonton,*

Toujours la même vie stupide et barbante. Plus que trois jours heureusement. Tu ne t'imagines pas combien je suis parfaitement sale. Mes mains n'ont plus de couleur, ma barbe est hirsute et mes cheveux pleins de terre, je suis hideux et il y a encore quelque temps à passer là. Vraiment c'est tout de même trop long huit jours à passer dans cet enfer. J'avais commencé une lettre à madame Chauvin, la nuit dernière nous avons fait un tel déménagement dans les tranchées que j'ai perdu des tas de choses, et celle-là en particulier. Je recommencerai demain sur du papier propre car la boue s'introduit partout. Aujourd'hui je suis trop fatigué pour le faire. Bons baisers à mon grand oncle.

Je vous embrasse de tout cœur bien des fois, ton neveu, M. Sieklu[cki]. »

18 septembre 1915.

« Mon cher tonton,

J'ai reçu ce matin en même temps deux colis et une longue lettre de toi. Le tout m'a fait le plus grand plaisir. Dans un des colis j'ai trouvé des provisions et en particulier un jambonneau qui a trouvé une mort glorieuse et qui a été jugé délicieux. J'ai trouvé une bonne boîte de langue de bœuf et du pâté que je connais de longue date comme supérieur. Dans l'autre boîte j'ai trouvé avec deux autres boîtes un gilet de laine qui m'a l'air des plus chauds et des plus pratiques pour les froides matinées de septembre. Je n'ai encore guère souffert du froid, car je n'ai guère le temps de dormir le matin. Cependant, j'ai depuis plusieurs jours des douleurs dans les jambes. J'espère qu'un bon temps de repos les fera disparaître. Plus qu'un jour avant ce repos, enfin ! Ce matin le 75 a passé une séance aux tranchées boches. C'est effrayant à voir les dégâts opérés par ce petit animal. Il bouleverse tout en soulevant des nuages de fumée formidables. Hier par erreur une batterie tira sur nos tranchées, nous pûmes l'avertir à temps avant qu'elle recommence, mais nous avons eu le temps de nous apercevoir de l'effet formidable et démoralisateur qu'il peut produire. Ce matin on nous a distribué nos casques de tranchée, nous avons là dessous une allure des plus pittoresques. Mais c'est rudement très utile et d'effet très protecteur. On a mis un an à s'en apercevoir. Tu dis que le moral au front est excellent, mais il ne faut pas exagérer. A ceux qui parlent de bouffer les boches tout crus je les enverrais voir avec moi l'épaisseur des réseaux formidables de fil de fer qui sont devant les tranchées boches. Cependant il y a bon espoir. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, ton neveu, M. Sieklucki. »

20 septembre 1915.

« Mon cher tonton,

Comme je te le disais hier j'ai du encore passer une nuit ici et j'ai encore un jour et demi à faire là. Mais l'habitude est prise maintenant, cela ne me dérange plus. Le 75 et les grosses pièces passent toujours des danses pas ordinaires aux boches, si tu voyais leurs fils de fer, et pourtant Dieu sait s'il y en avait, sauter en l'air, c'est délicieux. Je commence à trouver la chose ordinaire, mais je t'assure que c'est pourtant un spectacle vraiment pittoresque que toutes ces colonnes de fumée noire, jaune, rouge, qui naissent subitement avec fracas sur une même ligne projetant en l'air les branches d'arbres les piquets et les fils de fer. Parfois ils répondent, mais assez peu, alors nous rentrons dans nos gourbis comme des diables dans leur boîte. Et voilà dix jours que je ne me suis pas même lavé les mains ! Tu vas dire que je fais une consommation énorme de provisions, que je vous ennuie à vous faire faire des envois continuels, mais j'aime mieux te dire tout de suite que dans les conditions où nous allons être pendant plusieurs jours encore dans les lignes, mon stock s'épuise très rapidement. Je n'avais jamais prévu un si long temps de tranchée. Quand tu recevras cette lettre et le temps que l'envoi de ma tante te parvienne je serai complètement à sec de conserves, et ici c'est terrible. J'ai pu enfin lire les journaux aujourd'hui, à ma vue tout va bien partout. Le tintamarre qui se fait ici m'empêche de te dire des choses intéressantes, j'en suis à moitié fou. Mille bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse bien fort, bien fort tous les deux, votre neveu, M. Sieklucki. »

27 septembre 1915 (cachet de la poste).

Carte de correspondance des armées imprimée et en franchise (Stern).

« *Mon cher tonton,*

je t'envoie deux mots à la hâte pour te rassurer sur moi. Je me porte mieux que jamais et ne suis pas fatigué outre mesure. J'ai reçu ce matin une longue lettre de ma bonne tante. Je l'en remercie mille fois de tout cœur, car c'est une chose rare mais belle. Elle a du déjà recevoir la nouvelle de l'arrivée de son colis qui m'est actuellement utile dans la tranchée. Madame Martinet est à ce moment à Dijon, elle doit être revenue maintenant à S[ain]te Maure. Bon baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, ton neveu, M. Sieklucki. »

28 septembre 1915.

« *Mon cher tonton,*

Rien de changé depuis hier. La nuit a même été excessivement calme. Actuellement ils envoient des grosses marmites sur notre droite qui font trembler la terre. Seulement aujourd'hui c'est en grelottant que je t'écris. Il fait un froid de loup, on gèle dans nos gourbis, surtout la nuit. Il va bientôt devenir impossible de dormir la nuit à cause du froid. Voilà la campagne d'hiver qui commence. Cela va être triste. Hier soir nous avons fait une corvée pour porter des piquets en première ligne à travers des boyaux dans lesquels j'avais toujours peur de laisser mes chaussures. Ce fut tout notre travail. Mais je crois que nous en avons pour encore quatre jours de lignes, avec quatre déjà écoulés cela fera huit plus onze auparavant dix neuf jours de tranchées pour deux jours de repos. Et je m'étonne d'avoir des douleurs dans tous les membres ! Après ce temps de tranchées mémorable peut-être aurons nous un certain repos. Peut-être à la fin de ce repos serai-je sur le point de partir en permission ? Maintenant je n'ose plus rien en dire. Il n'y a qu'une chose que je désirerais, c'est que si je dois être médaillé, j'ai ma croix avant ma permission de façon à avoir deux jours de permission de plus. C'est tout ce que j'y vois de plus clair, car pour la décoration elle-même elle ne présente plus grande valeur auprès des poilus. Tous les embusqués l'ont. Le chef de musique lui-même l'a reçue chez nous avec la palme (citation à l'ordre du jour de l'armée).

J'espère avoir bientôt de vos nouvelles. Voilà trois jours que je n'ai pas reçu de lettres.

Bons baisers à mon grand oncle.

Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, ton neveu, M. Sieklucki. »

5 octobre 1915.

« *Mon cher tonton,*

J'ai enfin hier soir reçu une lettre de toi, tu penses si cela m'a fait plaisir. Elle a d'ailleurs mis du temps à venir la malheureuse. Je suis aussi bien content que vous soyez enfin entré en possession des nombreuses lettres qui viennent de ma tranchée. J'ai eu plaisir à constater combien notre victoire avait eu de retentissement à l'intérieur : je dis notre, quoique je n'y suis pour rien puisque le 32 était derrière le 66 à l'attaque et que c'est l'autre malheureux qui a le plus écopé. Tu as encore le bel enthousiasme qui m'animait au début de la campagne. Malheureusement le mien est venu ici se frotter à un tas de petites ou grosses injustices, de veuleries égoïstes, qui l'ont ~~ici~~ rapidement réduit à néant.

Quand je songe au terrible spectacle qui est une avance de quelques kilomètres sur le front, quand je songe au triste état des malheureux rescapés grelottants dans la terre grasse, et quand je vois les chauds bureaux, les tables bien servies, les petits luxes que se paient les messieurs de l'arrière, je me sens, et je ne suis pas le seul, tellement écœuré que nos malheurs à nous, les plus infortunés dans la catastrophe, ~~deux fois plus~~ me semblent beaucoup plus insupportables. Tu vois bien cependant que les bulgares sont assez bêtes pour se jeter dans la mêlée. Ils n'ont même pas l'excuse d'en ignorer l'horreur. Voilà la campagne d'hiver qui s'annonce et si le temps continue aussi pluvieux, elle ne sera pas drôle. Lorsque je pense aux longs mois que j'ai encore à passer à grelotter je frissonne avec angoisse. Que n'ai-je, stupide que j'étais, recherché le filon si facile à attraper au commencement de la guerre et si rare maintenant ! Je resterai dupe, peut-être victime, de quantité d'idées fausses de gloriole, de ce "panache", dont je croyais avoir complètement aboli l'amour en moi. Dans quelques années, à la guerre suivante, je ne serai pas si poire, à chacun son tour. Enfin ne te désole pas pour moi. Tout va bien pour le moment, je fais comme ici des mouvements de mauvaise humeur quand je songe que tout pourrait aller mieux, beaucoup, beaucoup mieux. Tu pourras dire à la famille Mignot que leur fils se porte aussi bien que possible, j'ai dîné avec lui avant-hier et je l'ai vu hier. Bon courage à tout le monde. Embrasse bien mon grand oncle pour moi. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur bien affectueusement, votre neveu, M. Sieklucki.

A quand ma malheureuse permission ? »

10 octobre 1915.

« Mon cher tonton,

Tu vas te dire avec une stupéfaction que j'ose qualifier de très grande « voilà mon neveu qui m'annonce qu'il va en ligne et il m'écrit aujourd'hui avec de l'encre et une plume neuve et quelle belle écriture même ! ». C'est que nous sommes dans un palais, toi tu appellerais cela un taudis. Et pourtant nous sommes bien en ligne, plus en ligne que jamais non pas en première, mais en réserve dans les caves d'un pauvre village écrasé dont les communiqués t'ont serinné (sic) le nom. Quelle destruction vaste et splendide en son horreur. Je crois que toutes les photographies du monde ne pourront jamais vous donner une idée de l'amas mu[lti]icolore et lamentable de ruines que forme cette petite cité ouvrière jadis riche, et de l'odeur inqualifiable de pourriture qui s'en dégage. Dans les rues et dans les cours de ces pauvres maisons on trouve entre les trous immenses de marmites les objets les plus inattendus. Cependant les boches, qui sont gens pratiques, nous avaient préparé dans les caves de bons gourbis, solides et confortables. Le nôtre par exemple a deux étages de sommiers, deux tables, des chaises, une pendule qui marche convenablement, des meubles, des lampes et du pétrole, etc, etc. Par dessus le marché il vie (sic) là dessus tout un tas de bric à brac étonnant et de toutes origines et de tous pays, depuis la table anglaise jusqu'aux bottines de femme. J'ai rarement vu quelque chose d'aussi odieux (!) que ce pays dévasté, quand serai-je sorti de cette fournaise ? Heureusement encore nous n'avons point froid, sans quoi que serais-je ?

Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, votre neveu bien affectionné, M. Sieklucki. »

. 11 octobre 1915.

« Mon cher tonton,

Maintenant que je t'ai décrit le lieu de mes évolutions je ne puis rien te dire de plus nouveau. De ce moment les boches envoient sur les restes du malheureux village d'énormes marmites qui tombent avec un bruit d'enfer et font sauter la lampe sur notre table. Naturellement hier soir nous n'avons pas eu de lettres, j'espère que nous en aurons ce soir et que parmi celles là il s'en trouvera une de toi à ton neveu. J'ai visité un peu plus complètement les ruines de cet infortuné pays. On y rencontre de tout, des chevaux crevés ~~et~~, des morceaux d'équipement et des cadavres encore en masse. Ce matin j'ai photographié les ruines de l'église, pendant cette opération je me heurte dans un ~~sot~~ soulier abandonné, je veux le déranger de place, et alors je m'aperçois que le pied était resté dedans, et une quantité de détails aussi horribles. J'ai photographié aussi le plus beau trou de marmite que j'ai vu jusqu'ici. Il a environ trois mètres de profondeur et trente mètres de diamètre de ~~rayon~~ diamètre. Tout cela n'est ni beau ni gai et c'est un spectacle qui nous réjouira longtemps encore la vue. Heureux ceux qui ont pu et peuvent s'en dispenser !

Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur bien fort, votre neveu, M. Sieklucki.

Détail important : ici on ne nous donne la soupe qu'une fois par jour par suite de l'insuffisance des boyaux. On mange comme on peut dans la journée et sur les réserves, ce qui fait qu'elles fuient très rapidement. »

14 octobre 1915.

« Mon cher tonton,

La seule chose que j'ai à te donner de nouvelles aujourd'hui c'est que ce soir nous sommes relevés et que nous allons au demi-repos dans un village moins bombardé que celui-ci où nous serons très bien. Puis après nous irons au grand repos à l'arrière. Mais quand rétablira-t-on les permissions ? Sinon je pouvais espérer y aller à la fin dudit repos. Ce matin nous avons fait de grandes fouilles dans les ruines des maisons d'ici et nous avons découvert des choses fort intéressantes. J'ai trouvé par exemple une cithare avec laquelle j'ai pu donner une interprétation des meilleurs opéras français à notre capitaine. Ce soir je la rapporte sur mon dos en souvenir de mon voyage ici. Actuellement nous nous éclairons dans notre splendide appartement avec les cierges que nous avons trouvés dans la maison du pasteur ou du curé d'ici. Dans la même maison se trouve un harmonium malheureusement abîmé. Mais il y a paraît-il ici un piano qui marche bien. C'est regrettable que nous partions, nous aurions pu faire des concerts de toute beauté. C'est les boches qui auraient été furieux ! Peut-être même les aurions nous charmés. C'est ce qu'on pouvait appeler de la musique dans un cimetière.

Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse bien tous les deux de tout mon cœur, ton neveu, M. Sieklucki. »

23 octobre 1915.

« *Mon cher tonton,*

Je vois que voilà deux jours que je ne vous ai pas écrit et ma négligence est grande. Nous sommes maintenant au repos je ne sais combien de temps dans une ville minière assez agréable. Le plus grand agrément actuellement de ladite ville c'est que j'y retrouve Robert. Je jouis de beaucoup d'autres agréments d'ailleurs ici tels que bonne table et bon gîte. Nous sommes près de corons et comme je te l'ai dit ce sont toujours les gens les moins fortunés, tels les mineurs qui sont les plus aimables pour nous autres infortunés. Je suis chez une brave femme de mineur qui a ses cinq enfants à la guerre et loge des mineurs dans leurs lits. Elle me donne un petit lit-cage très moelleux et m'accable de petits soins très gentils. Il fait froid et un grand brouillard, mais nous nous réchauffons en de furieuses parties de foot-ball (sic).

j'espère toujours qu'il m'y arrivera un accident qui m'enverra dans un bon hôpital chaud loin de toute cette organisation qui me dégoûte. Plus les choses vont plus il est difficile de faire la guerre dans de bonnes conditions, ces gens là oublient qu'ils ont à faire à des soldats mobilisés, pères de familles, qui donnent leur vie avec trop de bonne grâce et non à des mercenaires qu'on fouaille. D'ailleurs si nous ne ménageons pas notre sang ils nous ménagent bien leur argent. Je ne sais pourquoi on vote 72 millions pour donner cinq sous aux soldats, et si l'on diminue de 1 fr[anc] les officiers et de 0 f[ranc] 25 les sous-officiers dans le même but. Où passe l'argent qu'on nous retire ? Probablement il fallait créer un nouveau sous secrétariat d'état ou quelques automobiles à nos dirigeants. Réellement je ne puis te dire tout ce que je pense là-dessus, car le résultat que nous nous battons pour la liberté du monde c'est que nous n'avons plus aucune liberté.

Je t'envoie dans cette lettre une photo, mauvaise il est vrai, de moi, mais intéressante. Elle fut prise dans la tranchée de 1^{ère} ligne à la porte de mon gourbi. Pour comprendre tu devras savoir que ledit gourbi était complètement souterrain et que l'on en sortait comme d'une cave. A bientôt, j'espère le bonheur de vous voir.

*Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse de tout mon cœur mille fois,
ton neveu, M. Sieklucki.*

Je te joins à cette lettre une épreuve de démolition de maison pour te montrer jusqu'à quel point de destruction est ruinée cette pauvre région du Nord. »

26 octobre 1915.

26/10-15. M. Sieklucki - my. 310-320
Deux mots avant de quitter ce pays de délices où nous partageons les plaisirs d'une hospitalité généreuse avec ceux d'une table bien garnie. Nous allons travailler derrière les lignes je ne sais comment à je ne sais quoi, pour je ne sais qui, qui ne sait pas pourquoi. Il y a du génie en France, paraît-il, mais l'infanterie est toujours un peu là pour jouer au terrassier. Il y a bien derrière des cavaliers, des embusqués de toutes sortes qui engraisent eux-mêmes et les autres, mais ce sont des gens à ménager ; histoire de faire reposer l'infanterie on lui fera creuser des trous et planter des fils de fer. Je t'avais prié dans une de mes dernières lettres de bien vouloir m'expédier 200 fr[ancs] dont j'aurais besoin pour régler mes dettes et partir en permission. Tu serais bien gentil si cela ne te dérange pas de me les envoyer tout de suite avant que je ne parte, ce qui va arriver dans six jours.
Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse de tout mon cœur tous les deux, ton neveu bien affectionné, M. Sieklucki. »

« Mon cher tonton,

Deux mots avant de quitter ce pays de délices où nous partageons les plaisirs d'une hospitalité généreuse avec ceux d'une table bien garnie. Nous allons travailler derrière les lignes je ne sais comment à je ne sais quoi, pour je ne sais qui, qui ne sait pas pourquoi. Il y a du génie en France, paraît-il, mais l'infanterie est toujours un peu là pour jouer au terrassier. Il y a bien derrière des cavaliers, des embusqués de toutes sortes qui engraisent eux-mêmes et les autres, mais ce sont des gens à ménager ; histoire de faire reposer l'infanterie on lui fera creuser des trous et planter des fils de fer. Je t'avais prié dans une de mes dernières lettres de bien vouloir m'expédier 200 fr[ancs] dont j'aurais besoin pour régler mes dettes et partir en permission. Tu serais bien gentil si cela ne te dérange pas de me les envoyer tout de suite avant que je ne parte, ce qui va arriver dans six jours.

Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse de tout mon cœur tous les deux, ton neveu bien affectionné, M. Sieklucki. »

27 octobre 1915.

« Mon cher tonton,

J'ai bien reçu hier soir ta bonne lettre et son contenu. Merci mille fois de te donner tant de peine pour moi. Je serais bien heureux de voir ce Richelieu où je n'ai pas mis les pieds depuis si longtemps. Cela ne va peut-être pas tarder. Nous travaillons dans la boue à creuser des tranchées de repli dans la glaise. Nous gelons et ne faisons que bailler du matin au soir. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous deux de tout cœur, M. Siekl[lucki]. »

29 octobre 1915.

« Mon cher tonton,

rien de bien nouveau depuis ma dernière lettre. Il a beaucoup plu et fait froid. Pourtant on nous a fait travailler sous la pluie dans la boue. Je t'assure que cela ne s'annonce pas drôle un hiver de tranchées. Puis les permissions semblent interrompues, jusqu'à quand ? Si le bureaucrate inutile et incapable qui loin du danger du froid et de la pluie dirige ces permissions savait combien ces quelques jours de plongée dans la vie civilisée et dans la famille font de bien à un malheureux qui se fait tuer pour qu'il ait bonne table et bon lit, il reculerait avant de suspendre ces permissions bienheureuses. Et dire que l'officier payeur de notre régiment qui ne voit jamais le front de plus près que 5 kilomètres est déjà allé trois fois chez lui ! Et nous laissons faire, nous léchons la main qui nous frappe. Peut-être irai-je à Richelieu vers le huit novembre ? Peut-être ? Bons baisers à mon grand oncle.

Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur bien affectueusement, votre pauvre neveu cafardeux M. Siekl[lucki]. »

31 octobre 1915.

« Mon cher tonton,

j'ai bien reçu ce soir ta longue lettre qui m'a causé le plus grand plaisir. Malheureusement j'ai bien peur que tu aies encore à aller bien des fois au train de 9 h ½ avant de me voir débarquer car j'ai peur que Robert Bridel et tous les autres non combattants aillent en permission pour la dernière fois avant que je parte. Peut-être partirai-je demain, peut-être dans huit jours ou quinze jours ou jamais ? Je t'assure qu'hier soir j'avais sérieusement le cafard, j'en aurais pleuré, quand on m'a dit que les permissions ne reprenaient pas encore. Nous avons hier soir quitté le pays où nous travaillions pour venir au repos pour quelques jours où nous étions avant. Je n'ai pas revu Robert car je n'ai pas encore eu un instant de libre depuis hier. A peine arrivé on me mets de garde, le beau repos ! Il faut vraiment que nous ayons une fameuse santé pour résister. Jamais je n'aurai donc pas le bonheur de tomber malade pour sortir de cet enfer ? C'est effrayant ce que tout le monde en a assez de ce temps-ci et il faut encore faire une campagne d'hiver ! Qu'est-ce que c'est que ce ministère à la papa qu'ils fabriquent là-bas à l'intérieur ? Tout un tas de vieilles têtes, de trop vieilles qui reviennent sur le tapis. Serai[t]-ce par hasard un ministère de règlement de comptes ? Tant mieux, plus vite ce sera fini, et mieux cela vaudra, c'est notre opinion intime à nous autres qui, comme disent les embusqués, tiennent. Dans quelques jours nous irons reprendre les lignes et pour sept jours, je crois, ce ne sera pas drôle du tout loin de là par le froid qu'il fait. Quel hiver se prépare ! Et voilà que tout l'univers est pris de folie rouge, la Roumanie et la Grèce vont nous tomber sur le dos ! Il ne s'élèvera donc pas une voix sage qui dira "assez" et arrêtera cette rage de destruction ? Quels souvenirs nous garderons de ce temps d'horreur, ce sera splendide pour ceux, bien rares, qui reviendront. Moi j'en garderai je crois un éternel dégoût de nos institutions injustes et criminelles.

Enfin tout cela passera un jour. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse de tout mon cœur bien fort et bien affectueusement, votre neveu, M. Siekl[ucki]. »

3 novembre 1915.

« Mon cher tonton,

Il y a plusieurs jours que je ne t'ai écrit parce que j'ai encore déménagé. Ma malheureuse permission si près de son échéance semble devoir je ne sais pourquoi être reculée à l'éternité. Ce soir je vais encore une fois prendre les premières lignes et quelles lignes. Il a plu d'une façon ininterrompue depuis cinq ou six jours de sorte que les routes étaient complètement détrempées hier soir pour venir et que chaque pas était un nouveau bain de pied. Mais ceci n'est rien à côté du plaisir qui nous attend ce soir. Il paraît que les boyaux sont des lacs et les tranchées complètement comblées par les éboulements. Il va falloir rester dans l'eau jusqu'aux genoux, sans abri, mal nourris, mal couverts pendant sept jours. Sans compter que les boches ne se gênent pas de nous bombarder suffisamment. J'ai peur de devenir fou pendant cette période de martyre. J'ai idée que je serai malade avant de pouvoir partir en permission. Ce sera la confirmation de ma veine. Comment ferai-je pour retourner dans cet enfer après ma permission ? Je t'assure que je donnerais bien cher pour ne pas y revenir. Si tu pouvais trouver quelque chose pour moi tu m'évitais bien des souffrances dont je puis soupeser maintenant l'étendue et bien des fureurs vaines.

Pour conclure la pluie reprend, le plaisir sur toute la ligne en un mot.

Peut-être ne recevras-tu pas de mes nouvelles bien régulièrement car j'entrevois des jours horribles. Je vous envoie de gros baisers à tous, votre neveu, M Sieklucki. »

4 novembre 1915.

« Mon cher tonton,

Malgré le froid qui m'engourdit les doigts je ne veux pas manquer à mon habitude de vous dire que je suis bien portant et pas trop fatigué. Pourtant hier soir nous avons eu à traverser des boyaux tellement pleins de boue qu'il a fallu tirer une fois un poilu enlisé avec des cordes. Inutile de te dire si nous avons les pieds frais et si nous grelottons la nuit. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse de tout mon cœur bien fort, votre neveu, M. Sieklucki. »

8 novembre 1915.

« Mon cher tonton,

La missive quotidienne de ce jour est destinée à t'apprendre que comme hier je me porte bien et ne suis pas trop fatigué. Notre luxueux appartement nous permet de nous chauffer consciencieusement la nuit et de résister ainsi à toutes les embûches du froid. Les boches bombardent avec intensité ! Quel fracas, c'est à devenir fou. Je voudrais bien être à mercredi soir. Quelle vie ! Bons baisers à mon grand oncle.

Je vous embrasse bien fort, votre neveu, M. Sieklucki. »

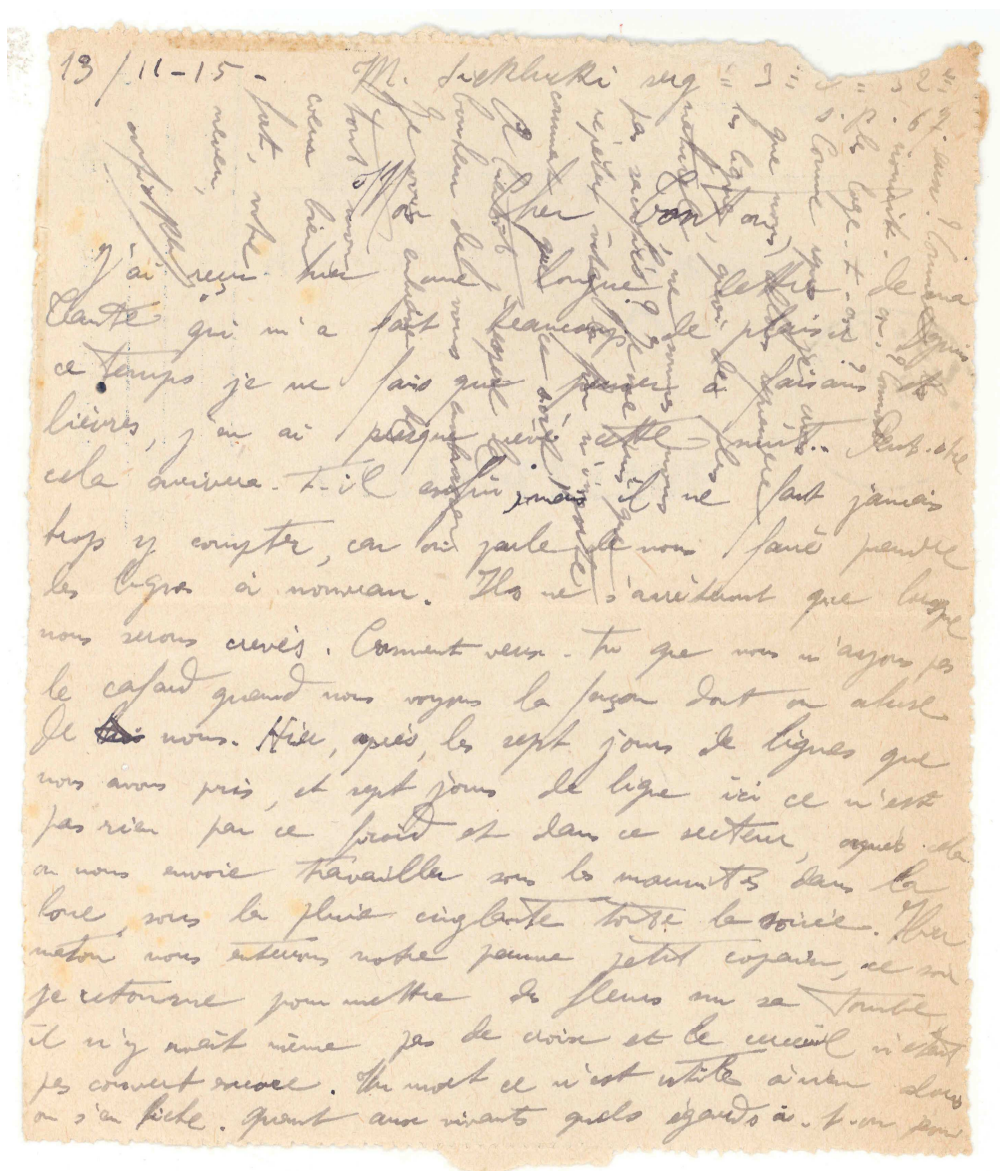
11 novembre 1915.

« Mon cher tonton,

Nous voilà enfin relevés, nous avons quitté les lignes hier soir et nous sommes en demi repos. C'est de là que je vais j'espère partir enfin en permission dans quelques jours pour vous aller voir. Hier soir un de mes malheureux camarades qui devait partir en même temps que moi en permission a reçu une balle en pleine tête sur une route en faisant la relève à plus de deux kilomètres des lignes. On l'enterrera demain ici. Il aura la consolation, si c'en est une, d'être mis proprement en terre avec les honneurs militaires, au lieu d'être jeté dans un trou anonyme comme une bête. Voilà 15 mois que j'étais avec lui, pauvre garçon, ainsi cela finit. Ce pauvre Mignot croyait que c'était moi, tu penses d'une joie qu'il a eu en me voyant tantôt. Bons baisers à mon grand oncle.

Je vous embrasse bien fort de tout mon cœur, ton neveu, M. Sieklucki. »

13 novembre 1915.



« Mon cher tonton,

J'ai reçu hier une longue lettre de ma tante qui m'a fait beaucoup de plaisir. Depuis ce temps je ne fais que penser à faisans et lièvres, j'en ai presque rêvé cette nuit. Peut-être cela arrivera-t-il enfin mais il ne faut jamais trop y compter, car on parle de nous faire prendre les lignes à nouveau. Ils ne s'arrêteront que lorsque nous serons crevés. Comment veux-tu que nous n'ayons pas le cafard quand nous voyons la façon dont on abuse de nous. Hier, après les sept jours de lignes que nous avons pris, et sept jours de ligne ici ce n'est pas rien par ce froid et dans ce secteur, après cela on nous envoie travailler sous les marmites dans la boue, sous la pluie cinglante toute la soirée. Hier matin nous enterrions notre pauvre petit copain, ce soir je retourne pour mettre des fleurs sur sa tombe, il n'y avait même pas de croix et le cercueil n'était pas couvert encore. Un mort et ce n'est utile à rien alors on s'en fiche. Quant aux vivants quels égards a-t-on pour eux ? Comment les nourrit-on ? Comment les loge-t-on ? Comme repos je crois que nous allons reprendre les lignes, quoi de plus naturel, ne sommes nous pas sacrifiés ? Je ne puis que répéter « vite la fin », n'importe comment que ce soit ! A bientôt j'espère le bonheur de vous embrasser. Je vous embrasse de tout mon cœur bien fort, votre neveu, M. Sieklucki. »

6 décembre 1915.

« Mon cher tonton,

Aujourd'hui rien à signaler si ce n'est un assez violent bombardement aux dépens de notre voisin d'en face. Il pleut toujours plus ou moins, naturellement, mais nous avons eu toute une après midi (sic) de soleil. J'en ai profité pour prendre quelques photos après l'inévitable manille. Nous sommes très bien dans notre petit gourbi, espérons que nous y resterons tranquille jusqu'à la fin de nos sept jours réduits à deux maintenant. J'espère avoir bientôt de vos bonnes nouvelles, car je n'en ai point eu encore depuis mon arrivée ici.

Bons baisers à mon grand oncle.

Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur bien fort, votre neveu, M. S[ieklucki]. »

15 décembre 1915.

« Mon cher tonton,

Je n'ai pas pu vous écrire pendant deux jours à cause de votre déplacement. Nous sommes maintenant pour notre plaisir cantonnés dans un petit pays loin de tout centre important. Le pays est si grand que pour loger toute la compagnie il a fallu la disposer sur je ne sais combien de kilomètres de longueur. Nous allons passer quinze jours au grand air, s'ils ne sont pas agréables, nous qui sentions le renfermé cela nous fera du bien. Et dire que c'est là qu'il va falloir que nous passions la Noël, tu vois si nous ferons un beau réveillon. Demain pour commencer le plaisir nous allons passer notre journée sous le vent glacé à faire des claies pour les tranchées. Inutile de te dire que je ne suis pas près de Robert. Je crains de ne pas le voir d'ici son incorporation. J'espère de tout mon cœur que lorsque je son temps d'entrer au 32 sera venu je n'y serai plus pour une raison ou pour une autre. Tu ne t'imagines pas combien j'en ai plein le dos du régiment, de la guerre et du reste.

Pourtant il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur et accepter les ennuis avec le sourire.

Heureusement on parle de paix partout, espérons que cela donnera un résultat.

Bons baisers à mon grand oncle. Je t'embrasse de tout mon cœur, M. Siek[lucki]. »

17 décembre 1915.

« Mon cher tonton,

Je n'ai rien de bien nouveau à t'apprendre aujourd'hui. Il pleut toujours avec entrain et le pays peu gai d'habitude l'est encore bien moins par ce temps terrible. Hier nous avons passé notre journée à travailler dans les bois à faire des claies en branchages pour mettre dans les tranchées, ce n'était pas désagréable trop. Aujourd'hui nous avons fait dans la soirée une virulente partie de foot-ball qui nous a distrait à peu près toute la soirée. Bref la vie coule monotone et assez reposante, mais cela ne vaut pas une bonne permission. Je t'assure que plus cela va plus j'en ai assez de cet éternel recommencement des choses régimentaires et des dangers de guerre. Je donnerai très cher pour changer un peu de vie et encore plus cher pour la paix. As-tu de bonnes nouvelles de Nantes ? Y-a-t-il du nouveau à Richelieu ? Bons baisers à mon grand oncle.

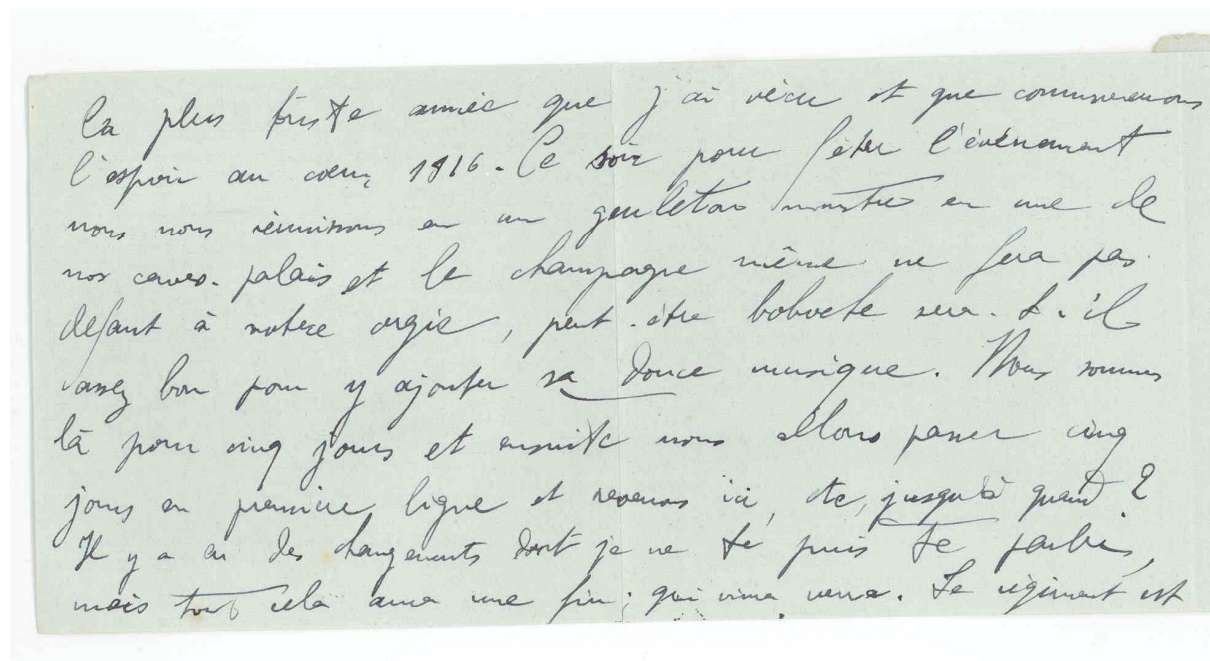
Je t'embrasse de tout cœur, ton neveu, M. S[ieklu]cki. »

31 décembre 1915.

« Mon cher tonton,

Nous sommes en ligne, les événements dont je t'avais parlé se sont produits. Mais enfin nous ne sommes pas mal. La cave que nous avons aménagée forme maintenant un home délicieux, le poêle chauffe, il fait une douce chaleur, je t'écris sur une table que nous venons de fabriquer de toutes pièces avec une porte démolie et je suis assis sur mon sommier-lit

Notre cave a une fenêtre vitrée, ce qui nous donne un jour assez caverneux et c'est là dedans que nous finissons la plus triste année que j'ai vécu et que commençons l'espoir au cœur 1916. Ce soir pour fêter l'événement nous nous réunissons en un g[u]jeu-leton monstre en une de nos caves-palais et le champagne même ne fera pas défaut à notre orgie, peut-être boboche sera-t-il assez bon pour y ajouter sa douce musique. Nous sommes là pour cinq jours et ensuite nous allons passer cinq jours en première ligne et revenons ici, etc, jusqu'à quand ? Il y a eu des changements dont je ne te puis te parler (sic), mais tout cela aura une fin ; qui vivra verra.



Le régiment est en ligne depuis deux jours. Pour moi je n'ai quitté le repos qu'hier, parce que je suis resté pour faire le fourrier, j'ai préparé le cantonnement de ceux qui nous relevaient. J'ai passé par suite hier dans le lieu où Robert s'engraissait autrefois, il était parti m'a-t'on dit depuis 3 jours. Tout cela m'a valu trois bonnes nuit de plus dans des lits et quelques repas pantagruéliques. Je me suis offert en passant un stylo pour mes étrennes. Tu vois si je suis gentil pour moi. J'ai bien reçu avant-hier ton colis qui m'a rempli de joie et de conserves, cela me sera bien utile pour une aussi longue période de tranchées. Enfin comme c'est le jour de l'an je m'empresse de t'apporter tous mes meilleurs souhaits pour la nouvelle année. J'espère qu'elle sera moins triste que celle qui finit et que 1917 nous trouvera tous réunis et paisibles. Je souhaite une prompte fin à tes inquiétudes et à celle de ma tante et pour tous les deux une longue vie heureuse et joyeuse comme vous l'avez mérité. Je profite de l'occasion pour te remercier de ta grande bonté envers moi qui m'a permis au front de ne jamais me sentir isolé. Je t'embrasse des milliers de fois bien fort et bien affectueusement, bonne année, M. Siek[lucki]. »

2 janvier 1916.

« Mon cher tonton,

Depuis hier rien n'est venu rompre la monotonie de notre existence d'encavernés (sic). Il pleut légèrement, le temps est sombre, tout est silencieux et morne dans ces grands corons abandonnés. Pourtant nous ne sommes pas malheureux dans le confort relatif de notre cave chaude. La guerre nous a habitué à nous contenter de peu. On a remis à la tête de la section notre ancien adjudant, un de mes amis avec lequel j'ai fait l'attaque du 16 juin, j'en suis bien satisfait et comme il a le caractère aussi mélancolique que moi nous n'aurons pas souvent le cafard ici. Hier soir corvée en première ligne, peu fatigante, les boyaux sont bons. Madame Martinet me parlait dans une lettre des permissions, elle croyait naïvement que les circulaires étaient faites pour être observées. Je lui ai dit, afin qu'elle ne s'illusionne point que pour nous, humbles fantassins qui sommes les seuls à souffrir vraiment de la guerre, aller une fois en permission tous les huit mois à peine, c'est le plus que nous puissions demander. Y aller trois fois en six mois c'est une faveur réservée aux embusqués, aux cavaliers, aux artilleurs et à nos officiers. Si en juin il ne m'est rien arrivé peut-être aurai-je alors mes huit jours ? Mais il n'y faut point trop compter. Mes plus affectueux souvenirs à madame Chauvin. Bons baisers à Pierrot. Je vous embrasse tous les deux de tout cœur bien affectueusement, ton neveu, M. Sie[klucki]. »

8 janvier 1916.

« Mon cher tonton,

Depuis plusieurs jours je n'ai pu vous écrire à cause de tous nos voyages inutiles depuis la relève. On nous a fait faire beaucoup de chemin en auto pour nous amener dans un tout petit petit (sic) trou où il n'y a rien, rien, rien. Ces messieurs de l'arrière pendant leurs bombes et leurs beuveries avaient oublié de constater que l'on ne pouvait placer ici plus de 2 compagnies, ce qui fait qu'hier les hommes et nous ont couché sur le fumier, au dehors. C'est honteux et révoltant. Ceux qui devraient faire exercer leurs avantages ne cherchent qu'à irriter les pauvres poires qui se font tuer pour eux. Quelles injustices, je vois ! Si tu savais combien plus que jamais j'en ai assez assez (sic), je suis plus que las. Tant pis. Bons baisers à Pierrot et bons souvenirs à la maison.

Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, M. Sieklucki »

21 janvier 1916.

« Mon cher tonton,

J'ai grand peur que tu ne sois inquiet sérieusement de moi depuis trois jours au moins que je ne t'ai pas écrit. Tu savais que nous devions aller dans un camp d'instruction, nous y sommes maintenant depuis avant-hier et pas pour notre plaisir je t'assure. La meilleure preuve c'est que sans aucune exagération je n'ai pas eu une seconde à moi depuis mon arrivée pour écrire et que je me suis débarbouillé ce soir pour la première fois. C'est même abuser de nos forces car nous sommes à bout. Nous couchons au dessus d'une étable à vaches, dans du fumier et dans une odeur délicieuse. Nous avons pu enfin dégouter une popote où nous mangeons ce qui n'est pas superflu après les marches et exercices accablants de la journée. Ce matin le grand père est venu passer en revue le corps d'armée. Il a vieilli, le pauvre, et il a l'air bien ennuyé, peut-être est-il aussi las de cette guerre inutile que le moindre de ses poilus. Nous avons pu voir parader en même temps tous les gens des états-majors, Dieu qu'il y en a de ces inutiles, de ces propres à rien qui vivent à nos dépend ! Malgré toutes ces injustices je me porte bien et me résigne à continuer sans aucun espoir ma triste vie de sergent dans la ligne. Quand tu m'écriras sois donc assez gentil pour joindre à ma lettre un mandat de 100 francs. Bons baisers à mon grand oncle.

Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, M. Sieklucki. »

2 février 1916.

« Mon cher tonton,

Depuis trois jours je n'ai pas pu vous écrire parce que nous avons déménagé et nous avons eu un tas d'ennuis. Hier nous avons voyagé toute la journée dans d'horribles wagons à bestiaux glacés et dégoûtants. Nous sommes maintenant cantonnés dans des baraques gelées où nous allons sûrement crever de froid. Dans quelque temps, peut-être trois jours, nous allons en tranchées. Mais cette fois-ci je ne pense pas y aller tout de suite ou même du tout parce que je suis désigné pour aller faire un stage comme bombardier justement dans le patelin où est cantonné Robert. Je t'assure que de mon côté je ne me plaindrai pas d'y être comme lui. Comme nous sommes actuellement tout près dudit pays je vais aller voir Robert ce soir, peut-être pourrai-je le consoler en lui exposant les agréments de mon sort actuel.

Est-ce que ma tante va bientôt rentrer à Richelieu ? Bons baisers à mon grand oncle. Je t'embrasse de tout mon cœur bien affectueusement, ton neveu, M. Sieklucki. »

5 février 1916.

« Mon cher tonton,

Nous sommes encore au même endroit mais nous partons probablement demain. Partirai-je en ligne, je n'en sais rien ? Peut-être auront-ils la stupidité de me faire faire deux fatiguants voyages en auto au lieu de nous laisser ici dans notre camp d'instruction, dont nous sommes à 2 km. Ce serait trop simple. Mais peu m'importe, je suis résigné à tout. Les permissions vont reprendre peut-être. Si elles voulaient aller un peu vite dans un mois je pourrais partir, avant la grande danse. Souhaitons le. Hier en regardant mes vieilles lettres je me suis demandé si je t'ai accusé réception de ton mandat de 100 fr[ancs]. J'espère que mes tracasseries ne l'ont pas fait oublier.

Bons baisers à mon grand oncle. En attendant la fin tant désirée de cette guerre idiote, je t'embrasse bien fort et bien affectueusement, ton neveu, M. Sieklucki. »

20 février 1916.

« Mon cher tonton,

M'y revoilà encore une fois. Mais cette fois-ci c'est dans une très vieille tranchée qui n'a pas été renouvelée depuis septembre 1914. Elle aurait grand besoin elle aussi que la guerre finisse car elle commence à se culotter fameusement. Nous sommes très tranquilles, juste en face une grande ville qu'occupent les boches et en liaison avec les anglais, gens aimables, ce qui pimente un tant soit peu notre séjour. D'ailleurs mon séjour ici doit être court puisque nous retournons en réserve demain soir. J'ai retrouvé tous mes camarades frais et bien portants non sans un certain plaisir. Pour notre avenir après ce séjour pas désagréable, personne n'en sait rien. S'il pouvait seulement y avoir des permissions ? Je suis indigné lorsque je pense que dans d'autres régiments du corps les sous-officiers vont partir pour leur troisième tour, et que tous les embusqués du front, Dieu sait s'il en est des milliers !, y sont allés trois fois, ~~quatre~~ tandis que de braves sous-officiers de chez nous qui ont eu le tort de faire leur devoir et d'être blessés attendent leur première au bout de huit à neuf mois de front réel. Enfin, gloire aux embusqués ils sauveront la France et leur peau !

Bons baisers à mon grand oncle. Je t'embrasse de tout cœur bien affectueusement, ton neveu, M. Sieklucki]. »

25 février 1916.

« Mon cher tonton,

C'est par un splendide temps de neige que je t'écris. Il a neigé hier toute la matinée et cela recommence encore ce soir. Il y a maintenant je t'assure une belle couche par terre. Heureusement que par ce grand froid nous sommes au demi-repos. Nous jouissons de beaucoup d'avantages de la civilisation, bon feu, bonne table et bon sommier pour moi. Les boches nous ont laissé faire notre relève. Quoique ces jours-ci il y ait eu beaucoup de bruit en Artois, ils nous ont laissé passer une période aussi tranquille que possible, mais ils ont arrosé très généreusement le village où nous sommes. Ils continuent d'ailleurs à cette heure-ci. Tu ne t'imagines pas comme ces ruines sous la neige sont lugubres. Hier nous avons fait une reconnaissance de tranchée de repli sous ce manteau blanc, je t'assure que ce n'était guère amusant. Nous avons encore trois jours à passer au repos, puis après nous allons je ne sais où, soit au grand repos, soit aux tranchées, mais cette fois-ci notre section serait en réserve.

Est-ce que ma tante est revenue ? Bons baisers à mon grand oncle. Je t'embrasse de tout mon cœur bien affectueusement, ton neveu, M. Siekl[ucki]. »

6 mars 1916.

« Mon cher tonton,

J'ai reçu hier soir ta longue lettre de huit pages dont je te remercie mille fois. Hier nous avons fait une longue marche et j'étais tellement fatigué que j'ai eu la flemme d'écrire. Nous nous sommes déplacés et nous marchons en direction de la mer. Nous sommes dans un petit pays au repos aujourd'hui, mais je ne pense pas pour longtemps, le nouveau déménagement sera pour demain, je crois. Il fait toujours le même temps de neige glacé, par lequel il n'est guère agréable de dormir dans des granges-écumaires (sic). Je suis heureux que tu aies confiance dans notre résistance sous Verdun. Cette attaque boche est en effet un excellent événement pour nous. Jamais, je puis te l'assurer des boches, si nombreux soient ils ne passeront là où il y a des troupes françaises pour les tenir. Mais il ne faudra pas vous étonner s'il y a du recul, car, j'en sais quelque chose, il n'y a rien au monde de plus épouvantable à subir, de plus horrible et de plus démoralisant que ces bombardements immenses devant lesquels on est forcé de se replier. Mais chaque km gagné leur coûte bien plus cher qu'il ne vaut. Nous autres nous ne prenons pas du tout la direction de cette fournaise. Nous en sommes trop loin et je crois qu'au contraire notre sort est d'être perpétuellement en liaison avec l'armée anglaise. Pour ce qui est des grandes victoires, défie toi des assurances trop ~~opport~~ optimistes de M. Perrotin. Je ne vois pas les choses si en rose, loin de là. La fin de nos épreuves n'est pas proche.

Bons baisers à mon grand oncle.

Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, votre neveu, M. Siekl[ucki]. »

9 mars 1916 (cachet de la poste de Richelieu).

**CORRESPONDANCE
DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE**

CARTE EN FRANCHISE

Infra. N. n. — Modèle A¹ pour les troupes en opérations.

EXPÉDITEUR :

Nom et prénoms : *Sieklucki*

Grade : *cap*

Régiment ou Service : *1^{er} Inf. 1^{er} Div.*

Compagnie, Escadron, Bataillon, Section, etc. : *1^{er} B.*

secteur postal n° : *67*

(Les indications ci-dessus sont à reproduire dans l'adresse de la réponse.)

Adresse :

Monsieur Chauvin
Grande rue
Richelieu
(Indre et Loire)



Cette carte doit être remise au vaguemestre. Elle ne doit porter aucune indication du lieu d'envoi ni aucun renseignement sur les opérations militaires passées ou futures. S'il en était autrement, elle ne serait pas transmise.

PARTIE RÉSERVÉE À LA CORRESPONDANCE.

Mon cher tonton

Aujourd'hui nous sommes au repos bien gagné après des marches trop longues. Demain d'ailleurs nous repartirons, jusqu'à temps que nous ayons nos jambes usées jusqu'aux genoux. Napoléon gagnait des batailles avec les jambes de ses grognards, espérons que Joffre en fait autant des nôtres, car les 35 km par jour c'est notre jeu préféré. Il fait chaud et poussiéreux, nous avons été rarement aussi heureux. Enfin la fin de tout cela viendra peut-être un jour. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur.

« Mon cher tonton,
Aujourd'hui nous sommes au repos bien gagné après des marches trop longues. Demain d'ailleurs nous repartirons, jusqu'à temps que nous ayons nos jambes usées jusqu'aux genoux. Napoléon gagnait des batailles avec les jambes de ses grognards, espérons que Joffre en fait autant des nôtres, car les 35 km par jour c'est notre jeu préféré. Il fait chaud et poussiéreux, nous avons été rarement aussi heureux. Enfin la fin de tout cela viendra peut-être un jour. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, M. Sieklucki. »

12 mars 1916.

« *Mon cher tonton,*

Avant toute chose je tiens à t'avertir que j'ai reçu soir ta bonne lettre le mandat de 150 fr[ancs] que je t'avais demandé et que tu as eu l'amabilité de m'envoyer si rapidement. J'espère que maintenant vous avez eu la carte où je vous annonçais l'arrivée de bon pâté de ma tante. Il est d'ailleurs arrivé juste à point au moment où nous avons le plus besoin de cela pour manger en arrivant de nos marches. Après quatre jours entiers nous sommes enfin arrivés à destination, pour la bonne raison que nous ne pouvions aller plus loin étant donné que nous sommes sur les dunes au bord de la mer. Ce soir nous avons même l'intention de passer la soirée à une grande station balnéaire à 5 km d'ici qui pour n'être pas plage à Paris n'en porte pas moins le nom. Hier soir après une promenade dans les sapins nous avons déjà passé dans cette station. C'est une création Dufayel, comme tu sais, où les petites villas très chics sont alignées le long de rues tirées au cordeau. Vraiment comme lieu de repos on ne pouvait pas mieux choisir pour nous. Peut-être est-ce de là que nous pourrons enfin partir en permission ? Que ne suis-je embusqué, j'y aurais déjà été trois fois ! Comme tu vois ce n'est pas du tout du côté de Verdun que l'on nous dirige, c'est tant mieux. Je t'assure que je préfère bien ne pas mettre les pieds dans cette fournaise. J'y laisserais ma peau et mes contemporains ne m'en auraient pas plus de reconnaissance. D'ailleurs notre pauvre corps a subi presque à (sic) lui seul tout l'effort boche sur l'Yser, c'est bien le tour aux autres maintenant.

J'ai vu Robert une ou deux fois au cours de mes promenades et je l'ai trouvé en bonne santé. La classe 16 nous a été présentée. Pauvres petits ils sont bien tendres pour la boucherie, ils sont trop jeunes. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur bien affectueusement, ton neveu,

M. Siekluc[ki]. »

13 mars 1916 (cachet de la poste de Richelieu).

Carte en franchise en couleur signée Stern.

« *Mon cher tonton,*

Nous continuons la série de nos voyages à pied par un temps de neige délicieux. Je suis ce soir tellement las que je n'ai la force de rien faire. J'ai reçu hier soir le petit colis que ma tante m'a expédié et qui contenait le délicieux pâté aux truffes confectionné de sa main. Pour aujourd'hui il m'a empêché de mourir de faim. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse bien affectueusement, M. Sie[klucki]. »

16 mars 1916.

« *Mon cher tonton,*

Il fait un temps radieux et un soleil de juillet. C'est vraiment une joie de pouvoir se promener dans les sapins et dans les dunes. Etre au bord de la mer en temps de guerre n'est-ce pas l'idéal ? Si cela pouvait durer ! Pendant ce temps la guerre s'avance. Ces offensives boches sur Verdun raccourcissent dix fois plus la durée de la campagne que n'importe quelle affaire de Champagne. Si le beau temps était général et si les italiens continuaient à marcher et les russes à se dégeler, nous pourrions mettre les boches dans une triste situation. Il faudra bien que cela finisse un jour. On ne parle pas de rétablir les permissions, hélas !

A bientôt, j'espère, de vos bonnes nouvelles. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux bien affectueusement, votre neveu, M. Siek[lucki]. »

28 mars 1916.

« Mon cher tonton,

Naturellement aujourd'hui je suis aussi mal fichu que possible, à cause de leur affreux vaccin. J'ai mal de tête, mal au bras et un peu de fièvre. Il est vrai que je n'ai pas à me plaindre car j'en sais qui furent beaucoup plus malades que moi, et cette fois-ci je l'ai été moins que la première. Heureusement pendant ce temps nous ne faisons pas grand chose, c'est une consolation. Nous ne pourrions pas travailler. Je sais que Robert est à 3 km de moi. Mais j'attends avec patience le jour où il aura le courage de me venir voir. Je sais qu'il est trop flemmard pour m'écrire un mot ou faire ce chemin. Il ne m'a jamais répondu à mes lettres et à peine, il n'a jamais eu le courage de faire les 1500 mètres qui le séparaient de moi. Son apathie dépasse toute imagination. Monsieur Bridel est venu, je sais, le voir. L'a-t-il trouvé en bonne santé ? Ce veinard là il est encore mieux que moi. Pourtant je n'ai pas à me plaindre trop de mon sort. Je vais très souvent au Touquet et on ne s'y ennue pas trop. Il y a longtemps que je n'avais pu jouir des avantages de la vie civilisée aussi complètement. Je suis forcé de te demander un mandat nouveau de 200 fr[ancs] qui me conduira j'espère jusqu'à ma problématique permission. Pour cette impossible permission j'ai acheté des guêtres, et pas mal de choses afin d'être propre, mais tout cela sera usé quand j'y irai, j'ai peur. Tu comprends que dans ces conditions et avec tous les dîners et déjeuners pris à l'hôtel à Paris-Plage, mes 150 fr[ancs] et mon énorme paye n'ont pas été loin. Tant pis j'en profite pendant que j'y suis, quand je serai en tranchée ou à l'hôpital je regretterais bien de m'être privé pendant un aussi bon repos. Beaucoup de bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, bien affectueusement, ton neveu, M. Siekl[ucki]. »

7 avril 1916.

« Mon cher tonton,

Comme je te l'ai fait savoir hier par une carte réponse ? nous voilà, j'espère au bout de nos épreuves. Nous nous sommes appuyés (sic) près de cent trente kilomètres en six jours de marche. Et je ne suis pas fatigué ! Quand je pense qu'on me croyait chétif ! Ce soir pour me reposer je vais faire une partie de foot-ball, avec l'espoir de m'y casser quelque chose. Plus cela va, plus j'en ai assez de ce métier stupide. Il y a des nouveaux sous-lieutenants de nommés, c'est une prime donnée au pistonnage (sic) et à la stupidité. Une seule de ces nominations touche juste. Cela me prouve que moi, qui ne suis ni trop bête, ni assez pistonné, je n'ai pas à compter sur de l'avancement ici. Ils ont trouvé le moyen de nommer un adjudant, ancien marchand de journaux, nul, sans campagne, qui sait à peine signer son nom. Après tout je m'en fiche. Mais lorsque l'on est aussi malheureux matériellement et moralement que nous le sommes dans notre humble position de sous-officier c'est rageant de se voir obligé de respecter et d'obéir à des fantoches vides et prétentieux que le hasard a galonné. Combien pensent comme moi et sont écœurés ! Il y a tellement de choses de ce genre que je ne puis te dire et qui vous feraient bondir, gens de l'intérieur qui vous endormez dans votre béat optimisme entretenu par des canards (journaux) idiots et salariés ! Vous l'a-t-on assez répété que les chefs et les soldats vivaient sur un pied complet d'égalité et qu'il y avait entente complète entre eux ! L'égalité, n'en parlons pas, mais l'entente pour de rares cas où elle se produit, combien souvent fait-elle défaut. Quant à la confiance ? ? ? Dans tout cela, il n'y a rien à faire qu'à attendre la fin qui viendra bien un jour, espérons-le. Alors nous aurons notre tour lorsque le vêtement civil nous aura rendu notre liberté. En attendant nous ferons ce que nous aurons à faire, moi et les braves gens qui sont sous mes ordres, mais pas pour eux, pour vous. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse bien affectueusement et bien tendrement tous les deux, M. Sie[klucki]. »

10 avril 1916.

« Mon cher tonton,

Pour le moment , nous sommes toujours au repos, dans l'expectative et dans le même patelin où nous ne sommes pas mal. Peut-être y serons nous encore un certain temps en attendant qu'il se produise ici les événements prévus. Ces derniers jours il a paru une circulaire demandant de présenter à raison de 10 par division, à peine deux par régiment des jeunes gens capables de faire des aspirants d'infanterie à Saint-Cyr. Il fallait avoir des diplômes universitaires, des notes des chefs directs et être de la classe 14,15, 16 ou assimilés, ce qui est mon cas. J'ai demandé à être présenté. Pour le moment je sais que j'ai été présenté comme le premier au bataillon. Je ne sais si cela ira aussi bien toujours. Mais j'ai bien peur que le colonel me présente après un certain nombre de poilus qui sont fortement pistonnés et qui ont beaucoup moins de campagne et de titres en général que moi à cette faveur. Espérons qu'il sera juste, c'est tout ce que je désire. Je crois que ce n'est pas demander plus de mon du, après un an de campagne, une citation, et avoir fait tout mon devoir, je crois, ici. Surtout qu'on ne demande pas des hommes au dessus du grade de sergent. Arrive ce que pourra, je n'ai qu'à attendre. Cependant je t'assure que cela ne me déplairait pas d'aller faire un tour dans les régions civilisées, ce printemps, et d'arriver enfin à être un peu plus qu'un pauvre sous-officier, réduit à l'humble rôle de sous-verge. L'humilité n'est pas mon fait, et elle me pèse très fort. J'aurais d'ailleurs encore un mois à attendre ce départ si, par bonheur, il arrive. Je te parle de cela pour te raconter ce qui m'arrive ici, mais je ne voudrais pas que tu te fasses des illusions là dessus, il ne faut jamais rien espérer ici. J'ai depuis longtemps pris l'habitude de me taire et attendre.

Bons baisers à mon grand oncle et à mon petit cousin qui, je l'espère reprend des couleurs à ce bon air de la Jabriellerie que je voudrais tant respirer. Je vous embrasse bien affectueusement tous les deux, ton neveu, M. Sieklu[cki]. »

13 avril 1916.

« Cher oncle,

Ne comptez pas sur des nouvelles avant quatre jours. Je prends le train pour où cela chauffe. Advienne ce que pourra, ton neveu. M. S[ieklucki]. »

17 avril 1916.

« Mon cher tonton,

Nous sommes encore dans une bonne grange dans la paille et non sous les marmites. Mais il y a quelques minutes nous étions encore sous la pluie diluvienne qui ne cesse de tomber en ces pays bénis. Nous sommes au pays où nous ne trouvons rien, même pas du vin, enfin il faut mieux être là que quelques kilomètres devant. J'ai reçu ta bonne lettre il y a un jour et je suis heureux que tu aies eu de bonnes nouvelles de René. Je comprends ton inquiétude et celle de Re ma tante en ne recevant pas de nouvelles surtout dans un tel secteur. Je crois que maintenant il n'est plus en danger car son corps d'armée a du être mis au repos à l'arrière. Pour nous je ne sais dans combien de jours nous prendrons les lignes, mais c'est assez rapproché.

*Si vous ne recevez pas de lettres de moi pendant un certain temps ne vous inquiétez pas outre mesure, ce sera très difficile d'écrire en ces restes de lignes, et sous un tel bombardement, mais soyez aussi confiant que moi en l'avenir, ils ne seront pas encore assez forts pour m'avoir. Dans le cas assez probable où je serais blessé je me suis entendu avec plusieurs de mes camarades pour vous faire prévenir immédiatement. Mais je n'aurai pas cette veine là encore, et somme toute ce n'est pas mon intérêt. Hors cela tout va bien, c'est un mauvais temps à passer et après l'avenir est à nous. Malgré les deux ans de campagne bientôt révolus et les années qui nous attendent encore, mes poilus font sauter la table de ce temps-ci en dansant autour de moi mazurkas, polkas et valse au son d'un accordéon magnifique que nous avons pillé je ne sais où. Malgré tout le moral est gai. Hier soir ils trouvaient le moyen de faire un bal complet. Hier nous avons eu le grand malheur de perdre notre commandant qui nous quitte pour passer au 66 comme [lieutenant]t colonel. La moitié de son bataillon pleurait et l'autre avait les larmes aux yeux quand il nous a dit au revoir. C'était le seul officier vraiment sympathique sous tous les points de vue que j'ai rencontré depuis que je suis au régiment. C'était un père pour nous tous et nous l'aimions tous comme tel. Je t'assure que j'étais ennuyé et que j'en ai eu beaucoup de peine. Il était bon, brave et il nous connaissait tous, c'était un homme et un chef. Jamais nous ne le regretterons assez, surtout pour aller où nous allons. La moitié du bataillon voulait passer au 66 et je t'assure que si c'était possible je le ferai bien. Enfin, j'espère avoir bientôt de vos nouvelles et des bonnes. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux bien affectueusement et bien fort.
Ton neveu, M. Sieklu[cki]. »*

21 avril 1916.

*« Mon cher tonton,
Malgré ce que je t'avais dit nous ne sommes pas encore en ligne, je ne sais même pas si nous ne passerons pas le jour de Pâques au repos. Je le préférerais d'ailleurs. Quoique le pays où nous sommes ne soit pas une ville de luxe et de distractions mondaines. Il n'y a même pas une épicerie et on n'y trouve pas de vin. Il est vrai que lorsque nous approchons de la ville il n'y aura plus rien à acheter même à prix d'or. Il est même étonnant qu'ici nous ne soyons pas morts de faim. J'ai dû faire bien du chemin pour trouver à boire et à manger. Aussi je me recommande plus chaudement à ma tante pour les colis, c'est le moment où ils me seront le plus utile.
J'espère que Pierrot reprend des couleurs de jour en jour à la campagne et qu'il est heureux dans ce bon jardin de la Jabriellerie qui est si beau au printemps.*

Bons baisers à mon grand oncle et à mon petit cousin. Je vous embrasse tous les deux de tout mon cœur, bien fort, M. Siekl[ucki]. »

1^{er} mai 1916 (cachet de la poste).

Carte-lettre imprimée.

« Mon cher tonton,

*Evacué pour blessure légère de la tête je vais vers l'intérieur, je ne sais où.
A bientôt des détails. Bons baisers à tous, M. Siek[lucki]. »*

4 mai 1916. Hôpital mixte de Romans (Drôme).

« Mon cher tonton,

Comme tu le sais maintenant par mes nombreuses lettres ou cartes j'ai ramassé le filon comme on dit ici et je suis dans un hôpital pour un temps relativement court je crois.

Après l'enfer duquel je sors c'est mieux qu'un paradis de se trouver dans ce calme reposant de l'intérieur. Romans pour ce que j'en connais est une petite ville de dix huit mille habitants qui ne manque pas de pittoresque. Ce tantôt je suis autorisé à aller faire un tour en ville je serai mieux renseigné. Hier soir du haut du parc de l'hôpital la ville avec ses toits de tuiles brûlées et ses murs patinés par le beau soleil de la Provence, m'a paru très gentille et le paysage de la vallée du Rhône borné par les fraîches Alpilles couvertes de lavandes où Tartarinme fait une charmante impression. Chose bizarre on n'y entend même pas siffler une marmite ! Pour te dire vrai il me semble que je vois complètement, que je sors d'un cauchemar pour me réveiller dans le plus beau des pays. Si j'ai jamais eu une veine jusqu'ici c'est celle d'être venu là dans ces conditions. Le docteur Hatry qui m'a soigné l'a peut-être déjà fait savoir que ma blessure était inexistante par son peu de sérieux. Je n'aurais jamais cru être évacué sur l'intérieur pour si peu. Il m'est souvent arrivé au foot-ball d'avoir pire. J'ai un petit trou sur le sommet du crâne, des écorchures aux oreilles, au nez et aux mains et de nombreuses petites meurtrissures. Mais il n'y a pas dans tout cela de quoi fouetter un chat. Sur le coup j'ai été fortement étourdi et contusionné. J'ai pleuré pendant deux jours sans arrêt et surtout j'ai été et suis encore pas mal sourd, mais c'est tout. J'ai le plus souffert des maux de tête qui sont terminés maintenant. Je ne puis donc que me féliciter d'être ici si bien avec si peu de chose. Ma plus grande souffrance a été de voir tomber mes cheveux. J'ai même le dessus du crâne rasé comme un moine et un petit pansement planté là-dessus comme un chapeau de clown. Les infirmières sont très aimables, le major aussi, l'hôpital est confortable et nous sommes assez libres. Mais avec si peu de chose il ne faut pas que j'y compte rester longtemps. Aussi je te prierais de me renvoyer remplie et légalisée le plus tôt possible le feuillet que je joins à cette lettre car il faut que je sois en mesure de la présenter à ma sortie de l'hôpital pour avoir droit à la bienheureuse convalescence que je désire. Je compte donc sur ta bonté pour me la remplir rapidement. C'est des plus urgent et des plus indispensable. Pour la façon dont cela m'est arrivé je te dirais qu'après cinq jours de lignes les plus terribles que j'ai connu nous sommes ramenés harassés, fourbus, à moitié endormis et à demi fous au repos à 20 km à l'arrière. Juste le lendemain dimanche 30 avril comme dans l'après-midi nous profitons du soleil après un repas réparateur, arrivent une dizaine d'avions boches qui jettent des bombes sur les cantonnements. Il en tombe deux sur le mien dont une à quatre mètres de moi. Aveuglé, étourdi, fou, couvert de sang des pieds à la tête, j'ai fait 200 mètres sans savoir ce que je faisais. Comme les dégâts étaient très importants on m'a embarqué dès mon pansement fait sur une ambulance où j'ai trouvé... Vaucelle ? [feuille déchirée]. Puis de là sur celle où j'ai trouvé M. Hatry et enfin sur le train sanitaire dans lequel j'ai fait un voyage charmant de deux jours en un luxueux wagon de première classe avec des camarades très gentils que j'ai trouvé dans le train. Je n'ai donc pas à me plaindre de la façon dont m'ont accommodé ces avions sauveurs. Comme le régiment devait reprendre les lignes encore là-bas et peut-être attaquer j'aurais pu laisser à Avocourt un de mes membres ou peut-être le tout, ce qui ne m'a jamais souri beaucoup. Ce qui est stupide c'est d'éviter plus de vingt fois la mort par les obus, par les balles, par les grenades en cinq jours et de venir nous détériorer au repos. Je te causerai de tout cela par le détail au repos quand je serai près de vous et tu verras que ceux qui reviennent de Verdun sans être ni fous ni blessés sont des veinards. Cela dépasse toute imagination. Si je puis m'en garer quelques mois je t'assure que je n'en pleurerai pas. Voilà plus d'un an que je suis au front, que tout le monde en fasse autant et la France sera sauvée. Bons baisers à mon grand oncle et à mon petit cousin auquel j'espère pouvoir bientôt conter mes campagnes. Je vous embrasse bien affectueusement tous les deux, en rescapé heureux et reconnaissant, votre neveu, M. Siek[lucki]. »

9 mai 1916.

« Mon cher tonton,

J'ai bien reçu hier ta première et longue lettre et aujourd'hui celle dans laquelle tu m'expédiais mon certificat pour l'obtention de ma convalescence. Je te remercie bien des fois de la diligence que tu as mis à m'expédier ce ~~mandat~~ certificat, car maintenant mon temps d'hôpital tire vers sa fin. On vient de me retirer mon pansement et on ne m'en a même pas remis un, ma blessure étant complètement cicatrisée. C'est étonnant la rapidité avec laquelle ces blessures à la tête se referment.

Dimanche soir dernier nous avons changé de demeure. Nous avons quitté l'hôpital mixte pour aller dans une de ces dépendances où l'on met les blessés en voie de guérison. C'est de là que l'on part en convalescence. Nous sommes installés dans une école communale. On nous a donné une chambre pour trois sous-officiers avec vue sur la montagne. C'est le rêve. Nous sommes complètement libres depuis le matin jusqu'au soir. Nous n'avons à paraître que pour prendre nos repas et dormir. Les sœurs qui nous soignent sont très aimables et nous sommes aussi bien que l'on peut désirer ici. Je crois que mardi prochain je partirai pour Valence où l'on nous donne les convalo (sic). Aurai-je plus de sept jours, je n'en sais rien ? En tout cas vous pouvez à peu près compter sur moi pour le dimanche ou le lundi en huit. J'ai pris l'adresse du neveu à madame Perrotin et j'irai le voir dès ce soir. Je vous remercie mille fois tous les deux de ta gentille intention de venir me voir. Comme tu vois cela n'en vaudrait pas la peine, surtout que je ne suis pas malade et que je fais tous les jours de longues promenades dans la campagne fleurie ou dans la ville. De quoi pourrai-je me plaindre quand mes infortunés camarades sont là-bas à la cote 304 ? Je tremble de recevoir des nouvelles épouvantables de la compagnie.

Est-ce que madame Chauvin en partant vous a laissé encore Pierrot ? Je le pense bien et j'espère le trouver quand j'irai moi aussi me reposer dans notre bon Richelieu. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux bien affectueusement, ton neveu tout reconnaissant, M. Siekl[ucki].

Est-ce que tu as reçu ma demande de fonds et l'as-tu expédiée ? »

10 juin 1916.

« Mon cher tonton,

je ne suis plus à la vie de tranchées où j'avais tous les jours du nouveau à te communiquer, je mène une vie d'embusqué calme et insipide. Je lis les communiqués et je commente de grands événements tels que l'avance russe, qui pourraient bien activer la fin de la guerre. Notre éducation militaire se parfait et j'espère en sortant de là être apte enfin à faire ce dont je suis capable depuis un an, un chef de section. Je n'ai pas le temps de m'ennuyer, ni de me trouver fatigué. Je n'ai aucune nouvelle de ma montre.

Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse, ma tante et toi bien affectueusement et bien fort, ton neveu, M. Siekluc[ki]. »

19 juin 1916.

« Mon cher tonton,

Quoique je n'ai pas eu de nouvelles de Richelieu, depuis un certain temps j'espère que tout va bien toujours là-bas et que vous avez de bonnes nouvelles de René. J'ai passé hier ma journée à Paris avec des camarades et c'est toujours un plaisir pour moi de revoir mon vieux quartier et ce Paris si vivant que j'avais cru ne jamais retrouver. Ma vie continue aussi calme et agréable. Ma semaine de chef de section est terminée sans encombre et j'en suis fort heureux. Que dis-tu de l'avance russe ? N'est-ce pas déjà joli comme résultat ? Toi qui est toujours bien renseigné peut-être as-tu des renseignements sur cette fameuse offensive franco-anglaise qui ne se produit pas et dont on parle tant. Si cela arrive comme on dit, je serai peut-être bien veinard d'être à S[ain]t-Cyr car, ce ne sera pas sans casse. J'ai reçu une lettre de M. S[ain]t Germain me disant qu'il a reçu mon livret et qu'il m'envoyait une procuration à faire régulariser. Tu seras bien aimable lorsque tu m'écriras de m'envoyer soit par mandat, soit par lettre chargée, comme il te plaira une somme de 200 francs. Bons baisers à mon grand oncle. Merci mille fois de la peine que je te donne. Je vous embrasse bien fort tous les deux, M. S[iek]lucky. »

16 juillet 1916.

« Mon cher tonton,

La revue, la fameuse revue est passée et la permission très courte qui l'a suivie aussi. La revue fut brillante, paraît-il, moi je trouve qu'elle fut fort humide et même ruisselante. Heureusement pour le défilé il ne pleuvait plus et il ne faisait pas trop chaud. Le temps rêvé. Cependant nous étions bien fatigués après avoir traversé les Invalides, les Champs Elysées, la Concorde, la rue Royale, les boulevards, l'arme sur l'épaule baïonnette au bout et alignés d'une façon épatante. Le peuple nous soutenait de ses acclamations. Les parisiens ont été très chics, ils nous ont littéralement couverts de fleurs, de roses, de cigarettes, etc. Une véritable marche triomphale ! Moi qui trouve ces manifestations généralement fort ridicules, j'ai été empoigné par celle-là. C'était vraiment du délire ! Nous marchions les Iers, aussitôt après les russes, ce qui fait que nous avons encaissé tout ce qui était destiné aux français. Je n'avais encore jamais vu pareille chose. Qu'est-ce que ce sera au retour ? Naturellement nous nous étions levés à 3 h et nous étions harassés le soir. La permission que nous avons eu le lendemain était si mal agencée que je n'ai même pas pu aller à Sainte Maure. J'ai passé une journée à Tours où j'ai vu l'éclaté Spiegel et beaucoup d'autres rescapés. En arrivant ce soir je viens de penser que tous ces événements m'ont fait oublier la date de ta fête et tu seras bien gentil de m'en excuser. Voilà huit jours que j'y pensais et les énormes préparatifs de la revue me l'ont fait oublier. Nous avons eu un tel travail ! Cependant je pense que tu croiras à la sincérité des meilleurs vœux de ton neveu qui t'embrasse bien fort et bien tendrement. J'avais désiré d'avoir des lauriers à t'offrir. Je ne puis t'offrir que mes sentiments filiaux les plus reconnaissants et les plus affectueux. René est-il en permission ?

Je vais me coucher maintenant. Mille bons baisers à Pierre.

Mes plus affectueux souvenirs à madame Chauvin.

Je t'embrasse bien fort, bonne fête, M. Sie[k]lucky. »

13 août 1916

« Mon cher tonton,

j'espère que tu n'a pas trop attendu ~~aujourd~~ hier à la gare, ni à la Jabriellerie puisque je ne t'avais pas envoyé de dépêche. Ils se sont encore une fois payé notre tête d'effroyable façon. On se demande quel plaisir ceux qui nous dirigent prennent à nous faire des ennuis ainsi sans répit. Pendant huit jours à Cernay on nous a imposé des fatigues presque au-dessus de nos forces. Le jour et la nuit, par le soleil, sans repos il a fallu manœuvrer. Nous avons fait tout ce que nous avons pu pour les satisfaire, nous nous sommes esquivés et juste à la dernière minute ils nous ont annoncé que nous n'avions pas de permissions. Méchamment ils ont pris plaisir à nous faire espérer jusqu'à la dernière minute, on s'est plu à nous répéter que nous partirions le samedi soir et c'est seulement à 6 h. le soir que nous avons été fixé. Il était trop tard pour t'envoyer une dépêche, comme je l'aurais voulu faire afin de vous éviter la désillusion un peu trop dure que j'ai eu. Pour nous récompenser de nos fatigues on nous a lu au rapport que l'on nous félicitait, nous en sommes fort touchés, mais c'est peu. Ce qui fait qu'hier je me suis ennuyé toute l'après-midi à Paris, aujourd'hui nous passons notre journée à flemmarder dans cette sombre école et demain je vais passer ma journée chez un ami à St-Germain en Laye. C'est idiot et militaire. Moi qui me faisais une fête d'aller passer trois bons jours à la Jabriellerie, je n'en suis pas encore revenu. Ce sera seulement pour le 8 ou 10 septembre. C'est partie remise. Il paraît que vraiment on pourra chasser. Je me réjouis déjà de faire des hécatombes à la Jabriellerie. J'ai envie d'emporter une mitrailleuse pour tirer à coup sûr et en tuer plus. Quelles bonnes journées reposantes j'entrevois avant de repartir au front ! J'espère qu'à ce moment là madame Chauvin et Pierre y seront encore et que j'aurais le bonheur d'être en vacances en même temps qu'eux. Notre examen commence la semaine prochaine. Je crois que nous passerons dans les premiers. Ce qui fait qu'avant quinze jours je saurai si je suis aspirant ou non. Je pense déjà à ma tenue. Imagine-toi que dans les manœuvres de nuit, j'ai fait subir à mon malheureux pantalon, la semaine dernière, une avanie, dont il ne se relèvera pas. Aussi comme je n'avais pas pu en toucher un à l'école immédiatement, j'en ai acheté un hier à Paris. Je l'ai pris d'un bleu assez foncé de façon à pouvoir le réassortir lorsque je me ferai faire une vareuse. Il ne m'a coûté d'ailleurs que 30 fr[ancs]. Comme cela, je n'aurais plus qu'à me faire une vareuse, elle me reviendra environ à 80fr. Avec un imperméable, un képi et quelques ustensiles indispensables de ce genre, j'en aurais pour 150 à 180 fr[ancs] encore. Heureusement que l'état me fournira un certain nombre de choses. C'est pourquoi, je te demanderai de bien vouloir me dire ce qui reste approximativement dans ma réserve, afin que je sache ce dont je pourrai disposer pour m'équiper et combien il faudra que je te demande la semaine prochaine. Malgré ma déveine dans les choses militaires, j'espère que lorsque je te reverrai ce sera sous les traits d'un bel aspirant chic et flambant neuf, prêt à aller au front gagner des croix et des galons par wagons. Car je crois qu'il y aura du temps encore de guerre assez pour que je devienne au moins capitaine. Je n'en vois guère la fin pour cette année. Les affaires des alliés vont fort bien d'une façon générale, mais les boches tiennent le coup, et ce n'est pas encore la déroute désirée. Je serai encore heureux de retourner pour ~~la~~ voir la fin avec mes bons poilus, et de ne plus me trouver en face des milliers d'embusqués de Paris qui me dégoûtent et m'énervent. Est-ce que René est content de son nouveau poste ? Il ne doit pas être trop mauvais. Ta main te fait-elle toujours autant souffrir ? Ce rhumatisme ne va pas durer autant que la guerre, je pense, et il ne t'empêchera pas de chasser, quand l'époque va en revenir.

Mille gros baisers à Pierrot. Mes souvenirs les plus affectueux à Madame Chauvin. Je vous embrasse bien fort et bien affectueusement tous les deux, ton neveu, M. Sieklu[cki]. »

22 septembre 1916.

L'aspirant Sieklucki est de retour au 32^e R.I., première compagnie.

*« Mon cher tonton,
comme tu as dû l'apprendre par ma carte très brève je suis affecté à la 1^{ère} c[ompagn]ie. Je suis très heureux d'être revenu à mon cher premier bat[ail]on. J'ai retrouvé tous mes bons amis et j'ai été reçu d'une façon plus que charmante. Il n'y a qu'au front que l'on puisse trouver des gens d'un tel cœur. Aujourd'hui nous sommes enfin arrivés au cantonnement. Un charmant et frais pays où je pense trouver de bons jours de repos et de tranquillité. Comme nous allons entrer dans une période de grande famine, loin des villes, d'ailleurs René t'en a parlé, je me recommande à ma tante, la meilleure de toutes, pour les provisions de bouche qui me feront bientôt défaut. Pierrot vous a-t-il quitté ? As-tu des nouvelles de René ? Envoie moi de bonnes nouvelles bien vite. Je vous embrasse bien affectueusement tous les deux, votre neveu, M. Sieklu[cki]. »*

24 septembre 1916.

*« Mon cher tonton,
jusqu'ici tout va bien, rien de bien nouveau dans mon secteur. Demain nous déménageons encore une fois, c'est le ~~déj~~ commencement des voyages comme à Verdun. J'espère bientôt avoir des nouvelles de vous bientôt, car maintenant vous devez avoir mon adresse. J'ai maintenant dans ma section Mignot, vous serez ainsi vite renseignés si je suis blessé. Je passe mon temps à serrer de nouvelles mains. Ici je connais tellement de monde, je n'en finis pas de les retrouver tous. J'attends avec impatience des nouvelles de tous.
Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse bien fort tous les deux,
votre neveu, M. Sieklucki. »*

28 septembre 1916.

*« Mon cher tonton,
J'ai peur que cette lettre ne t'arrive pas ce soir, parce que j'ai dû conduire la Cie (compagnie) faire des claies dans un bois, ce qui fait que j'arrive après le départ des vaguemestres. D'ailleurs rien de changé ici. Toujours aussi dans le même petit pays. La prise de Combles et de Thiquel nous fut annoncée par un formidable bombardement qui a duré je ne sais combien de temps. Cela nous donne un avant-goût des plaisirs qui nous attendent là-bas. Cela a l'air de fort bien marcher et il faut s'attendre à des événements plus importants encore. Pourvu que cela finisse vite ! Ce soir il y a musique à 4 h. et après je suis encore invité avec les officiers de la 2^e. Hier c'était la 3^e. Je suis dans le monde tous les jours. Il est vrai qu'ici les distractions n'abondent pas.
Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse bien fort tous les deux,
ton neveu, M. Sieklu[cki]. »*

30 septembre 1916.

« Mon cher tonton,
aujourd'hui c'est notre dernier jour ici. Demain nous disons adieu aux pays civilisés pour entrer dans cette région où il tonne, tonne à faire frémir. Qu'advient-il de nous maintenant, je n'en sais rien ? En tout cas je suis résigné à passer une mauvaise période. Je vous fais la même recommandation qu'à Verdun. Si parfois vous étiez longtemps sans nouvelles de moi, ne vous inquiétez pas, ce serait que je serais blessé, hypothèse assez souriante, et que je n'ai pas pu écrire. Puis ici la poste fonctionne très mal. Ayez la même confiance que moi en mon étoile, ne vous en faites pas plus que moi. Avez vous de bonnes nouvelles de René ? Est-il au repos maintenant ? Dans le pays où je vais comme partout où il y a tant de troupes, nous manquerons probablement de tout. Aussi je me recommande à ma tante pour me nourrir.
Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse bien affectueusement, votre neveu,
M. Sieklucki. »

5 octobre 1916 (cachet de la poste).

Carte-lettre imprimée, E. B. Paris.

« Mon cher tonton,
Rien de changé. Tout va toujours bien quoique la pluie persistante ne nous apporte guère de distractions ni le vagemestre de nouvelles. Je pense ne pas rester longtemps ici maintenant, le jour du départ approche. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse bien affectueusement, votre neveu, M. Siekl[ucki]. »

9 octobre 1916.

« Mon cher tonton,
Aujourd'hui nous avons couché dans des baraquements assez confortables pour la proximité du front. Mais cette nuit ils ont fait une telle musique que j'ai à peine pu dormir. Il est complètement impossible à qui ne l'a pas entendu de s'imaginer quelque chose de semblable, c'est formidable, pire même qu'à Verdun. Nous prenons les lignes ce soir. Inutile de te dire que ce ne sera pas le dernier mot du confort. Aussi ne t'attends pas à recevoir de moi des cartes brèves si elles peuvent partir. J'aime mieux te dire que je donnerais cher pour avoir huit jours de plus. Hier j'ai vu un gendarme qui revenait de permission et m'a souhaité le bonjour de ta part, j'ai été enchanté d'apprendre que vous étiez tous en bonne santé. Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse bien affectueusement mille fois, votre fils adoptif,
M. Siekl[ucki]. »

Vendredi 13 octobre 1916. Amiens. Pavillon Duvauchel.

« Mon cher oncle,
je viens d'être blessé aux deux bras et à la figure. Je t'enverrai mon adresse dès que je serai évacué vers l'intérieur pour que tu viennes me voir.

Bons baisers à tout le monde.

Maurice. »

16 octobre 1916.

Lettre adressée par G. Mignot, un camarade de M. Sieklucki.

« *Monsieur Chauvin,*

Comme vous devez sans doute le savoir votre neveu monsieur S. étant à ma compagnie il m'avait prié de vous donner de ses nouvelles si toutefois il lui arrivait un accident étant en ligne. Depuis 2 jours j'ai appris qu'il avait été blessé le 12, mais je préférerais attendre pour avoir des nouvelles plus exact[es]. Je suis allé aujourd'hui à l'ambulance où il se trouve, tant que je puis nous renseigner car les blessures étant couvertes on ne peu[t] bien s'en rendre compte.

Il a le bras gauche cassé et la main gauche traversée, il a aussi la bouche abîmée sur le côté droit et la face coupée, la lèvre supérieure paraît ne pas être trop malade, mais la lèvre inférieure doit être en partie coupée sur le côté droit, une partie des dents sur le devant lui manque.

Il ne souffre pas du tout en ce moment et a peu de fièvre, un ami a passé une partie de l'après-midi avec lui, il peut assez facilement parler, quoique ne pouvant faire aller sa mâchoire.

Il doit être évacué probablement ce soir ou demain à l'intérieur. Je suis allé le voir avec le fils Bretonneau.

Recevez monsieur Chauvin mes meilleures salutations.

G. Mignot. »

28 octobre 1916 (cachet de la poste).

Carte en franchise.

M. Sieklucki est en traitement au pavillon Duvauchel à l'hôpital d'Amiens.

« *Nature et caractère de la maladie ou blessure.*

Fracture du bras gauche. Plaies des deux mains. Plaie de la face.

Blessure sérieuse. Etat assez satisfaisant.

Désirs exprimés par le blessé ou le malade.

Je commence à m'habituer à vivre couché. Je voudrais recevoir de vos nouvelles pour me distraire. Bons baisers. *Maurice. »*

30 octobre 1916.

Carte en franchise.

« *Désirs exprimés par le blessé ou le malade.*

Tout va bien. Je ne serai pas encore évacué de suite car j'ai subi une petite opération pour la lèvre aujourd'hui même. Ne vous inquiétez pas, vous aurez de mes nouvelles.

En attendant, je v[ou]s embrasse et vous assure toujours de ma profonde affection.

Votre Maurice Sieklucki. »

13 novembre 1916 (cachet de la poste).
Carte en franchise. Correspondance militaire.

BULLETIN DE SANTÉ D'UN MILITAIRE EN TRAITEMENT

Ce bulletin, destiné à la famille, doit être envoyé avec l'assentiment de l'intéressé et à la personne désignée par lui.
Il doit être établi et expédié chaque semaine par les soins du médecin traitant.

a) NATURE ET CARACTÈRE DE LA MALADIE OU BLESSURE.

*Fracture du bras droit
Plaie de la main gauche. Plaie de la face
Etat très satisfaisant.*

b) DÉSIRES EXPRIMÉS PAR LE BLESSÉ OU LE MALADE.

Tout va bien et j'ai hâte de vous revoir. A quand le voyage de Tours. Je languis d'y arriver. Amitiés. Votre Maurice

Le Médecin traitant,
(Signature)
S. Pradier

Nature et caractère de la maladie ou blessure.

*Fracture du bras droit. Plaies de la main gauche. Plaie de la face.
Etat très satisfaisant.*

Désirs exprimés par le blessé ou le malade.

*Tout va bien et j'ai hâte de vous revoir. A quand le voyage de Tours.
Je languis d'y arriver. Amitiés. Votre Maurice. »*

16 novembre 1916. Amiens.

« Mon cher oncle,

j'ai reçu hier soir ta bonne lettre et son contenu. Je suis heureux d'être proposé pour la médaille. Ce sera la récompense des vieux serviteurs hors service.

Je suis heureux que les démarches du docteur Foucher aient abouti, étant donné que les circonstances hâtent mon évacuation le médecin chef m'a demandé il y a quelques jours de lui donner une réponse ferme pour mon départ direct sur Tours.

Dans le cas où les formalités ne seraient pas encore accomplies, ils m'évacueraient sur Paris comme c'était convenu.

Je crains que l'administration du service de santé ne mette longtemps à envoyer les papiers.

Pour donner au major une réponse, tu serais bien aimable de te renseigner le plus vite possible et de me faire savoir s'il faut compter pouvoir m'évacuer tout de suite sur Tours.

Réponds moi par dépêche, à l'occasion. C'est pressé. Mon état est aussi satisfaisant que possible. Je n'ai plus de fièvre et on parle de me faire remuer les doigts des deux mains. Mon abcès est terminé sans souffrance.

Mes meilleurs baisers à mon grand oncle. Je te remercie d'avance de la peine que je vais te donner et je vous embrasse tous les deux bien affectueusement et de tout cœur. Maurice. »

25 novembre 1916.

« Mon cher tonton,

Comme je te le faisais prévoir, le major d'Amiens m'a évacué sur Paris et la dépêche de Mme Martinet a dû t'apprendre que je suis au Val de Grâce, 5^e division, pavillon B, salle 28.

Les bombardements d'Amiens dont je ne t'ai pas parlé parce que je ne voulais pas t'inquiéter et qui étaient sérieux ont pressé beaucoup nos évacuations. Ici d'ailleurs je suis bien, je suis entre les mains du meilleur chirurgien de France pour la face M. Moresta et suis fort bien soigné.

Madame Martinet vient me voir tous les jours et m'apporte ce dont j'ai besoin.

Elle était déjà venue me voir 2 fois à Amiens. Je serais quand même bien heureux d'aller à Tours parler en (sic) au D[octeu]r Maurice pour ce qu'il en dira.

Mon bras et ma main suivent doucement leur petit train quant à ma bouche il faudra longtemps encore pour lui faire une greffe.

Je me suis regardé hier pour la première fois dans une glace, je ne suis pas par (sic) trop laid, tu vas me trouver changé si tu viens me voir.

Je me lève maintenant toute la journée et les forces reviennent peu à peu.

Bons baisers à mon grand oncle. Je vous embrasse tous les deux bien affectueusement et de tout cœur. Maurice.

P.S. : J'ai bien peur que ma médaille militaire soit dans l'eau ~~mais~~ car j'ai eu une citation au corps d'armée qui doit la remplacer.

Cher monsieur,

Je joins aux affectueux souvenirs de notre cher blessé mes meilleures amitiés pour madame Chauvin et pour vous. B. Mart. Bourassé.

Louis Champigny», 3^e section, G[rand] Q[uartier] G[énéral]. Rouen.

Cie. et ordre du régiment des 33^e coloniaux.

Calluault Edouard soldat de 2^e classe : très belle conduite aux combats du 14 au 18 8bre 1916. Le colonel Catien. »

11 décembre 1916.

« Cher tonton,

J'ai touché les subsides que tu as eu la bonté de m'expédier et avec cela je pourrai me faire beau pour sortir, ce qui ne va pas tarder j'espère.

Comme je te l'avais dit la dernière fois, je reste définitivement ici, peut-être y gagnerai-je ?

J'ai reçu la visite de Chautemps avec lequel j'ai conclu que nous réserverions la faculté d'aller à l'hôpital de son père quand ma lèvre serait opérée. En même temps un appariteur de la faculté de droit est venu me voir et il m'a dit que je pourrais prendre mes inscriptions quand il me plairait séparément ou cumulativement et que je pourrais passer mes examens à une date à peu près de mon choix. J'en profiterai probablement si je reste ici et alors je te demanderais de m'envoyer mes cours pour me mettre au travail.

Ma main droite a libéré son attelle et je commence à m'en aider d'une façon très effective. La gauche ne fait pas de progrès. J'ai toujours un petit trou à la jambe mais ce qui me console de rester sur la chaise longue c'est qu'il fait un temps épouvantable.

Que dis-tu des événements actuels, des victoires roumaines, de la coopération grecque aux opérations, de la loquacité de nos députés et du remaniement ministériel ?

Pour moi, je me trouve bien mieux à l'hôpital que mêlé à tous ces événements.

Bons baisers à mon grand oncle. Est-ce que René est toujours au repos ? Je vous embrasse bien affectueusement tous les deux, votre neveu,

M. Sieklucki.

Ci joint citation à bébé :

Général commandant le 9^e corps cite à l'ordre du corps d'armée l'aspirant suivant :

Sieklucki Maurice m[atricu]le 3854 aspirant au 32^e régiment d'infanterie.

Excellent gradé, sujet d'élite, n'a cessé depuis qu'il est au front de faire preuve d'un grand courage et de belles qualités militaires. Grièvement blessé au cours de l'attaque du 12 oct[obre] 1916 (bataille de la Somme). »

3 septembre 1917.

« Mon cher tonton,

Deux mots seulement pour te dire de ne pas écrire au docteur Foucher à propos de ma médaille militaire. En effet hier la supérieure a reçu un mot du dépôt de Chatellerault me concernant. Ils demandent si je suis toujours ici pour me faire parvenir ma médaille qui m'a été conférée tout dernièrement. C'est donc enfin fait. J'avais peur que ce ne fut pour le temps où je ne porterais plus l'uniforme du 32. Je pense que tu as reçu ma dernière lettre et que tu ne vois pas d'inconvénient à ce que je vienne que le 14 septembre.

Bons baisers à Pierre. Je vous embrasse tous les deux bien affectueusement, ton neveu,

M. Sieklucki. »

**Citations portées sur le registre matricule de recrutement
Classe de 1913**

Page concernant Maurice Sieklucki

CAMPAGNES.		BLESSURES, CITATIONS, DÉCORATIONS, ETC.
PÉRIODES CIC	Intérieur CS - S/les ¹ /du feldat la région du 2.8.14 au 28.4.15	Blessé le 30 avril 1916 à Gubiecourt plaine à la tête par E.O. (B de G)
	Armées CD - S/les ¹ /du feldat en chef du 28.4.15 au 29.4.16	Blessé le 12 octobre 1916 devant M. B. B. B. plaie pénétrante et fracture bras gauche, face dorsale main droite, mutilé à la face par E.O. (B de G)
	Evacué blessé CD du 30.4.16 au 18.9.16	Cité à 8% du Reg ¹ n° 1676 le 25 août 1915
	Armées CD - S/les ¹ /du feldat en chef du 19.9.16 au 11.10.16	"Cris belle attitude au feu le 16 juin 1915 Cité à 8% du CP n° 223 le 25 octobre 1916 "Excell- lent gradé sujet d'élite m-a cessé depuis qu'il ser au front de faire preuve d'un grand cou- rage et de belles qualités militaires. Grièvement blessé au cours de l'attaque du 12 octobre 1916 à la bataille de la Somme.
	Evacué blessé CD du 12.10.16 au 11.10.17	Médaille M ¹ et croix de guerre avec palmes pour prendre rang du 17 août 1917.
Intérieur CS - S/les ¹ /du feldat la région du 13.10.17 au 9.11.17		
	Supplémentaires dans l'Armée territoriale.	
	Spéciales aux hommes du service de garde des voies de communication.	

*Commandeur de la Légion d'Honneur
Décret du 2.9.59 (J.O du 8-9-59)*

Archives départementales d'Indre-et-Loire, 1R 790

Transcription des lettres
Etude documentaire

Michaël BEIGNEUX
Anne DEBAL-MORCHE
Alain PAUQUET

Photographies
Joël PAIRIS

Archives départementales d'Indre-et-Loire

Novembre 2006





CONSEIL GÉNÉRAL
D'INDRE & LOIRE